

SALON DU LIVRE 2009

Travail élaboré par les étudiants en Médiation Culturelle

Groupe EAC Paris



Sommaire

<i>Présentation du salon</i>	p.3
<i>Notre mission</i>	p.5
<i>Repères</i>	p.7
<i>Regard sur le Mexique : Entre attirance et répulsion</i>	p.12
<i>De l'écrit à l'écran</i>	p.30
<i>Critiques : Médias et Politique</i>	p.40
<i>Le Numérique</i>	p.51
<i>Evolution des contenus</i>	p.65
<i>Jeunesse - BD/Manga</i>	p.70
<i>Le livre, outils de médiation de l'art</i>	p.108
<i>Autour du salon</i>	p.116

Pari rempli !

Le Salon du Livre de Paris, crée en 1981 par le Syndicat national de l'édition, fêtait cette année son 29^{ème} anniversaire au sein du parc des expositions de la Porte de Versailles.

Cette manifestation accueille à la fois grands et petits éditeurs, et elle tire son originalité dans le fait d'être ouverte aux professionnels comme au grand public. Ainsi, sur plusieurs jours, de nombreuses rencontres sont organisées avec des écrivains, auteurs, scénaristes, dessinateurs, etc.

Composé de séances de dédicaces, de grands débats thématiques et d'animations sur les différents pavillons le salon du livre est un véritable rendez-vous culturel et festif.

Cette année, fut une édition singulière du fait des complications que rencontrent aujourd'hui le Salon et le secteur de l'édition. La manifestation, traversant une crise d'identité, s'essouffle et connaît des signes d'usure, et une désaffection réelle de son public. Aujourd'hui, la baisse du nombre de visiteurs fragilise les assises mêmes du Salon.

Aussi, en 2008 la participation avait chuté de 8 %, avec 165 000 entrées, dont seulement un quart payantes.

Il était donc temps pour le Salon de réagir.

L'objectif était à nouveau de dépasser la barre des 200 000 visiteurs. Il en allait de la survie du salon, puisque aujourd'hui, tout son poids économique repose sur les éditeurs. Le budget, qui s'élève à 7 millions d'euros, provient à 90 % de la location des stands.

Etaient ainsi présents, parmi les grandes maisons : Hachette, Editis, Gallimard, La Martinière, Flammarion, Albin Michel, Bayard... -, le Salon constitue une lourde charge financière et non une source de profits, au moins à court terme.

Pour l'avenir, trois choix possibles : la poursuite de l'événement, son arrêt ou une voie médiane dans les murs du Grand Palais. En 2013, l'établissement public pourra de nouveau accueillir une manifestation plus littéraire, plus resserrée, plus élitiste. Il disposera en effet de 20 000 m², contre néanmoins 45 000 m² aujourd'hui à la porte de Versailles. Des choix, voire des sacrifices, seraient alors inéluctables...

L'équipe organisatrice du salon a donc décidé de dynamiser le Salon en créant des événements pour séduire le public populaire. Ainsi, pour la campagne de promotion, le choix a été fait de privilégier les spectacles vivants, les animations et les dédicaces d'auteurs au détriment de l'invitée d'honneur, la littérature mexicaine, un thème jugé trop élitiste.

De même, une part importante a été consacrée à la BD et aux mangas qui ont connu, en trente ans, une montée en puissance de nombreuses manifestations et un intérêt du public grandissant.

Les éditeurs n'attendaient néanmoins pas grand-chose de cette 29^{ème} édition.

Et pourtant...

Le Salon du Livre 2009, dans un environnement économique morose, a remis le livre au centre des passions des Français. Grâce à une communication renouvelée et axée en direction des familles et des jeunes et à un programme culturel de qualité en direction des grands lecteurs, **198 150 visiteurs ont fréquenté le Salon, soit 20% de plus qu'en 2008.**

Les ventes réalisées sur les stands des éditeurs, pour la plupart tenus par des libraires indépendants, ont augmenté de 20 à 40% en 2009. Les conférences (plus de 500) ont toutes connu une affluence exceptionnelle. La mise à l'honneur de la littérature mexicaine a été une grande réussite, Paco Ignacio Taibo et Carlos Fuentes se sont imposés en vedettes. Plus de 20.000 livres d'auteurs mexicains ont été vendus. L'objectif est atteint.

La 30e édition aura donc bien lieu, et ce sera du vendredi 19 au mercredi 24 mars 2010.

Sources : L'Express.fr, Le Monde.fr, Salondulivreparis.com

Laura Guilloteau et Axelle Munier

De la plume au pixel, le salon du livre à l'ère du numérique

Les étudiants en 2^{ème} année de Médiation Culturelle à l'EAC (École supérieure des arts et de la culture) se sont mobilisés le 11 mars dernier pour effectuer un travail journalistique lors du Salon du Livre 2009 se déroulant du 13 au 18 mars. Le but était de donner à voir, à sentir le Salon du Livre dans la plus large perspective possible. Pour cela, les étudiants ont travaillé pendant un mois et demi comme la rédaction d'un journal en complète autonomie. Le temps était compté, il a donc fallu nous s'adapter à de nouvelles logiques de travail dans un temps restreint. Une équipe rédactionnelle s'est rapidement mise en place et les personnes nommées à la coordination ont établis un planning des conférences. Les élèves se sont alors répartis sur le Salon et nous nous sommes organisés de manière à en couvrir la presque totalité.

Après avoir déterminé ensemble des axes de réflexion, nous avons créés sept rubriques distinctes et nommés des responsables à leur tête afin de superviser le travail de chaque groupe. Suite à des réunions et conférences de rédaction, chaque étudiant avait une tâche bien définie, à savoir : assister et rendre compte d'au moins deux conférences en rapport avec les pôles sélectionnés :

- Le Mexique
- Le numérique
- De l'écrit à l'écran
- Le livre outils de médiation de l'art
- Evolution des contenus
- Jeunesse – BD/Manga
- Les critiques – Médias et politique

Les comptes rendus et retranscriptions de conférences ont servi à rédiger des articles mêlant analyse et critique suivant les problématiques et thèmes traités par chaque groupe de travail.

Pour le support, nous avons pour consigne de rendre le projet sous forme électronique, l'ensemble de la classe a donc privilégié la forme du site internet, afin qu'il soit accessible au plus grand nombre et pour obtenir une bonne visibilité. Nous conservons, néanmoins, une

version en pdf téléchargeable. Un pôle multimédia a également été mis en place afin de recueillir des vidéos, des captations de conférences et les photos illustrant le salon et le travail des élèves.

Cette mission a demandé une grande organisation et a engagé la responsabilité de chacun, notamment face aux délais et aux contraintes de coordination. Cette expérience enrichissante nous a permis d'acquérir des qualités tant sur le plan relationnel que rédactionnel, nous permettant de bénéficier d'une autonomie appréciable et nécessaire à notre démarche collective.

Cela nous a également apporté la satisfaction d'un projet abouti dans lequel la majorité des élèves peuvent se retrouver.

Delphine Leroy, Amélie Pagenel, Loren De Landtsheer, Camille Lobbé

REPERES

Les chiffres 2009 de l'édition en France

Source : *Statistique de la culture, chiffres clés édition 2009*, Chantal Lacroix, Ministère de la culture et de la communication

Secrétariat général

Délégation au développement et aux affaires internationales

Département des études, de la prospective et des statistiques

Edition La documentation française

PRODUCTION ÉDITORIALE

TITRES ÉDITÉS

	1985	1990	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007
Total	29 068	39 054	42 997	46 137	47 168	50 891	49 767	51 837	54 395	60 067	65 705	65 268	68 378	70 117	75 385
Nouveautés	15 276	20 252	21 998	23 787	24 514	27 922	24 476	25 819	26 479	30 527	30 926	33 430	34 863	35 109	37 326
Réimpressions	13 792	18 802	20 999	22 350	22 654	22 969	25 291	26 018	27 916	29 540	34 779	31 838	33 515	35 008	38 059

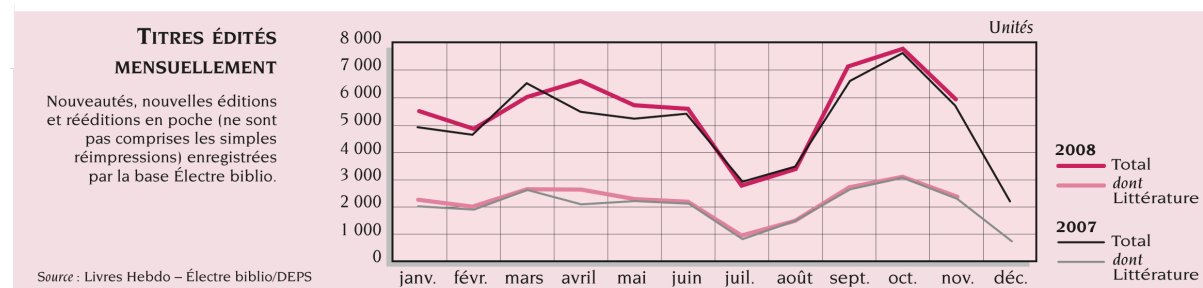
EXEMPLAIRES PRODUITS

	1985	1990	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007
Total	365,7	386,2	386,2	413,5	415,3	427,6	411,5	422,9	451,9	491,4	512,0	488,3	514,1	571,5	655,2
Nouveautés	208,7	212,3	220,5	243,7	241,4	256,5	226,5	243,0	253,0	265,7	287,6	283,3	305,7	350,1	390,4
Réimpressions	157,0	173,9	165,7	169,8	173,9	171,1	185,0	179,9	198,9	225,7	224,4	205,0	208,4	221,4	264,8

Réimpression : tirage à l'identique d'un titre non publié dans l'année civile.

Non compris les encyclopédies en fiches et fascicules (26 titres et 37,6 millions d'exemplaires en 2007).

Source : SNE/DEPS



CHIFFRE D'AFFAIRES DE L'ÉDITION

	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007
Total	2 164	2 221	2 154	2 148	2 137	2 178	2 193	2 286	2 353	2 471	2 539	2 657	2 747	2 791	2 894
Ventes de livres	2 096	2 145	2 079	2 069	2 049	2 080	2 095	2 184	2 254	2 365	2 431	2 552	2 629	2 672	2 762
Cessions de droits	67	76	75	79	88	99	98	102	99	106	108	105	118	119	132

Chiffre d'affaires hors taxes. Non compris le chiffre d'affaires des clubs de vente par correspondance.

Source : SNE/DEPS

Y compris le chiffre d'affaires des encyclopédies en fiches et fascicules (168,6 millions d'euros en 2007).

Le chiffre d'affaires issu des ventes au niveau du marché est estimé par la société GfK et le SNE à 4,2 milliards d'euros en 2007.

TRADUCTIONS

	Unités et %		
	2005	2006	2007
Nombre de traductions	8 512	8 284	8 549
Part dans la production éditoriale (%)	15,9	14,4	14,2
dont traductions de romans	3 173	3 317	3 441
Part dans la production de romans (%)	42,6	41,4	40,3

Concerne les nouveautés et nouvelles éditions.

Source : Livres Hebdo/Electre/DEPS

2007

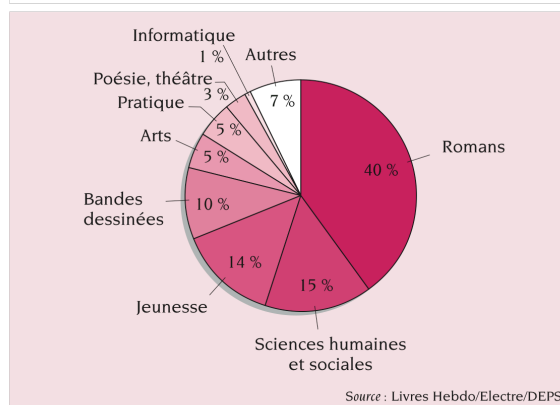
	Unités
Par langues les plus traduites*	
Anglais	5 137
Japonais	642
Allemand	606
Italien	406
Espagnol	276
Langues scandinaves	149
Coréen	108
Russe	94
Chinois	86
Europe de l'Est**	76
Arabe	70
Néerlandais	68
Portugais	59

* Plus de 50 traductions.

Source : Livres Hebdo/Electre/DEPS

** Hors russe et polonais.

RÉPARTITION DES TRADUCTIONS PAR SECTEUR EN 2007



Source : Livres Hebdo/Electre/DEPS

QUANTITÉS DE LIVRES VENDUS PAR LES ÉDITEURS

2007			Milliers d'exemplaires	
	Total	dont livres au format de poche	Total	dont livres au format de poche
Total	445 453	121 896		
Enseignement scolaire	65 372	1 802	Documents, actualité, essais	16 656
Sciences et techniques, médecine, gestion	7 465	223	Jeunesse	93 095
Sciences humaines et sociales	18 439	2 924	Éveil, petite enfance, albums à colorier	39 045
Sciences humaines et sociales générales	11 706	2 238	Fiction	42 218
Histoire	2 618	434	Documentaire	11 832
Géographie	203	12	Bandes dessinées	39 305
Droit	2 539	72	Beaux livres et livres pratiques	57 523
Sciences politiques	193	37	Beaux-arts	6 467
Sciences économiques	1 180	131	Loisirs, vie pratique	40 401
Religion, ésotérisme, occultisme	6 545	1 346	Voyages, tourisme et régionalisme	10 655
Dictionnaires et encyclopédies*	9 021	3 268	Cartes géographiques, atlas	15 399
Littérature	116 528	71 108	Ouvrages de documentation	105
Romans	113 818	69 262		
Classiques	7 692	6 385		
Contemporains	53 434	30 476		
Policiers	24 974	14 870		
Sentimentaux	17 998	11 357		
Autres	9 720	6 174		
Théâtre, poésie	2 710	1 846		

* Non compris les encyclopédies en fiches et fascicules : 41 146 milliers d'exemplaires vendus dont 1 029 pour les formats de poche.

Source : SNE/DEPS

LIVRES PRODUITS AU FORMAT DE POCHE

	1995	1996	1997	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007
Titres (unités)	11 496	12 141	11 524	11 720	11 447	11 890	12 191	...	12 841	14 768	16 015	15 806	14 964
Exemplaires produits (millions d'unités)	144,1	140,2	139,4	138,7	129,4	142,8	145,0	...	153,3	156,0	163,6	157,6	154,6
Chiffre d'affaires (millions d'euros)	245	261	267	258	258	271	297	289	306	349	389	398	368

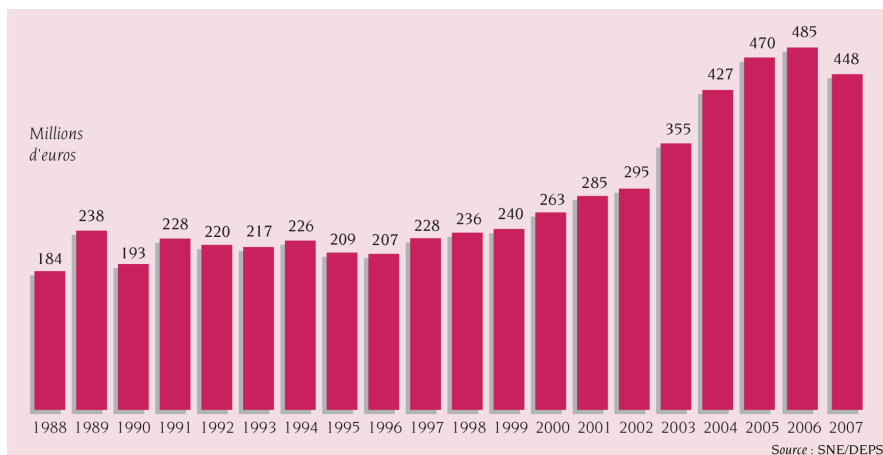
En 2007, 63,9 % des titres produits au format de poche sont des réimpressions, ce pourcentage est de 44,6 % pour les exemplaires produits.

Source : SNE/DEPS



L'édition de livres au format de poche représente, en 2007, 19,9 % des titres, 23,6 % des exemplaires produits, 14,2 % du chiffre d'affaires de la vente de livres et 30,8 % du nombre de livres vendus par les éditeurs, hors encyclopédies en fiches et fascicules.

DROITS D'AUTEUR VERSÉS PAR LES ÉDITEURS



RÉPARTITION DES MAISONS D'ÉDITION

SELON LE CHIFFRE D'AFFAIRES			SELON LE NOMBRE DE TITRES PRODUITS		
2007			2007		
Chiffre d'affaires (en millions d'euros)	Nombre de maisons*	Part du CA (en %)	Nombre de titres produits	Nombre de maisons	% du total des titres
Total	295	100,0	Total	295	100,0
50 millions d'euros et plus	12	57,5	200 titres produits et plus	75	88,9
10 à 50	34	28,1	100 à 200	22	3,6
5 à 10	24	5,9	50 à 100	53	4,6
1 à 5	84	6,9	10 à 50	89	2,5
moins de 1 million d'euros	141	1,6	moins de 10 titres	56	0,4

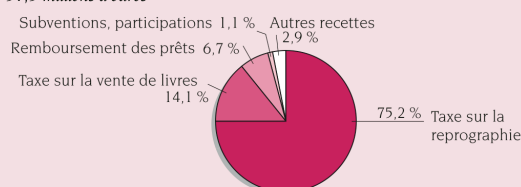
* Dont 202 sont situées en Île-de-France.

Source : SNE/DEPS

CENTRE NATIONAL DU LIVRE (CNL)

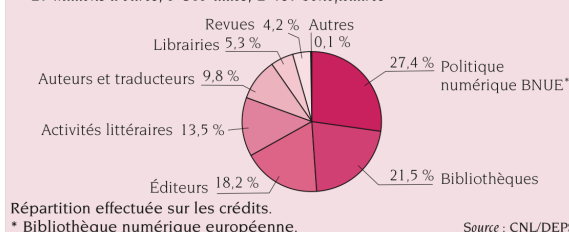
Recettes en 2007

37,3 millions d'euros



Aides par type de bénéficiaire en 2007

29 millions d'euros, 3 813 aides, 2 469 bénéficiaires



Source : CNL/DEPS

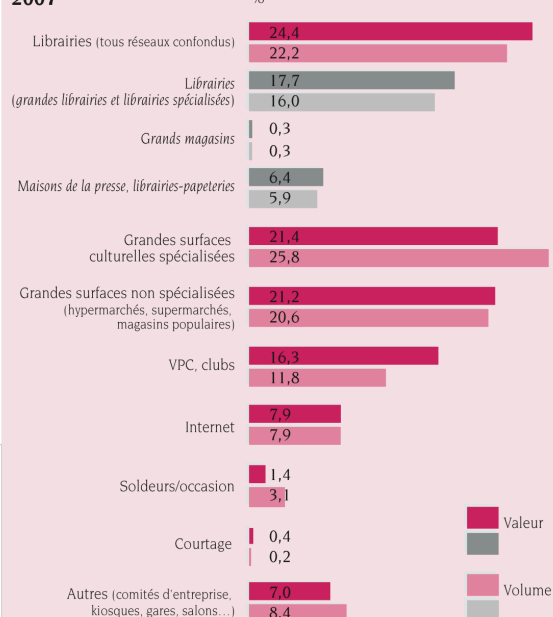
ÉVOLUTION DES TAXES PERÇUES AU PROFIT DU CNL

	1998	1999	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007
Total	17,8	17,2	18,5	25,0	25,0	22,7	20,9	21,1	20,5	33,3
Taxe sur la vente des appareils de reprographie	13,5	13,0	13,6	16,1	20,2	18,1	16,2	16,3	14,9	28,1
Taxe sur la vente des livres	4,3	4,2	4,9	4,9	4,8	4,6	4,7	4,8	5,6	5,2

Source : CNL/DEPS

LIEUX D'ACHAT DU LIVRE

2007



Source : TNS-Sofres pour l'Observatoire de l'économie du livre (DLL/CNL)

Achats de livres d'un panel de 10 000 personnes de 15 ans et plus (hors livres scolaires et encyclopédies en fascicules). Compte tenu du mode de recueil de l'information, la nomenclature Sofres des canaux de vente ne recoupe pas la segmentation en librairies de 1^{er} et 2^e niveau utilisée par les diffuseurs. Dans les résultats communiqués à ses clients à partir de 2006, TNS-Sofres a quelque peu modifié cette nomenclature. Les données ci-dessus ne tiennent pas compte de ces modifications et sont donc comparables aux données 2005 et antérieures diffusées par le ministère de la Culture et de la Communication.

LECTURE DE LIVRES

2005

Sur 100 personnes de 15 ans et plus,
ont lu au moins un livre au cours des 12 derniers mois :

Total	58
15-29 ans	66
30-39 ans	58
40-49 ans	57
50-59 ans	56
60-69 ans	56
70-79 ans	51
80 ans ou plus	49
Hommes	48
Femmes	67

Sur 100 personnes de 15 ans et plus,
ont lu au cours des 12 derniers mois :

	un livre par mois ou plus	moins d'un livre par mois	aucun livre
Total	15	42	42
Agriculteurs exploitants	9	21	69
Artisans, commerçants, chefs d'entreprise	12	37	51
Cadres et professions intellectuelles supérieures	29	54	17
Professions intermédiaires	18	52	30
Employés	15	47	38
Ouvriers (y compris agricoles)	5	29	67
Retraités	17	35	48
Autres inactifs	16	50	34

France métropolitaine.

Hors obligations scolaires et professionnelles.

Hors bandes dessinées, magazines, livres lus aux enfants.

Source : Insee/DEPS

Loren De Landtsheer

Le salon du Livre 2009 : lectures entre les lignes du Mexique

Pour sa 29^{ème} édition, le salon du livre s'est mis aux couleurs du Mexique en le choisissant comme invité d'honneur. Ces 6 jours ont été l'occasion de découvrir une littérature hispanique lucide, violente et décalée. Pour être sur de nous « enlivrer », les organisateurs du salon ont invité une délégation d'une quarantaines d'auteurs mexicains traduits et publiés par des éditeurs français. Parmi eux, le romancier et intellectuel Carlos Fuentes, prix Cervantes 1987 et fondateur de la revue mexicaine de littérature (voir la rencontre dans *Regard sur le Mexique, entre attirance et répulsion.*) géant des lettres mexicaines et référence majeure pour la nouvelle génération d'écrivains.

La première chose qui nous frappe en entrant dans le salon du livre est cet espace de 1000m2 dessiné par l'architecte Bernardo Gomez-Pimienta entièrement dédié à la littérature mexicaine. Ce pavillon intitulé « Mosaïque de diversité » a permis au public de s'immerger dans la culture de ce pays et de découvrir le large éventail de ses plumes. Les principales maisons d'édition mexicaines y étaient représentées, accompagnés d'objets-livres créés par des artistes mexicains, de nombreuses animations dont le cycle de rencontres « une heure avec » organisé en partenariat avec le Centre National du Livre ainsi qu'une large sélection d'ouvrages et des séances de dédicaces. De quoi faire voyager les 198 150 visiteurs présent au salon cette année soit 20% de plus que l'année précédente. La mise à l'honneur de la littérature mexicaine a donc remporté un vif succès.

Les interventions des écrivains ainsi que les différents thèmes des conférences auxquelles ils participaient ont mis sur le devant de la scène deux sujets très présent dans leurs œuvres : la violence et l'exil. On note alors une position assez paradoxale dans la relation qu'ils entretiennent avec leur pays, dont la ville de Mexico incarne la meilleure représentation. En effet nombre d'entre eux semblent marcher sur ce fil imaginaire qui sépare l'amour et la haine et on partagé le besoin de partir de leur pays natal pour mieux le dépeindre. Le Mexique nous apparaît comme noyé dans la violence et la corruption pourtant sources principales d'inspiration pour ses écrivains qui pointent également la difficulté que l'on peut rencontrer à l'ignorer en raison des nombreuses souffrances qu'elles engendrent.

La littérature mexicaine est donc peu empreinte au rêve en raison de la froide lucidité dont se dotent ses auteurs pour tenter d'affronter cette réalité cruelle qui semble souvent sans espoir. Contre les problèmes qui ravagent une grande partie des mégaloïoles mexicaines, ses derniers en appellent alors à l'humour noir, à l'auto dérision ou encore à l'absurde pour se défendre face à la violence des rapports sociaux. Ces armes, que les voix émergentes du roman contemporain manient avec beaucoup d'habilité, nous révèlent aussi une société qui arrive à maturité, malgré sa difficulté à se défaire de ses problèmes.

Même si ces thèmes sont souvent abordés, la littérature mexicaine revêt d'autres atouts et nombreux sont les invités comme Guadalupe Nettel qui ont tenus à nuancer certains propos afin de ne pas laisser une image trop sombre dans les esprits. En effet, à souvent voyager, les auteurs mêlent de nombreuses influences au fil de leurs mots et ils n'hésitent pas à faire tomber les conventions et les cultures pour atteindre un renouveau. Il semble donc y avoir plusieurs voix pour nous parler de ce pays et de son écriture. Tout d'abord une littérature engagée, le plus souvent opposée au pouvoir, que l'on retrouve en majeure partie dans les œuvres de la « tradition littéraire » incarnée par Carlos Fuentes, Octavio Paz (prix Nobel de littérature en 1990) ou encore Elena Poniatowska, et marqué par l'omniprésence du journalisme sous toutes ses formes. A ceux-là s'ajoutent les auteurs plus jeunes qui nous offrent une œuvre où priment la créativité et l'esthétisme, sans message politique ni rupture avec leurs aînés. On découvre alors un style plus alternatif, proche de la culture « underground » accompagnée de l'émergence d'une littérature nationale à la différence de la « littérature du nord » qui caractérise les écrivains originaires des Etats frontaliers avec les Etats Unis (Basse Californie, Chihuahua, Tamaulipas, etc.).

« Le Mexique, lieu surréaliste par excellence » clamait André Breton au retour de son voyage à Mexico en 1938 et qui décrit bien encore aujourd'hui l'identité de ce pays, dont le cinéma d'Inarritu (*Amours chiennes, Babel*) n'est que la face émergée. Le salon du livre nous a permis d'ouvrir les yeux sur une des littératures les plus riches au monde, passionnante et foisonnante, mais aussi sur la culture mexicaine qui ne cesse de fasciner. Malgré son reflet contrasté, les éaciens retiendront l'image d'une nation pleine de vie, dotée d'une profonde tradition culturelle mais aussi en proie à un constant renouvellement, nourri par ses multiples origines.

Loren De Landtsheer

Le marché de l'édition au Mexique

Un pays en avance

Pourquoi le Mexique a une place exceptionnelle dans le monde de l'édition ? D'abord grâce au rôle qu'il a joué dans la transmission de la culture européenne en Amérique latine. Pour le comprendre il faut remonter à la première partie du XVI^{ème} siècle. C'est en accompagnant les conquistadors que le livre trouve sa place au Mexique, grâce aux imprimeries, qui, dès 1539 publient des livres en langues européennes et indiennes. Rapidement, le Mexique exporte et devient le principal fournisseur du Pérou voisin et du Japon. Dès lors, l'Occident utilise le marché du livre mexicain pour partager sa culture et publier ses œuvres censurées par l'Eglise. Par comparaison, le Brésil devra attendre le XIX^{ème} s. pour jouir d'un marché similaire. En Europe, les éditeurs se frottent les mains car au Mexique le prix du livre est bien plus élevé et leurs profits aussi.



La première édition de Don Quichotte publiée au Mexique seulement quatre mois après sa sortie en Espagne.

Dans les années 1930, c'est l'âge d'or de la culture moderne mexicaine. Pays d'exil pour les intellectuels espagnols qui fuient la guerre civile. Ils nourrissent le pays d'un savoir et d'une culture qui va perdurer. Le Mexique ne connaît pas de dictature et contrairement aux autres pays d'Amérique du Sud, il ne subit pas la fuite de ses élites savantes.

Avec l'émigration massive de ces dernières années, on considère qu'une grande partie de la créativité mexicaine se trouve aux Etats-Unis, cela n'est qu'un nouveau défi à relever pour les éditeurs mexicains qui s'emploient à conquérir ce nouveau marché.

La création du FCE : un soutien politique au marché du livre.

Aujourd'hui, le Fondo de Cultura Economica, est l'éditeur le plus important du Mexique et d'Amérique latine. Créé par le gouvernement mexicain dans le but de soutenir la culture et l'édition, le FCE a pour mission première de traduire les livres étrangers en espagnol. Peu à peu il couvre tous les domaines de la littérature et permet aux étudiants d'Amérique du Sud d'acquiescent des livres à des prix très raisonnables. Mais l'Etat garde la main mise sur cet organisme, considéré comme le bras de l'impérialisme mexicain en Amérique latine.

Un marché en mutation

Le gouvernement s'affaire à encadrer le secteur du livre après la loi sur le prix unique qui vise à protéger les éditeurs mexicains indépendants. Il devrait légiférer sur le problème du piratage et prendre des mesures strictes contre la photocopie illégale. Face au problème de distribution il met en place des projets ambitieux pour promouvoir la lecture dans le pays, avec l'idée de transformer le métro de Guadalajara en bibliothèque ainsi que la création d'un programme national de salles de lecture. Pour la promotion, le Mexique met en place de nombreuses foires au livre et s'extériorise grâce à la Foire Internationale de Guadalajara.

Yasmine Hinot

Mexico et ses écrivains : une relation passionnelle

Le dimanche 22 Mars, le Salon du Livre laissait place à des écrivains mexicains pour qu'ils parlent de leur capitale, Mexico. L'animatrice rappelle que ses habitants décrivent la ville de Mexico comme grouillante, bruyante où l'on respire mal. Une ville dure, épouvantable. Pourtant, les écrivains mexicains comme ceux présents ce jour là : Enrique Serna, Elena Poniatowska et Guadalupe Nettel, lui vouent une passion viscérale. Pourquoi, alors, cette ville tentaculaire est-elle si présente dans la littérature mexicaine ?

Jean-Claude Carrière, auteur français du *Dictionnaire amoureux du Mexique* parut cette année chez Plon, rappelle que lors de sa première visite au Mexique il y a 45 ans, il a été frappé par la multiplicité, la disparité de la capitale et de sa population. L'architecture neuve contrastait avec le centre historique dont les fouilles récentes avaient fait ressurgir le passé d'une ville à la fois précolombienne, espagnole et moderne. Selon Enrique Serna, Mexico est une ville que l'on ne finit jamais de connaître. Aucun écrivain ne peut refléter un univers si complexe dans une seule histoire. Il distingue cependant le talent de Carlos Fuentes qui fit pour la première fois de Mexico le personnage principal d'un roman dans *La región más transparente (La Plus limpide région)*, parut en 1958. Elena Poniatowska rajoute que ce livre a ouvert les portes d'une nouvelle littérature en parlant de façon naturelle des différents quartiers et de l'abîme qu'il existe entre les différentes classes sociales. Pour l'écrivaine mexicaine, la capitale reflète le pays : un pays inégal où les jeunes sont nombreux. Bien que Mexico soit une ville dangereuse, cela dépend des quartiers. Elle rajoute qu'elle « n'a jamais vu des personnes plus bonnes qu'à Mexico ». Jean-Claude Carrière le précise, Mexico est une ville instable. Les Aztèques et les Espagnols ont commis l'erreur de croire qu'ils pouvaient construire « du dur sur de l'eau ». Aujourd'hui, les bâtiments sont penchés et chacun à l'impression qu'à chaque instant la ville peut se dérober. Mexico est aussi d'après Guadalupe Nettel une ville qui se dédouble constamment. Elle le raconte d'ailleurs dans son dernier roman, *l'Hôte*, qui décrit le dédoublement d'une jeune femme ayant perdu la vue mais se redécouvrant en côtoyant des mendiants. Toutes les écrivains s'accordent à dire que la grande maladie de la capitale mexicaine, c'est la corruption. Pourtant, Guadalupe Nettel précise que ses habitants conservent leur bonne humeur malgré la violence et le danger. Mexico est d'après elle une ville d'autodérision, où l'on rit de l'absurde. Une sorte de « joyeuse apocalypse » comme le qualifie l'animatrice. Pour Enrique Serna aussi, la vitalité s'impose face aux problèmes.

Malgré le fait que le Mexique ait dû faire face à de nombreuses tragédies, le maître mot reste l'espoir. Et cela constitue la plus grande force de Mexico.

Cette ambivalence qui existe dans la relation qu'entretiennent les Mexicains avec Mexico existe aussi chez ses écrivains. Enrique Serna est conscient de ce lien complexe, mêlant amour et haine pour la ville. Il le dit lui-même : « C'est une ville monstrueuse mais je donnerai ma vie pour elle ». Guadalupe Nettel quant à elle cite une phrase de Carlos Fuentes qui résonne pour elle : « Je vivais pour décrire la ville et j'écrivais pour vivre la ville ». En quittant Mexico il y a 9 ans, la benjamine des écrivains présents lors de cette discussion pensait que jamais elle n'y retournerait. Fuir le pays pour mieux l'écrire, comme l'ont fait bien d'autres. Mais en tombant enceinte, elle a finalement décidé d'y retourner il y a quelques mois. « J'ose à peine sortir de chez moi. Face à la monstruosité de la ville, j'y vais sur la pointe des pieds ».

Laura Guilloteau et Annick Alves Amada

Biographies

Guadalupe NETTEL

Guadalupe Nettel est née à Mexico en 1973. Elle prépare un doctorat à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Paris. Elle a participé à plusieurs anthologies en Espagne, au Mexique et en France. L'écrivain collabore également depuis quelques années à différentes revues et suppléments littéraires francophone et hispanophone comme l'Atelier du roman, l'Inconvénient, Quimera, Qué Leer, et bien d'autres. Elle dirige le magazine Numéro Zéro, un projet d'intersection entre les cultures latino-américaines et francophones. Après avoir quitté le Mexique pour le Canada, Paris ou encore Barcelone, elle est depuis peu retournée vivre dans son pays natal.

Elle est régulièrement citée comme l'un des écrivains latino-américain les plus remarquable et représentative de sa génération. Selon le journal El País, « Son écriture fait abstraction des évidences pour s'enfoncer dans les vérités du furtif, de ce que l'on appréhende pas avec les sens. »

Guadalupe Nettel a obtenu le prix de la meilleure nouvelle en langue française pour les pays non francophones de RFI en 1992 et le prix national de la littérature Gilberto Owen au Mexique en 2007.

Elena PONIATOWSKA

Née à Paris en 1932, Elena Poniatowska émigre au Mexique en 1942. Elle est la première femme à avoir reçu le prix national du journalisme en 1979 et une grande partie de son œuvre exploite les différentes facettes de l'activité journalistique : entretiens avec des écrivains, et avec des personnalités du monde des arts et du spectacle, réunis dans les huit volumes, parus à ce jour, de Todo. Son œuvre littéraire explore les blessures de l'histoire. Dans Las voces del temblor (1988) situé après le tremblement de terre de 1985 ou dans Amanecer en el zócalo (2008), elle revient sur le grand mouvement de résistance civique de 2006 ; dans Vie de Jesusa (1969) elle donne la parole à une femme d'un faubourg pauvre de Mexico, ancienne combattante de la Révolution de 1910. La fiction occupe une place importante dans son œuvre, que ce soit des nouvelles (La fille du philosophe, 1979, Tlapalería, 2003) ou des romans, comme Lilus Kikus (1954), La piel del cielo (prix Alfaguara du roman en 2001),

Paseo de la Reforma, ou El tren pasa primero, sur la grande grève des cheminots de 1959 et pour lequel elle a reçu en 2007 le prix « Rómulo Gallegos ».

Enrique SERNA

Né en 1959 au Mexique, Enrique Serna a reçu le prix Mazatlán de littérature. Gabriel Garcia Marquez dit de lui qu'il est un des plus grands écrivains mexicains contemporains. C'est avec le recueil Amours d'occasion qu'il se fait connaître en France. Dans ses histoires, il décrit une ville de Mexico remplie d'êtres marginaux et désespérés, sans jamais se départir cependant de son humour et de sa verve satirique. Dans son roman noir, *La peur des bêtes*, Serna dénonce le monde politique et les pratiques de la police, mais aussi la servilité de certains écrivains. Paru en 1995, ce livre a fait scandale au Mexique. Le roman Quand je serai roi paru dernièrement relève de la même férocité que ses ouvrages précédents : on y voit défiler des malotrus, fous, hypocrites dans une sorte d'atroce carnaval.

Jean-Claude CARRIERE

Né dans une famille de viticulteurs, Jean-Claude Carrière est un ancien élève du Lycée Lakanal et de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud. Après une licence de Lettres et une maîtrise d'Histoire, il abandonne rapidement sa vocation d'historien pour le dessin et l'écriture. Il publie en 1957 son premier roman, 'Lézard', et rencontre Pierre Etaix chez Jacques Tati avec qui il cosigne des courts et des longs métrages. Sa collaboration avec Bunuel durera dix-neuf ans jusqu'à la mort du grand réalisateur. Parallèlement, il poursuit sa carrière de dramaturge et adaptateur en particulier avec Jean-Louis Barrault et Peter Brook. Parmi les scénarios écrits par Jean-Claude Carrière, notons 'Le Tambour', 'Un papillon sur l'épaule' ou encore 'Le Retour de Martin Guerre' qui lui vaut le César du meilleur scénario en 1983. Il s'attaque également à l'adaptation d'oeuvres littéraires comme 'Cyrano de Bergerac', 'Le Roi des Aulnes' ou encore 'L'insoutenable légèreté de l'être'. En 2007, il co-signe avec le réalisateur le scénario du film de Volker Schlöndorff, 'Urzhan' qui est présenté au Festival de Cannes. Ecrivain, scénariste et à ses heures acteur et réalisateur, Jean-Claude Carrière est un artiste complet qui vogue entre cinéma et littérature. En 2009, il est l'auteur du dictionnaire amoureux du Mexique, paru chez Plon.

Une heure avec Carlos Fuentes

Référence de la littérature mondiale, le romancier et intellectuel Carlos Fuentes était légitimement la star principale de la délégation d'écrivains mexicains invités cette année au Salon du Livre.

Ce fut en effet l'attraction de cette journée au Pavillon du Mexique, que cette heure en compagnie de Carlos Fuentes, comme a pu en témoigner le public bousculant, environ 500 personnes, aux abords de la conférence.

Fils du diplomate mexicain Rafael Fuentes Boettiger, c'est vers l'âge de vingt ans qu'il commence à écrire, pour nous léguer aujourd'hui une oeuvre protéiforme composée de romans, de nouvelles, de pièces de théâtre, d'ouvrages de réflexion sur la littérature et de milliers d'articles parus dans des journaux et revues du monde entier. Ce fut alors le but de l'animatrice que de revenir sur les cinquante ans de sa création et de tenter de faire une promenade dans son oeuvre, objectif ambitieux compte tenu du temps délimité de la rencontre.

L'illustre conférencier a alors abordé la chose essentielle qu'est la langue. Polyglotte par son éducation, c'est au Chili et en Argentine qu'il tombe amoureux de l'espagnol. Dès lors, cette langue sera celle de son écriture, et il souligne ainsi « je ne peux ni rêver, ni insulter, ni faire l'amour dans une autre langue que l'espagnol ».

C'est également la lecture de Don Quichotte de Cervantès qui confirmera son choix, oeuvre qu'il relit d'ailleurs chaque année. « Pour moi c'est un livre essentiel de la langue espagnole. Et ce qui est formidable avec un grand roman c'est qu'en le relisant c'est comme si c'était la première fois, il y a toujours la possibilité de découvrir quelque chose. »

Il est par ailleurs revenu sur certaines de ses oeuvres majeures dont Le Sourire d'Erasmus, avec laquelle il parle au nom de ceux qui n'ont pas la parole, Le Temps des Fondations, L'Oranger ou encore Christophe et son oeuf.

Il a ensuite abordé les deux choses qui le fascinent : la musique et les actrices. En effet, pour lui, Beethoven est le sommet de la musique. « L'opéra me donne la sensation que je peux tout faire. » Il poursuit en disant : « Je suis beaucoup fasciné par les actrices. Au cinéma les femmes ne vieillissent pas. »

C'est aussi avec une certaine modestie qu'il traite de son expérience théâtrale, en avouant « nous tous romanciers nous avons la tentation du théâtre, mais nous avons échoué ». Il a notamment écrit Le Borgne est roi, et passe ici outre les critiques élogieuses du *Monde* à l'égard de son théâtre. Il ne renie cependant pas qu'il aime qu'un metteur en scène fasse parler ses textes.

Enfin, il a abordé son principal protagoniste que représente Mexico. Il explique alors que chaque romancier choisit sa ville. « Tel Balzac pour Paris ou Dickens avec Londres, moi c'est Mexico. »

C'est en effet l'espace où se déroulent la plupart de ses romans. C'est ici que l'animatrice est revenue sur un poème qu'il a écrit sur Paris, témoignant de sa grande affection pour notre capitale.

Auteur aujourd'hui d'une vingtaine de romans, dont Terra Nostra, oeuvre avec laquelle il avoue n'avoir pas souhaité partir de ce monde sans donner la vision qu'il en avait. Il est ainsi considéré comme l'un des grands maîtres de la fiction latino-américaine et poursuit sa fresque de la société mexicaine dans son dernier ouvrage : Le Bonheur des Familles, recueil de seize nouvelles réunies par le thème commun de la violence. Ce livre fait un état des lieux du Mexique actuel, qu'il ne faut pas lire comme une suite de nouvelles sans lien. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un livre léger, il aborde avec cette oeuvre la violence et la corruption en y mêlant un certain humour.

Lauréat de nombreux prix, dont le prestigieux prix Cervantès pour l'ensemble de son oeuvre, son nom figure dans la liste des écrivains nobélisables.

A 80 ans, il nous livre une oeuvre qui se veut à la fois mexicaine et universelle, comme le suggère le titre générique de L'Âge du Temps rassemblant tous ses romans.

Lucie Van Eeckhaute

La violence dans la littérature mexicaine

Le dimanche 15 mars, le Salon du Livre invitait trois auteurs mexicains de roman noir autour de la problématique « La violence comme moteur du récit ». L'auteur Gérard Meudal a animé cette conférence qui rassemblait trois auteurs parmi les pointures de la littérature mexicaine contemporaine à savoir : Paco Ignacio Taibo II, Homero Aridjis et Martin Solares. Pourquoi retrouve-t-on une telle omniprésence de la violence dans la littérature mexicaine ?

D'après Paco Ignacio Taibo II, auteur d'une quarantaine de romans policiers, la violence est partout dans la société mexicaine, qu'elle soit liée à la misère, à l'oppression ou la violence physique. Il est donc difficile pour un écrivain d'éviter cet aspect de sa culture dans ses œuvres, idée que partage Homero Aridjis. Cet écrivain, qui a depuis 1960 consacré au lyrisme de la poésie s'est finalement décidé à écrire des nouvelles terriblement réalistes, comme son premier roman policier, *La Zone du silence*, paru en 2002.

Pour lui, la violence est ancrée très profondément dans la société mexicaine : l'inquisition, la conquista, l'extermination culturelle, mais aussi les rites religieux. « *Si l'on se rapproche de notre civilisation, dit-il, je crois que la violence au Mexique commence avec les dieux des sacrifices humains. J'ai été très impressionné par la violence des dieux. La commémoration du calendrier religieux mexicain était presque toujours honorée par un sacrifice humain. L'inauguration, la construction d'un temple, ... tout était tâché de sang* ». Il consacre même une nouvelle au culte de la *Santa Muerte*. C'est auprès d'elle que les criminels viennent demander protection avant de tuer, violer, séquestrer. Les policiers eux-mêmes viennent allumer, non pas un, mais deux cierges devant son effigie : un premier cierge pour se protéger des criminels et un second pour se protéger de leurs collègues corrompus. Toutefois, on remarque qu'il n'y a pas que cette population qui lui voue un culte. Beaucoup de familles trouvent réconfort auprès d'elle. Peut-être serait-elle la seule divinité à pouvoir répondre aux préoccupations et aux problèmes qu'engendre la violence d'aujourd'hui ?

Martin Solares, auteur d'un essai sur l'impunité des crimes politiques, considère, malgré les réticences de certains pour le genre policier, que la fiction est le meilleur moyen de disséquer une société. C'est d'ailleurs peut-être pour cette raison que les auteurs sont souvent menacés au même titre que les personnalités politiques. Si les enlèvements ou vols sont courants au Mexique, Martin Solares explique qu'il a été séquestré trois fois. Il raconte

d'ailleurs, avec beaucoup d'humour (et après tout, quelle meilleur arme que l'humour ?), que sa première séquestration a été déterminante dans son choix de carrière : « *Lorsqu'on a braqué un pistolet sur ma tempe, j'ai pensé 'si je m'en sors vivant, je n'étudierai pas la biologie comme le veulent mes parents, j'étudierai la littérature. Je deviendrai écrivain.* »

Paco Ignacio Taibo II insiste ensuite sur le paradoxe qui habite le travail de l'écrivain : celui-ci, en ayant peur d'évoquer, de situer la violence, contribue en un sens à la construction d'une violence de plus en plus forte. Dans le même temps, l'écrivain, en décrivant la violence, prend le risque de la rendre belle aux yeux des lecteurs, de créer une esthétique de la violence, et donc de la banaliser. Il est impossible, selon lui, de faire de la littérature uniquement avec de la violence. Le récit a besoin d'éléments de contre-points, des formes plus complexes, plus riches, non prévisibles, ce qui rend d'autant plus complexe l'écriture d'un roman policier.

Homero Aridjis déclare d'ailleurs qu'on ne peut plus vraiment parler aujourd'hui de « roman policier », puisqu'il semblerait qu'au Mexique, « *les policiers n'enquêtent plus* » que ce soit à cause des menaces, parce que personne n'a le courage de témoigner, ou parce qu'ils sont eux-mêmes les criminels. On parlera alors plutôt d'une littérature de la violence, une histoire sans enquête policière, de la violence pure.

« On ne parle que de violence ici, mais il ne faut pas oublier qu'il existe des endroits sûrs au Mexique ! » tient à déclarer Martin Solares. Tous s'accordent pour dire qu'on ne peut s'attacher uniquement à cet aspect de la vie au Mexique pour comprendre.

Le Mexique reste un pays très complexe à comprendre, qui, même pour ses habitants, reste difficile à cerner.

Laura Salas

Biographies

Paco Ignacio TAIBO II

Paco Ignacio Taibo II est né en 1949 à Gijon, en Espagne. Il vit au Mexique depuis 1958, année où sa famille et lui fuient le franquisme qui sévit en Espagne. En 1976, Il publie son premier polar, *Dias de Combate*, où il met en scène pour la première fois son héros récurrent, le détective Hector Belascoaran Shayne. En 1986, il crée *La Semana Negra*, festival de littérature policière, et est aujourd'hui le président de l'association internationale des écrivains de littérature policière. Auteur d'une quarantaine de romans, il s'attache également à l'histoire du Mexique en consacrant une biographie à Che Guevara et à Pancho Villa. Connu pour ses engagements politiques, il développe dans ses œuvres une vision hypercritique du système, qu'il soit judiciaire, policier, ou encore, carcéral, avec un humour acéré. Il est aujourd'hui l'auteur du roman *Des morts qui dérangent*, (Payot-Rivages) récompensé par le salon du livre et co-écrit avec le sous-commandant Marcos.

Martin SOLARES

Martin Solares est né en 1970 à Tampico, sur le golfe du Mexique. Titulaire d'un doctorat en littérature obtenu à la Sorbonne, il a d'abord travaillé comme journaliste puis s'est vers l'édition, l'animation de divers ateliers littéraires mais surtout vers l'écriture. Il est l'auteur de *Nuevas líneas de investigación : 21 relatos contra la impunidad* (2003), recueil de nouvelles et de chroniques sur la corruption et l'impunité des crimes politiques au Mexique. Persuadé que la fiction reste aujourd'hui le meilleur moyen de disséquer la société, il publie en 2007 son premier roman *Los Minutos Negros* où il traite de la violence et de la complicité des autorités publiques avec les criminels. Martin Solares connaît aujourd'hui un grand succès au Mexique et semble voué à un avenir prometteur.

Homero ARIDJIS

Né dans l'état de Michoacán au Mexique en 1940, Homero Aridjis commence à écrire ses premiers textes à l'âge de onze ans. Il entreprend des études de journalisme avant d'enseigner

dans plusieurs universités et reçoit son premier prix alors qu'il n'est âgé que de vingt-quatre ans. Très inspiré par les écrits de Dante, il écrit près de trente-huit recueils de poésie dont *Los Ojos Desdoblados* (1960), et *Perséfone* (1967). Il explore également le roman historique avec, en 1995, *1492 : Vida y Tiempos de Juan Cabezón de Castilla* (1492, les aventures de Juan Cabezón de Castille) et *Memorias del Nuevo Mundo* (Mémoires du Nouveau Monde). Mais plus les années passent, plus l'œuvre d'Homero Aridjis s'éloigne de la poésie pour aller vers le roman policier avec en 2002, *La Zona del silencio* (La zone du silence). Ses écrits, hantés par les mythologies, chamanisme ou mythes pré-colombiens, se noircissent de plus en plus et dénoncent aujourd'hui la violence associée au narcotrafic.

Ecrire ailleurs : littérature et exil

C'est à l'occasion de l'édition 2009 du Salon du livre qui se tenait Porte de Versailles à Paris et qui mettait cette année à l'honneur le Mexique que s'est déroulée la conférence intitulée « Ecrire ailleurs : littérature et exil », le samedi 14 mars, salle Octavio Paz.

C'est autour du critique littéraire Christopher Dominguez que trois écrivains mexicains, en les personnes de Vilma Fuentes, Tomas Segovia et Jordi Soler, ont abordé la littérature mexicaine sous l'angle de l'exil dans le roman, souvent en lien avec l'exil que vit lui-même l'auteur.

Ces trois figures de la littérature mexicaine ont expliqué les raisons qui les avaient amenés un jour à quitter leur terre natale et de quelle manière cet exil avait été une source de souffrance mais surtout d'inspiration dans l'écriture.

Vilma Fuentes reconnaît l'obsession qu'elle a vis à vis de Mexico, ville dans laquelle elle a refusé de vivre mais qui reste pourtant un souvenir amoureux et douloureux qui la hante. Considérant qu'elle est venue à Paris comme personne et non comme écrivain, elle explique que cette ville lui a donné une nouvelle liberté. Loin de l'arrogance et de l'insolence de la bourgeoisie mexicaine, c'est à Paris qu'elle a tenté d'échapper à une manière de vivre basée sur la relation maître/esclave.

Cette distance lui a permis de trouver la parole libre qu'elle cherchait, de « faire sonner les mots justes ». Elle a longtemps été en quête de ces mots, qui sont la voie qui selon elle, permet de trouver la clé d'une énigme.

Dans son œuvre, Mexico est une ville imaginée et imaginaire. Si elle avait écrit sur sa ville en l'habitant, elle n'aurait, dit-elle, jamais eu le même recul, peut-être même n'aurait-elle jamais écrit. C'est au travers de la force de ses mots qu'elle réécrit cette ville, de manière plus vraie que si elle y vivait. Vilma Fuentes aime à dire que d'une manière inexplicable et presque télépathique, l'éloignement permet d'aller encore plus loin dans l'écriture, la connaissance et l'expression des ressentis et des sentiments.

Tomas Segovia partage depuis plusieurs années son temps entre Mexico, et Madrid, ville où il dit être contraint de vivre pour son meilleur système de santé publique, même s'il considère qu'il n'a pas vraiment quitté son pays. Depuis son plus jeune âge, il a entretenu un goût pour

la conquête des villes étrangères, avec lesquelles il dit avoir toujours instauré une sorte de jeu de séduction, l'essentiel étant la recherche de sensations profondes et excitantes. Il aime ainsi se perdre dans une ville nouvelle, se retrouver désarmé, nu, sans logement, sans connaissance et la découvrir au gré des ruelles... Ces découvertes solitaires et étranges sont alors la source de son inspiration.

La figure de l'exil est récurrente dans les romans de Jordi Soler. Depuis l'enfance, il avait entretenu une sorte de fantasme utopique pour Barcelone, la ville qui avait rejeté les mexicains d'origine espagnole. Aujourd'hui, il ne peut exclure cette idée de reconquête dans le fait de vivre à Barcelone. Mais contre toute attente, c'est un « paradis perdu » qu'il a trouvé en s'y installant et qui n'a plus rien à voir avec ce fantasme qu'il s'était créé étant enfant.

L'exil lui a donné une éducation sentimentale et a fait de lui un voyageur compulsif qui se laisse toujours séduire passivement par la ville visitée en commençant par s'imprégner de sa radio. Aujourd'hui, il est devenu quelqu'un de très sédentaire, et c'est le voyage mental autour de son bureau qui a pris le relai : avoir le sentiment d'être partout sans bouger, grâce notamment aux nouveaux moyens de communication et d'information. Jordi Soler écrit toujours sur le voyage (dans des romans mais aussi dans des chroniques journalistiques) mais avoue volontiers mentir et inventer dans la quasi totalité de ses récits.

Ces trois écrivains nous montrent la relation complexe qu'ils entretiennent avec leurs origines et leurs identités : Vilma Fuentes dit s'être dédoublée : elle est une personne mexicaine mais aussi une personne française et à l'échelle de l'écriture, elle considère qu'il est impossible de traduire les œuvres, car les mots ne revêtent jamais vraiment le même sens, la même vérité et la même profondeur d'une langue à l'autre. Le territoire d'un écrivain est sa langue : son territoire à elle est l'espagnol.

Jordi Soler est lui un catalan de Vera Cruz qui n'a pas l'impression de vivre à l'étranger : il se sent catalan au Mexique et mexicain à Barcelone. S'installer à l'étranger a pour lui été un choix, c'est pourquoi il dit être intrus à l'exil, qu'il n'a exploré que par la voie littéraire. A l'inverse, pour Tomas Segovia, l'exil est une question non littéraire : il n'a jamais écrit sur lui même s'il l'a vécu.

Anne-Charlotte Painsar et Laura Doupeux

Biographies

Vilma FUENTES

Née en 1948, Vilma Fuentes vit en France depuis 1975 et collabore régulièrement à plusieurs revues et journaux mexicains, en particulier *La Jornada*, où elle tient une chronique régulière. Son œuvre romanesque met en scène des personnages décalés, à la mémoire souvent défaillante, qui peinent à se situer dans un temps et un espace quotidiens marqués par la cruauté et la violence. Dans *L'autobus de Mexico*, une enfant tente de se réapproprier l'espace urbain de cette gigantesque mosaïque où l'on passe sans transition de quartiers misérables à de confortables résidences et où la topographie permet de laisser libre cours à l'imagination. Dans *La Castañeda*, la protagoniste connaît l'enthousiasme puis le profond désenchantement qui caractérisent l'évolution du mouvement de révolte de 1968 au Mexique, dont on sait qu'il s'est terminé par le massacre de la Place des Trois Cultures. *Gloria* retrace un double voyage, dans l'espace. D'une part, de Mexico à Paris et dans la mémoire, d'autre part où flottent des souvenirs épars. Dans *Des châteaux en enfer*, certainement le roman le plus abouti de Vilma Fuentes, un vieil homme décati, désormais gardien d'une école maternelle, mais autrefois tueur à gages, retrace dans un désordre savamment maîtrisé et orchestré par l'auteur, l'ascension et la chute d'un jeune caïd d'Acapulco, Rey Lopitos.

Tomas SEGOVIA

Né en Espagne en 1927, Tomás Segovia arrive au Mexique en 1940, comme beaucoup d'espagnols réfugiés de la guerre civile. Il est très jeune lorsqu'il devient l'éditeur de la *Revista mexicana de literatura*. S'il écrit aussi pour le théâtre ou rédige des textes narratifs, c'est bien son œuvre poétique qui le rend, à juste titre, célèbre. Son premier recueil, *La luz provisional*, est marqué par la célébration des sens et de la mélancolie. Telle sera l'atmosphère de ses premiers livres, avec un sens inégalé de l'expression de la lumière ou des ténèbres. En mûrissant, il bâtit une œuvre ample qui évolue vers l'expression de sentiments plus troubles, plus complexes. *Cahier du nomade* traduit son expérience de l'exil et *Anagnórisis* s'aventure dans des constructions plus difficiles. Il est aussi le traducteur d'auteurs français comme Racine, Rimbaud, Nerval et Char, Mallarmé et Michaux.

Il a longtemps entretenu une relation d'amitié littéraire avec Octavio Paz, basée principalement sur des correspondances avant de collaborer avec lui au sein de la revue « Plural ».

Jordi SOLER

Né en 1963, près de Veracruz, dans une communauté d'exilés catalans fondée par son grand-père à la fin de la guerre civile espagnole, Jordi Soler est écrivain, journaliste et critique de rock. Collaborateur des plus importantes publications mexicaines et espagnoles (*La Jornada*, *Reforma*, *El País*, *Letras Libres*), il a été attaché culturel en Irlande avant de s'installer à Barcelone où il vit actuellement. Il est l'auteur de plusieurs recueils de poèmes ainsi que de nombreux romans. *Les Exilés de la mémoire*, partiellement autobiographique, évoque le destin de son grand-père, artilleur républicain exilé au Mexique après la victoire de Franco. Entre fiction et réalité, dans un style foisonnant, *La dernière heure du dernier jour* prolonge la quête autobiographique du précédent roman et dépeint la vie d'immigrés catalans exilés au fin fond de la jungle mexicaine.

Une des thématiques abordées lors du Salon du Livre 2009 fut l'évolution d'une œuvre écrite sur écran. De nombreuses conférences ont traité de ce vaste sujet en étudiant les mutations des œuvres. En se concentrant sur la notion d'adaptation, les conférenciers ont tenté de soulever la problématique de la trahison de l'œuvre dans son adaptation. Nous avons donc traité des conférences qui se sont axées sur le passage de l'écrit à l'écran, sur la transformation du lecteur en spectateur en se posant la question de la limite entre la fidélité et la trahison dans l'adaptation.

Anna Léa Beaudoin

Comment adapter une œuvre littéraire au cinéma ?

Le mardi 17 mars, de 16 heures à 17 heures, à l'espace Place des Livres s'est déroulée la conférence « Comment adapter une œuvre littéraire au cinéma ? ». Daniel Goutineau, directeur général de France 3 Cinéma y tenait la place d'animateur. Etait conviée Agnès de Sacy, réalisatrice, scénariste, dialoguiste et adaptatrice. Elle vient de terminer l'adaptation de « Je l'aimais » d'Anna Gavalda ainsi que celle du film « Le dernier pour la route » d'Hervé Chabalier. Etait également présent, Jérôme Soubeyrand, acteur, réalisateur et scénariste. Ce dernier a travaillé sur le scénario d' « Une pièce montée » d'après Blandine Le Callet. A ces côtés se trouvait Pascal Hérold, réalisateur. Nous pouvons actuellement retrouver son film, « La véritable histoire du chat botté » d'après Charles Perrault, à l'affiche. Enfin, était présent Edouard Weil, producteur. Il vient de produire « Villa Amalia » d'après l'œuvre de Pascal Quignard.

Nous assistons depuis plusieurs années à une floraison de films adaptés d'œuvres littéraires. Cette conférence se donnait pour objectif de traiter de la question pourquoi et comment adapte-t-on ? Très rapidement, les intervenants ont soulevé différents points quant à leurs motivations d'adapter une œuvre littéraire au cinéma. L'aspect commercial est l'enjeu primordial. Quand une œuvre littéraire a rencontré un grand succès, le film a grande chance de suivre la même trajectoire. Concernant la manière d'adapter une œuvre littéraire au cinéma, les intervenants ont souligné la problématique suivante : les adaptateurs sont-ils des traîtres ? En effet, cette question paraît cruciale car elle soulève le problème de la limite entre fidélité et trahison. En premier lieu, ils ont amené le constat que l'adaptation réside dans les choix. Selon Agnès de Sacy, il est important de rester fidèle à l'esprit de l'œuvre littéraire. Elle souligne le fait qu'adapter demande presque autant de temps que l'écriture originelle dans le sens où l'adaptateur doit refaire pas à pas le chemin de l'auteur. D'après Edouard Weil, il faut trahir. La personne qui adapte a un point de vue tout comme le réalisateur. De plus, il souligne le danger de mettre en image l'histoire sans avoir un point de vue personnel. Pascal Hérold le rejoint sur ce point. Ce dernier se considère en effet comme un vrai traître dans le sens où dans son film « La véritable histoire du chat botté », il prit le contre-pied de l'histoire de Perrault.

Agnès de Sacy souleva ensuite le problème du temps posé dans l'adaptation d'une œuvre au cinéma. La littérature et le cinéma utilisent en effet des temps différents. Le cinéma suggère le temps du présent. Les intervenants se sont notamment interrogés sur les flash-back au cinéma. Les adaptateurs rencontrent une réelle difficulté à retranscrire le passé. Beaucoup de livres posent alors ce problème lors de leurs adaptations.

En dernier lieu, la conférence aborda sur la question suivante : Peut-on tout adapter au cinéma ? Les intervenants se sont accordés sur le fait qu'il y a des films auxquels il ne faudrait jamais toucher. Edouard Weil illustra ce propos en prenant comme exemple « Mars » de Fritzlang, roman trop imagé pour se décliner en matière filmique.

Regrettons tout de même que la conférence ne se soit pas véritablement arrêtée sur la trahison de l'adaptateur par rapport au lecteur. Notons, en prenant les termes de Régis Debray via la médiologie, que le passage de la graphosphère à la vidéosphère implique une restriction de l'imagination. En effet, la visualisation précise ne laisse plus de place à l'imaginaire. Il en ressort que l'enjeu commercial est une des motivations principales dans l'adaptation un livre en œuvre filmique. Cependant demandons nous alors où se trouve l'intérêt pour un lecteur d'aller voir s'incarner son œuvre sur un écran puisque cette vision de l'œuvre sera forcément différente de la sienne ? La réception du lecteur s'étant déjà opérée, quel est alors l'apport d'aller visualiser la réception d'un autre ? Cela peut, pour une part, s'expliquer par la curiosité de confronter son point de vue avec celui d'un autre. Il peut en effet s'agir là d'une source constructive de réflexions. De ce fait, l'attente du lecteur devenant spectateur de l'œuvre n'est pas forcément à ce que le réalisateur ait traité fidèlement l'œuvre. Il y a également une motivation de voir s'incarner à l'écran ses personnages tant adorés et imaginés en lecture. Qui n'a jamais fantasmé sur un personnage littéraire ? Le cinéma a le pouvoir de donner une représentation concrète par les images qu'il diffuse. L'incarnation nous rapproche ainsi de la réalité. Le problème relève donc de savoir si certaines choses ne doivent pas rester de l'ordre de l'imaginaire...

Anna-Léa Beaudouin, Océane Brasselet et Joanne Rousset-Rupé

Adattatore, tradittore ?*

La question centrale des conférences « De l'écrit à l'écran » interroge la trahison et la fidélité. L'adaptation d'une œuvre littéraire à la télévision comme au cinéma transpose l'œuvre dans un autre mode d'expression qui donne à voir le texte original à travers un œil différent. L'expression « traduttore, tradittore ! »* signifie que le traducteur, doit restituer le sens avec précision tout en respectant les normes de la langue d'origine. L'adaptateur doit quant à lui garder l'esprit de l'auteur tout en proposant une création originale. Quels rapports entretiennent dès lors la fidélité et la trahison dans une adaptation littéraire ? Etre fidèle c'est ne pas s'écarter de la vérité, de la réalité, du modèle de l'œuvre littéraire. Or bien que l'adaptateur respecte l'histoire et le sens général de l'œuvre il lui est souvent difficile de saisir la réalité ou la vérité d'une œuvre. Il est un partenaire différent de l'auteur et réalise une restitution différée : le temps, l'espace, les mentalités changent. « L'adaptateur est fidèle à l'esprit de l'œuvre mais n'adapte pas à la lettre », déclare Agnès de Stacy, scénariste de film. L'adaptation se construit à partir de choix. Jacques Santamaria précise à ce propos que : « Tout ce qui appartient à l'aspect littéraire pur, le style propre, on est obligé de le laisser de côté pour se concentrer sur ce qu'on a à raconter. » En effet, l'œuvre littéraire est d'une grande richesse et il est impossible d'adapter chaque passage. Le langage véhicule une analyse de la réalité différente de celle de l'image : une phrase simple à l'écrit nécessite un temps décuplé à l'écran. La subjectivité intervient donc dans une adaptation, à travers les choix mais aussi l'interprétation du scénariste, comme le déclare Jérôme Soubeyrand « Le scénariste imagine des choses très intimes qui influencent son scénario ». L'auteur a effectivement son propre sens du romanesque et l'adaptateur sa vision personnelle de celle-ci. Trahir renvoie d'une part au fait de donner une idée fautive de l'œuvre. En effet, comme l'auteur donne rarement son avis sur l'adaptation, soit parce qu'il ne veut pas y participer, ou tout simplement parce qu'il est décédé, il est possible de trahir l'auteur ou le spectateur. En effet, la littérature, par le pouvoir des mots provoque un imaginaire d'une incroyable richesse. Les conceptions d'une œuvre sont donc extrêmement variables. D'autre part, la trahison suppose aussi de révéler ce qui devait rester caché. L'adaptation expose donc l'essence de l'œuvre à travers la réduction et la transformation du style littéraire. La psychologie des personnages et l'intrigue sont développées par un travail du scénariste de construction architecturale du récit. L'adaptation dès lors intervient comme outil de médiation exprimant une lecture et une interprétation de l'œuvre qui la reformule et fait

rebondir le questionnement. En transposant de l'écrit à l'écran une œuvre littéraire, l'adaptation réalise un travail d'ajustement pour conquérir un nouveau public qui se tournera ensuite peut être vers l'œuvre originale. Trahir une œuvre peut donc aussi la servir.

Caroline Monrat

* Traducteur, traître !

* Adaptateur, traître ?

Comment adapter une œuvre littéraire à la télévision ?

Le samedi 14 mars 2009 à 16h eût lieu la conférence sur l'adaptation d'œuvres littéraires en fiction à la télévision à la Place des Livres. De plus en plus de feuilletons télévisuels sont inspirés d'œuvres littéraires. En général, ils remportent des parts d'audience significatives. La même question se pose souvent face à ces fictions : comment le font-ils, et surtout est-ce que les adaptations ne trahissent pas l'œuvre première ?

Ces interrogations ont en effet été soulevées par Jacques Corgniaux, réalisateur, Arianne Gardel, écrivain scénariste, Alexis Lecagne, producteur et scénariste et Marc Rivière.

Tous trois s'accordent à dire que le choix de l'œuvre repose sur deux critères : tout d'abord un critère esthétique, il faut que le réalisateur-scénariste soit inspiré par l'œuvre et qu'il ait l'envie de faire partager ce goût pour l'œuvre littéraire « Le but est également de remettre à jour et de recréer les meilleures œuvres du patrimoine pour les transmettre », précise Alexis Lecagne.

Le premier problème de la réalisation d'une adaptation est le scénario : il se peut que l'œuvre soit inadaptable à la télévision et le réalisateur doit rester fidèle à l'œuvre tout en se permettant des transgressions pour mieux rendre compte du livre.

Vient ensuite la question des financements, qui sera de plus en plus contraignante du fait de la disparition de la publicité sur les chaînes de télévision publiques.

Le choix des acteurs est également crucial car ils doivent être performants du fait de la durée du tournage qui est très courte à la télévision, contrairement au cinéma. Ils doivent, de plus, incarner des rôles complexes et à facettes multiples.

Alors que le cinéma privilégie le spectaculaire, la télévision s'attache à restituer les personnalités des personnages de façon plus intimiste en mettant en avant leur psychologie. Mais jusqu'où peut-on aller dans l'adaptation ? Jusqu'à quel point doit-on « trahir » l'œuvre littéraire pour l'adapter et parfois en rester d'autant plus proche ?

Là est tout l'enjeu de l'adaptation. Le livre bénéficie, en effet, d'un avantage considérable sur le film. Le lecteur crée dans son imaginaire l'histoire qui lui est suggérée, il s'invente les décors, le physique des personnages etc. Le film, lui, ne propose qu'un sens de lecture et nous donne la vision d'un autre lecteur. La représentation portée à l'écran ne

correspond donc pas forcément à la notre. De ce décalage naît une certaine frustration ce qui explique que notre préférence se porte sur le livre et non le film.

Mais, de nos jours on note que le principe d'adaptation est fortement utilisé dans l'industrie du cinéma et que ces films inspirés d'œuvres littéraires connaissent un véritable succès ! Il suffit d'en citer quelque uns pour s'en rendre compte :

Slumdog millionnaire, Danny BOYLE, adaptation de *Les Fabuleuses aventures d'un Indien malchanceux qui devient milliardaire*, Vikas Swarup

Ensemble c'est tout, Claude BERRI, roman écrit par Anna GAVALDA

Persépolis, Marjane SATRAPI et Vincent Parannaud

Da Vinci Code de Ron Howard roman de Dan Brown...

À la télévision, le succès ne se dément pas non plus : pour exemple : *Nicolas le Floch* sur France 2, *Les mystères de Paris* sur France 3 (à venir), les histoires du « Siècle de Maupassant ». Ces téléfilms répartis sur plusieurs épisodes rencontrent un vif succès. Cependant, « il n'y a aucune logique dans l'audience, mais en général les adaptations d'œuvres connues et reconnues fonctionnent bien car les œuvres du patrimoine rassurent », nous explique Arianne Gardel.

Marie-Sophie Lequerré , Amélie Pagenel, Delphine Leroy

Ces jeunes auteurs qui écrivent pour le théâtre

Laurent Gaudé « Sodome ma douce », David Foenkinos « Célibataire », Bernard Murat

Biographies

Laurent GAUDÉ

Il est né le 6 juillet 1972 à Paris. Après avoir fait une maîtrise de Lettres à l'Université Paris III puis un DEA dans la même Université, il a commencé à écrire pour le théâtre. Sa première pièce *Combat des possédés*, paraît en 1999 ; il publie ensuite *Onysos le Furieux*, *Cendres sur les mains*, *Médée Kali*... Quelques années après et d'où sa participation à cette conférence, il s'est mis à écrire des romans. Il reçoit le Prix Goncourt pour son roman *Le soleil des Scorta*. Aujourd'hui l'auteur écrit des romans, des pièces de théâtre ainsi que des nouvelles.

David FOENKINOS

Cet auteur est né en 1974 à Paris. Il étudie les Lettres à la Sorbonne à Paris et suit une formation de jazz pour devenir professeur de guitare. Il publie ensuite plusieurs romans dont *Inversion de l'idiotie*, *Entre les oreilles* et *Potentiel érotique de ma femme*. Ses romans sont appréciés pour être légers et humoristiques. David Foenkinos est également scénariste et écrit dorénavant pour le théâtre, une expérience qu'il ne trouve pas toujours facile.

Bernard MURAT

Né le 14 novembre 1941, Bernard Murat est avant tout un comédien formé au Conservatoire avant d'être metteur en scène et de diriger depuis 2001 le Théâtre Edouard VII. Il a su rassembler autour de ses créations théâtrales les plus prestigieux interprètes, au service des grands auteurs du répertoire ou des écritures contemporaines. De Feydeau, vers lequel il revient souvent, il monte *Tailleur pour Dames*, *La Puce à l'oreille*. Il met en scène des classiques du répertoire comme *Les caprices de Marianne* de Musset, *La Double inconstance*

de Marivaux. Parallèlement, il s'attache à faire connaître au public français les auteurs d'aujourd'hui, tels Harold Pinter, David Hare, Edward Albee ou encore Eric-Emmanuel Schmitt.

Bernard Murat a participé à ce débat car dans un premier temps il accorde une grande place aux auteurs contemporains. Dans un second temps, c'est grâce à lui que l'on revoit des pièces de théâtre en direct sur France 2 tels que *Faisons un rêve* de Sacha Guitry en 2007 et *Tailleur pour Dame* de Georges Feydeau en 2008.

Depuis 2007, la télévision publique cherche à diffuser de nouveau des pièces de théâtre sur des chaînes grand public. La discussion s'ouvre avec Laurent Gaudé, jeune auteur de théâtre. Il insiste sur le fait qu'il ne voudrait pas voir une de ses pièces adaptées à la télévision, car la présence des acteurs face à un public est très importante dans sa manière de voir le théâtre.

Bernard Murat a une toute autre vision des choses puisque c'est lui qui a mis en scène, suite à une demande de France Télévision, la pièce *Faisons un rêve* de Sacha Guitry, diffusée sur France 2 en 2007. Cependant, il faut savoir que cette pièce a été construite pour une adaptation à la télévision.

En effet, il soutient que la télévision ne peut pas remplacer l'ambiance et l'émotion du théâtre, mais il s'agit d'une manière de rendre le théâtre accessible à tous. Aussi ces adaptations ont pour but de donner l'envie aux gens d'aller au théâtre.

Nous pouvons ici nous poser la question de l'accessibilité du théâtre pour un public de province ou amateur. Bernard Murat appuie l'idée qu'en France, la plupart des pièces des auteurs de théâtre sont montées. De plus, nous bénéficions d'un paysage théâtral riche en région. La télévision en proposant des pièces en prime time, tente de faire découvrir au plus grand nombre un univers qu'on peut penser fermé et plutôt élitiste. C'est le développement des mass médias. Mais le théâtre est-il vraiment fait pour ce type d'adaptation ?

L'essence du théâtre, c'est ce rapport fort avec le public. Or, face à un écran de télévision, le spectateur est moins touché, ou différemment par les acteurs et la mise en scène. De même, l'acteur, face à une caméra peut avoir plus de difficulté à transmettre l'émotion que devant un public attentif.

Le point de vue de David Foenkinos est intéressant. Pour lui, dans une salle de théâtre, le spectateur est « piégé » il ne peut pas être distrait, il ne peut pas bouger de son siège, tandis

que chez soi, face à un écran de télévision, le spectateur n'est pas entièrement disponible. Ainsi, l'œuvre de l'auteur n'est pas réellement perçue par les téléspectateurs.

Néanmoins, une chose est sûre : projeter des pièces à la télévision aide à la démocratisation du théâtre. La preuve en est que pour chacun de ces primes time, les résultats d'audience comptabilisent entre cinq et huit millions de téléspectateurs.

La conférence était très intéressante. Le débat était dynamique et répondait bien aux questions soulevées par le monde du théâtre aujourd'hui. Il est intéressant de voir les différents points de vue des deux auteurs présents qui n'écrivent pas que du théâtre, mais aussi des romans et des essais.

Les conférences n'étant pas très longues, le sujet n'a pas été vraiment approfondi et les intervenants présents ont surtout parlé de leurs expériences. Cependant, le sujet était très intéressant.

Agnès Brossier et Mathilde Cribier

La critique fait elle son auto critique ?

Pour cette conférence, étaient présents Robert Maggiori, Philippe Delaroche, Philippe Petit, Bernard Lehut et Mickaël Dements.

Dans un premier temps, nous pensons important de préciser que les différents invités n'ont pas vraiment répondu à la question posée à savoir « La critique fait elle son autocritique ? ». Les invités se sont présentés puis se sont mis d'accord pour ne s'intéresser qu'à la critique littéraire.

On a à faire aujourd'hui à une censure interne de la critique mais aussi externe avec l'arrivée d'Internet. En effet, la critique amateur rend encore plus étroite la critique professionnelle qu'elle ne l'était. Les lecteurs, selon Philippe Delaroche, ne doivent pas se prendre pour des critiques, ce qu'ils ont tendance, dorénavant, à faire grâce aux blogs, aux « avis des consommateurs » et à l'Internet en général.

Mais la question de l'Internet peut se poser aussi au niveau professionnel. Mickaël Dements (rédacteur en chef d'Evène) était présent et a vanté l'avantage réel des sites Internet critiques : ils n'ont pas besoin de Une, les interviews peuvent être privilégiées car la place n'est pas limitée, on peut parler d'un livre après sa sortie et d'une façon moins conventionnelle que dans un revue littéraire.

Internet a pris une place non négligeable dans le milieu de la critique littéraire et tous les invités de cette conférence ont été d'accord pour dire qu'il faut s'alarmer de cette crise de la critique. Philippe Petit a notamment insisté sur les livres de sciences humaines. Il y a une trentaine d'années, les sciences humaines étaient à l'honneur, aujourd'hui la tendance a changé. On a à faire à un véritable fossé générationnel, le rapport à l'écrit et à la critique littéraire a totalement changé. La critique n'est plus aussi prescriptive qu'il y a vingt ans.

Un dernier point a été abordé : la question de la connivence entre critiques et attachés de presse. Il existe évidemment certaines connivences inévitables mais dans le journal Libération par exemple : un journaliste qui signe un ouvrage dans une maison d'édition ne peut plus

écrire aucune critique sur les publications de celle-ci. Cela permet d'éviter certains débordements.

La conférence a ensuite laissé place aux questions plus ou moins intéressantes du public dont une nous a semblé pertinente. Comment les critiques choisissent ils leurs livres critiqués ? Presque tous se sont retrouvés sur le choix par rapport à leur sensibilité personnelle. Est-ce que cette lecture a changé quelque chose en soi ? Est-ce qu'on va spontanément avoir envie de parler de ce livre autour de soi ? Le critique s'expose toujours au danger que le livre qu'il a aimé ne se vende pas, cependant le critique est nécessairement subjectif.

On peut donc voir dans cet exposé que le sujet initial de la conférence a été détourné. En vue du sujet devant être initialement traité, l'objet de cette rencontre n'a pas été réellement approfondi et il n'y a eu presque aucune confrontation des propos de chacun des intervenants. Chacun donnait son avis, faisait un commentaire, mais il n'y a pas eu de débat à proprement parler.

Mathilde Cribier

Biographies

Robert MAGGIORI

Robert Maggiori est né le 13 avril 1947, il a fait ses études notamment à La Sorbonne où il a entrepris un doctorat sous la direction de Vladimir Jankélévitch. Il enseigne depuis 1985 la philosophie. Parallèlement, il est journaliste à *Libération* où il publie des critiques littéraires et philosophiques depuis maintenant trente ans. Il a aussi collaboré à de nombreuses revues et traduit des ouvrages et était co directeur de la collection *Itinéraires* chez Flammarion et de la collection *Philosophie* chez Bordas. Parmi les essais qu'il a écrit on peut compter : *La philosophie au jour le jour*, publié en 1994, *Cinquante ans de philosophie français*, 1996, ou encore, plus récemment, *A la rencontre des philosophe*, parut en 2005.

Philippe DELAROCHE

Il est rédacteur en chef de *Lire*, magazine littéraire et présentateur. Il est aussi l'auteur de *Abel avait un frère* et *Caïn*.

Philippe PETIT

Philippe Petit est philosophe et auteur, parallèlement il travaille pour le journal *Marianne* et anime l'émission « science et conscience » sur *France Culture*.

Bernard LEHUT

Il est journaliste sur RTL.

Mickaël DEMENTS

Mickaël Dements est le rédacteur en chef de Evène, site internet.

Caricature, portrait, ce qu'on peut dire d'un homme politique

En ces temps de crise, le débat fait rage : que peut-on dire des hommes politiques à travers les livres ?

Qu'est-il judicieux mais surtout autorisé de dévoiler ?

C'est une question actuelle car les critiques se multiplient : en la ligne de mire : les politiciens.

Le dernier scandale d'une longue liste a été celui de Stéphane Guillon, caricaturiste. Ses propos se sont transformés en critiques et en étalage implicite de visions politiques vis-à-vis par exemple de l'actuel Président de la République : M. Nicolas Sarkozy.

C'est au salon du livre que la question a été posée à trois auteurs critiques : Pierre Péan, Patrick Rambaud et Bruno Fuglini, par la journaliste Caroline Brun présentant le débat.

L'absence de Raphaëlle Bacqué entraîna un déséquilibre, rendant le plateau pauvre en présence féminine.

Ceci étant, les trois auteurs prirent la parole pour évoquer des passages de leurs livres, tournant la conférence en exposition de points de vue politiques plus qu'en débat.

Ainsi, le premier à parler fut Pierre Péan, journaliste d'investigation français, qui compte une vingtaine de livres à son actif. Né en 1938, il s'est beaucoup intéressé aux scandales politiques, puis a diversifié ses enquêtes sur des sujets historiques. Un de ses ouvrages les plus connus, fut *Noires Fureurs, blancs menteurs* consacré aux accusations portées sur la politique française au Rwanda.

Il était néanmoins présent sur le Salon, pour son livre *Le monde selon K*, publié en 2009, faisant l'objet d'une enquête sur Monsieur Bernard Kouchner.

La seconde critique évoquée fut celle de Patrick Rambaud, intitulée *Nicolas 2*. Ecrivain français né en 1946, il a écrit une trentaine de livres dont plusieurs parodies et en fut récompensé par le prix Goncourt et le grand prix du roman de l'Académie Française, en 1997 pour l'un d'eux.

Il fut ensuite élu membre de l'académie Goncourt. Il écrivit en collaboration avec Michel Antoine Burier, une quarantaine de pastiches tel que *Le tronc et l'écorce*, *La farce des choses...*

Il est par ailleurs, un des journalistes emblématiques du magazine *Actuel*.

Enfin, le dernier auteur Bruno Fuglini, qui ne prit que très peu la parole, était invité pour son livre *la parlotte de Marianne*. Livre que l'on peu d'ailleurs difficilement qualifier de critique, puisqu'il expose les mots inventés par, ou en rapport avec les politiciens. Diplômé de Science Po, il travaille depuis 1996 à l'Assemblée Nationale, en tant que dirigeant éditorial.

La première question relevée fut celle de savoir quel avait été l'impact de ces critiques sur le public. En premier lieu, Pierre Péan répondit qu'il ne se préoccupait pas, en temps normal de la réaction des lecteurs. C'était donc pour lui un « pavé dans la marre ». Ce dernier s'est tout de même protégé des attaques très dures, en ne lisant aucune de celles-ci. C'est selon lui la meilleure manière de tout supporter.

Ces réactions ont été pourtant nombreuses principalement sur le dernier chapitre, suscitées à la fois par les médias et Bernard Kouchner lui-même.

A cette question les deux autres auteurs ne répondirent pas précisément en mentionnant que les livres étaient très relus par des avocats, évitant ainsi les suivis judiciaires. Une preuve que tout ne peut être dit à l'état brut, tel que le fait l'auteur.

Dans une suite logique, il fut question de savoir qu'elles étaient alors, les réelles intentions des critiques.

Bruno Feligni qui s'attache, dans son livre, au langage employé par les politiciens, a voulu recenser leur argot, les mots irrévérencieux comme les mots savants. Selon lui, « on nous représente la politique comme une science ». B. Feligni a donc montré comment les journalistes utilisaient des mots issus du milieu politique, et comment chacun de nous employions ces mots dans la vie quotidienne.

L'intention de Pierre Péan, fut elle, d'afficher ses positions, sans pour autant surprendre, « j'ai mes opinions et j'enquête par la suite ». Son but n'était pas de « changer le monde », il met sa critique « sur la table » et les citoyens s'en servent comme ils veulent.

Quant à Pierre Rambaud, la critique à travers le livre lui fait l'effet d'un médicament, étant comme il le dit « allergique à Sarkozy ». De la même manière, Rambaud nous expose le témoignage d'un admirateur le remerciant pour sa médecine.

Enfin, ce court débat souleva un dernier point; celui de savoir si les éditions étaient réticentes à l'idée de publier. Tous ont répondu que les éditions n'émettaient aucun jugement et qu'elles étaient rarement contre, du fait que les critiques passent sous les yeux d'avocats.

La rencontre tourna donc principalement autour des critiques des auteurs présents, sans réellement répondre au sujet de la conférence, «Portrait, Caricature, ce que l'on peut dire d'un homme politique ». Il en est ressorti que tout est bien sur contrôlé, mais les auteurs n'ont pas hésité à afficher leurs opinions.

Axelle Munier

Fiche livre

PEAN, Pierre, *L e monde selon K*, Fayard.

Ce livre parut en 2009, dénonce notamment les positions politiques de Bernard Kouchner en particulier sur le rapprochement avec le Rwanda, ainsi que sa proximité supposée avec les thèses américaines sur l'Iran, le Darfour et l'ex-Yougoslavie

FEGLINI, Bruno, *La Parlotte de Marianne*, Horay.

Ce livre parut en 2009, prend la forme d'un lexique reprenant des mots et expressions du jargon des hommes politiques français : grille du coq, bédouin, etc ...

Les médias sont ils aux ordres ?

Le 17 mars, s'est tenue la conférence "les médias sont-ils aux ordres ?" réunissant Bruno Masure, Laurent Joffrin, Bernard Poulet et Laurent Valdigué.

Alors que la presse est en crise et l'audiovisuel public en pleine restructuration, la question est de savoir si les médias sont encore réellement indépendants vis-à-vis du pouvoir politique. L'on s'interroge également : les médias ne resteraient-ils pas trop sérieux dans leur traitement de l'information et n'auraient-ils pas tendance à privilégier le scoop ?

Le débat porte premièrement sur la crise de la presse quotidienne en France. Nous assistons en effet à des changements de comportements de consommation du lectorat qui s'informe de plus en plus par le biais d'internet et des journaux gratuits. Cela marque un virage social et culturel, précise Bernard Poulet. Alors que les gratuits connaissent un succès grandissant, la presse payante doit s'adapter. Pour cela, elle doit remettre en question ses modes de fonctionnement et particulièrement de financements pour pouvoir palier à la baisse des recettes publicitaires.

Internet a remplacé les acheteurs par des lecteurs gratuits : il faut donc changer de modèle économique et établir une stratégie de survie car les journaux pourraient bien s'éteindre. S'il y a moins de journalistes, il y a moins de démocratie.

En ce qui concerne les médias audiovisuels, les directeurs valsent en fonction du parti politique qui est au pouvoir.

Bruno Masure, qui a été journaliste chez TF1 et chez France 2, explique que les médias ne sont pas vraiment aux ordres du pouvoir politique mais les carrières qui durent sont celles des personnes qui vont dans le sens du pouvoir. Pour ceux qui gênent le pouvoir, ils se risquent à une carrière en dents de scie.

Pour la plupart des dirigeants politiques, les médias sont là pour relayer leur action et non pour la commenter. Mais, parfois les politiques en voulant maîtriser les médias, en perdent le contrôle.

Prenons l'exemple du Canard Enchaîné qui a connu différentes périodes : il se pose en résistance à la politique de Giscard, sous Mitterrand, il perd ses ailes et sous Sarkozy, la frontière est ténue. Cependant, " on peut considérer que le Canard est un journal indépendant

car il n'a pas de publicité et il est autonome financièrement et critique tous les pouvoirs ", rappelle Laurent Joffrin. Il dévoile des affaires gênantes pour les pouvoirs en place comme celle des diamants sous Giscard.

Les politiques mettent de plus en plus en scène leur actions mais aussi leur vie privée et le journaliste devient alors lui aussi un acteur du jeu politique car ils influent sur les politiques. Les journalistes n'ont pas vraiment conscience de cette influence mais les lecteurs et spectateurs ne sont pas dupes non plus du fait de la multiplicité des sources.

Nous avons eu le sentiment qu'il s'agissait plus d'une réunion de promotion des livres des intervenants qu'un réel débat sur le sujet "les médias sont-ils aux ordres ?". Le débat s'est concentré sur la crise de la presse en France et les Etats Généraux de la Presse.

Svetlana Cherrier et Amélie Pagenel

Les journalistes à la niche

Intervenant de la conférence "Les médias sont-ils aux ordres ?", Bruno MASURE y a présenté son dernier livre, intitulé Journalistes à la Niche ? : de Pompidou à Sarkozy, Chronique des liaisons dangereuses entre médias et politiques publié chez Hugo&Cie (janvier 2009).

Né en 1947 à Roubaix, Bruno MASURE a été journaliste politique de 1973 à 1984 pour RMC et TF1, "accrédité" par Mitterrand de 1977 à 1984, avant de présenter les journaux télévisés sur TF1 de 1984 à 1990 puis sur France 2 de 1990 à 1997.

Dans Journalistes à la niche ?, Bruno Masure porte à l'écrit, en près de 500 pages, son expérience des relations entre journalistes et pouvoir politique, depuis son entrée dans le monde des médias en 1973, jusqu'à l'élection de Nicolas Sarkozy à la présidence de la République, en 2007.

Soupçonnés de connivence, les journalistes ont perdu légitimité et crédit auprès d'une opinion publique de plus en plus méfiante. Mais comment concilier distance et objectivité journalistique, quand ils sont nécessairement proches des hommes politiques par le travail ?

Bruno Masure nous décrit également l'ambiance des rédactions des médias pour lesquels il a travaillé, depuis son poste de stagiaire chez RMC jusqu'à son installation dans le fauteuil sacré du 20h.

La première chose qui surprend en ouvrant le livre est sa forme : rédigé comme un journal intime, grâce aux notes qu'il a rédigées tout au long de sa carrière, Bruno Masure nous plonge littéralement dans cet univers qui a été le sien pendant près de trente ans, et même le jeune lecteur se sent témoin des événements narrés. Il nous raconte, jour après jour, comment il a vécu élections, interviews, reportages, déjeuners et autres anecdotes qui font le métier de journaliste au quotidien.

Dès le début de l'ouvrage, la préface rédigée par l'auteur met les points sur les i : "J'aimerais simplement raconter ma modeste expérience : oui, j'ai parfois – trop souvent ? – apprécié les caresses et les su-sucres. Non, je n'ai pas – enfin, rarement – rapporté la ba-balle quand on me la réclamait !".

On aurait pu s'attendre en effet à une simple distribution de blâmes, dénonçant un à un ses confrères un peu trop bien "dressés" par le pouvoir. Certes, il accuse, mais n'omet pas ses propres complicités, les ambiguïtés qu'il a entretenu, notamment avec François Mitterrand : "Je sais que la direction d'une rédaction de la première télévision du pays est un levier que le pouvoir politique ne peut envisager de laisser sans contrôle, même lorsqu'on baigne dans l'état de grâce. Aussi, je ne me réjouis pas quand mon rédacteur en chef me livre cette information : "Le PS a demandé que tu sois promu"" (13 mai 1981).

Issus de la même "caste", les journalistes ne peuvent exercer sans relation avec ceux qui font le pouvoir. Pour être mis dans la confidence des amitiés et inimitiés, des fidélités, jalousies et trahisons qui s'y jouent, les journalistes doivent entrer dans leur monde, généralement par une voie typiquement française : autour d'une table. Bruno Masure a d'ailleurs confié lors une interview pour la radio Le Mouv' : "Pour peu que l'on n'ait pas bu que de l'Evian, à la fin du repas, les langues se délient." Cette méthode de travail, l'auteur l'a très souvent utilisée (un déjeuner toutes les deux pages !) : mais il admet qu'il franchit aussi la "ligne jaune". Les relations de camaraderie, d'amitié (voire même plus !) se substituent très rapidement à la simple proximité nécessaire au travail journalistique. Il dit d'ailleurs, toujours dans la même interview : "On est sur le fil du rasoir, et on se coupe très souvent".

Il parle également de la valse des présidents de chaînes, et des journalistes remerciés à chaque élection : Michel Field, Claude Sérillon... Il écrit d'ailleurs, le 30 mai 1983 : "Thierry Pfister, ancien journaliste au Nouvel Obs' passé de l'autre côté de la barrière, désormais proche conseiller de Mauroy, laisse entendre que notre directeur de l'info, Jean-Pierre Guérin, va bientôt valser... Et moi qui croyais que les télés étaient désormais indépendantes du pouvoir !" Bruno Masure est conscient qu'il a été sur la sellette pendant de nombreuses années, sauvé grâce à sa popularité auprès des téléspectateurs, mais évincé suite à la "purge" chiraquienne. Il choisit de prendre cela avec philosophie, et humour.

Célèbre pour ses calembours, à la fin de ses JT, il continue de nous faire rire dans ce livre, où chaque page est ponctuée de commentaires impertinents, parfois irrévérencieux, par exemple lorsqu'il présente ses vœux pour la nouvelle année 1989 : "J'ai adressé mes vœux à Patrick Le Lay, pour lui souhaiter une santé en béton".

On pourrait reprocher à Bruno Masure son manque de neutralité : il "crache" assez souvent sur des journalistes comme PPDA ou Christine Ockrent, et ne tarit pas d'éloges sur François Mitterrand. Mais il a choisi de raconter *son* expérience, de manière totalement subjective, en

n'oubliant ni de louer l'indépendance d'esprit de certains de ses confrères (Claude Sérillon, Arlette Chabot), ni de critiquer ses propres débordements : "Moi le premier, j'en ai donné des exemples, j'ai baigné dans cette connivence perverse. Même si j'avais les deux pieds sur le frein, je n'ai pu éviter les embardées !".

Globalement, un livre, qui, comme tout travail de journaliste devrait l'être, nous aide à prendre du recul sur les informations données par les médias, en n'oubliant pas que "certains préfèrent les caresses [...] et d'autres refusent le confort de la niche".

Svetlana Cherrier

Interview Masure sur Journalistes à la niche ? (Le Mouv')

<http://www.tuxboard.com/?bruno-masure-journalistes-a-la-niche>

Presse en ligne : Contenus gratuits ou payants, illusion ou réalité ?

A la recherche du modèle économique perdu

Le numérique fut l'un des sujets phares de l'édition 2009 du Salon du Livre. Mais le livre n'est pas le seul concerné, la presse de son côté subit aussi aujourd'hui de grands bouleversements. Ce sont ces bouleversements qui ont fait l'objet de la conférence intitulée « Presse en ligne : contenus gratuits ou payants, illusion ou réalité ? ». Autour de la table, plusieurs acteurs majeurs de l'information sur Internet, aussi multiples et diversifiés soient-ils : Libération, Le Monde, Orange ou encore Rue 89. La journaliste Karine PAPILLAUD rappelle qu'une semaine plus tôt, LeMonde.fr avait publié un article sur son site célébrant la vitalité de la presse quotidienne en termes d'audience (vous pourrez accéder à cet article en [cliquant ici](#)).

Jamais la presse n'a eu autant d'audience, certes, mais cela est à relativiser par la grande part de responsabilité de la presse gratuite dans ce nouveau record. Pour Pierre HASKI, la nouvelle réconforte un peu mais la presse française reste selon lui dans une crise profonde due à la mort de son modèle.

Un nouveau modèle est aujourd'hui en gestation et la presse en ligne se retrouve dans une période plutôt inconfortable. Se poser la question du modèle économique avant même d'avoir « tâté le terrain » serait une erreur. On assiste aussi au bouleversement du secteur de l'information. Les dix premiers sites d'information en termes de fréquentation, dont font partie Google, MSN, Yahoo, et Orange, n'ont pas de propre équipe de rédaction. Ce n'est pas le cas des quotidiens nationaux ayant développés un site Internet comme Libération ou Le Monde. Philippe JANNET, PDG du Monde.fr le remarque : il existe une équipe de rédaction de trente cinq journalistes travaillant uniquement pour le site Internet du Monde.

De plus, dix mille messages environ sont apportés par les internautes chaque jour. Economiquement, le site est rentable mais il ne peut pas compenser les pertes du papier. Si ce dernier n'évolue pas, il est bien « mort ». Avec l'augmentation des coûts, la presse doit inventer un nouveau modèle économique qui accepte la perte de lecteurs papier. Selon lui, le

modèle le plus pérenne est aujourd'hui le modèle américain où une communauté de lecteurs peut fournir une participation défiscalisée au journal. La présence des grands groupes (Le Monde est détenu à 34% par Lagardère), qui nuit à la liberté, pourrait ainsi être combattue.

Libération.fr, dont Pierre BLECHER est aujourd'hui rédacteur en chef, ne perd plus d'argent, ce qui fut longtemps le cas. Une équipe de rédaction Web élabore le contenu du site internet, alors que la rédaction papier participe en apportant complémentarité et expertise. Selon lui, ce nouveau modèle économique doit avant tout jouer la stratégie de la différenciation. Le web doit saisir des opportunités dans les zones premiums, par exemple en travaillant l'audio ou le blog. David LACOMBLE, directeur de l'Antenne et des Programmes de Orange Portail (premier distributeur d'information en France) adopte une position quelque peu différente. Depuis dix ans, Orange distribue des contenus dans un esprit de fidélisation des abonnés. Le site n'a pas de journalistes et préfère s'en remettre à des partenaires. Les abonnés ont un accès totalement gratuit à l'information diffusée, le site se nourrissant uniquement des recettes de la publicité.

Pierre HASKI attribue quant à lui, le succès du Rue 89 au privilège laissé à la participation. Lorsqu'un commentaire est intéressant, les rédacteurs peuvent contacter l'internaute afin que celui-ci rédige à son tour un article plus complet. Un enjeu fondamental se joue sur le web : renouer le lien de confiance entre le lecteur et le média qui subit aujourd'hui une crise de légitimité. Se rapprocher de son lecteur, Rue 89 l'a fait quelques jours avant le Salon en lançant un mur de « micro encarts pub » à prix bas, destinés à des entreprises fidèles au site et n'ayant pas les moyens de faire de la publicité sur des sites à grande visibilité. Une dernière proposition de modèle économique s'incarne en Relay.com, filiale d'Hachette Distribution Services, dirigé par Aymeric BAUGUIN. Le site propose une logique de forfait offrant pour la somme de 17,90 euros/mois le téléchargement de la totalité des magazines. Un contenu payant cette fois.

Un nouveau gadget d'Apple : l'Iphone. Il est à l'origine d'un premier bouleversement de la presse en ligne. L'Iphone a en effet changé la règle du jeu. C'est Le Monde qui a réussi à prendre un coup d'avance: Quatre cent mille téléchargements de l'application Le Monde, par un utilisateur sur deux de l'Iphone. Selon Philippe JANNET, il s'agit du véritable lieu du marché de demain. Pourtant la rentabilité est encore totalement aléatoire aujourd'hui. « Il est difficile de convaincre un annonceur lorsque la publicité fait la taille d'un grain de maïs ! ».

A la fin de la conférence, les questions s'attardent autour des relations que peuvent entretenir blogueurs et journalistes, comment les uns peuvent se différencier des autres. La réponse de Pierre HASKI sera simple : « Les rôles sont différents. Une chose est certaine, mieux vaut les faire travailler ensemble plutôt que de les opposer ».

Laura Guilloteau et Axelle Munier

Biographies

Aymeric BAUGUIN :

directeur général de *Hachette distribution service*. Appelée aujourd'hui Lagardère service, la société possède 3 branches d'activités, le commerce de détail en zone de transport, le commerce de produits de loisirs culturels et la distribution de la Presse.

En 2004, HDS est le leader mondial de la distribution de presse. La société possède le premier réseau international de magasins de produits de communication et de loisirs culturels (3600 magasins) sous enseigne internationale (Relay, Relay H presse dans les gares) ou locale (Payot, Le Furet du Nord, Extrapôle). Sur Internet, Hds digital propose plus de 400 magazines à télécharger sur PC/Mac.

Ludovic BLECHER :

rédacteur en chef de *Libération.fr*, la version internet du journal *Libération*.

Pierre HASKI :

est né le 8 avril 1953 à Tunis. Il est diplômé du Centre de Formation des Journalistes (CFJ) de Paris en 1974, puis devient journaliste à l'Agence France-Presse à partir de 1974 en tant que correspondant pour cette dernière en Afrique du Sud. En 1981 il rejoint le journal *Libération*, il y travaillera toujours dans le domaine international, D'abord comme responsable de la

rubrique Afrique en suite entre 1988 et 1993 comme chargé de la rubrique diplomatique. En 1993 il devient correspondant de *Libération* à Jérusalem. En 2000 le journal l'envoie à Pékin comme correspondant, il y restera 5 ans et y tiendra un blog « Mon journal de Chine ». De janvier 2006 jusqu'en 2007, date de son départ de *Libération*, il est directeur adjoint de la rédaction ^[1].

Il crée en mars 2007 le site d'informations Rue89 (un journal en ligne) avec Arnaud Aubron, Michel Lévy-Provençal, Laurent Mauriac, et Pascal Riché, dont il est le directeur de la publication.

Philippe JANNET,

PDG du *Monde Interactif*, la version internet du journal *Le Monde*.

David LACOMBLED :

directeur de l'antenne et des programmes d'Orange *Portail*. Un portail pour les clients orange regroupant les univers internet et mobile sous une même interface. Il propose toutes sortes de services, tel que les messageries, les news, des petites annonces...

Le livre électronique : les dernières nouveautés ebook

L'une des thématiques majeures du Salon du Livre 2009, fut celle de la place du numérique dans l'édition. Dans ce cadre, une conférence portant sur l'état actuel du marché de l'e-book, le livre numérique, fut organisée avec quatre intervenants, Pierre-Henri Colin, responsable de l'offre E-Paper de chez *4D Concept*, Laurent Picard, co-fondateur de *Bookeen*, Olivier de Saint-léger, représentant Europe de *Foxit Software*, Hervé Vancompernelle, directeur marketing France de *Sony*.

Sommes-nous arrivés à la fin du livre papier ? Ca n'est certainement pas pour tout de suite, mais désormais les lecteurs ont le choix entre le livre papier et l'ebook. Le premier livre numérique sorti dans les années 90 en France, le C-book, n'a certes pas connu un grand succès alors, mais il a posé les bases de ce que serait le livre numérique actuel.

Les quatre intervenants, se sont accordés sur plusieurs caractéristiques fondamentales du livre électronique avant de détailler par la suite les différences de chacun et leur positionnement sur le marché. Les trois points essentiels sont tout d'abord l'absence de rétro éclairage (que l'on retrouve sur les ordinateurs portables) et donc la possibilité de lire sur une longue durée sans se fatiguer les yeux, ensuite un gros travail est fait sur l'autonomie de l'appareil qui est très grande grâce à la non consommation d'énergie pendant la lecture, excepté lorsque l'on « tourne » une page, enfin la capacité de stockage de fichiers qui est quasiment illimitée grâce à la possibilité sur chaque ebook de rajouter des cartes mémoires. Selon les différentes études qui ont été faites, le profil de l'acheteur potentiel est masculin, urbain, relativement âgé et un gros lecteur de livres.

Hervé Vancompernelle s'est lancé en premier, il a expliqué que le reader PRS-505, lancé en novembre en France sur le modèle du produit lancé sur le marché américain. Il a insisté sur l'importance d'une offre complète de hardware et de livres, notamment grâce à un partenariat mis en place avec Hachette et la Fnac. Il a également évoqué les futurs points à améliorer suite à une enquête de satisfaction effectuée suite à la commercialisation du reader PRS-505 à 6000 exemplaires. Les trois points qui en sont ressortis sont tous de baisser le prix des livrels (livres sur internet), d'augmenter la quantité de livrels proposés et d'améliorer le support en confort en autonomie. L'achat d'un livre numérique basique devient rentable à partir de 250 livrels achetés ce qui est plutôt conséquent étant donné que l'usage se ferait en parallèle avec

le livre papier. D'autre part il semblerait normal que le prix des livrels soit nettement inférieur à celui d'un livre dû à son faible coût de fabrication. Cependant le fait que la TVA soit encore à 19,6% pour le format numérique (face à une TVA de 5,5% pour le livre papier) limite l'écart prix. Le prix du PRS-505 est actuellement fixé à 299 euros, l'objectif à plus long terme est de le baisser en dessous des 200 euros, le seuil psychologique des potentiels acheteurs étant de 150 euros. Sony souhaite que son produit ne soit pas multi usage, ressemblant au maximum à un livre.

Pierre-Henri Colin, au contraire a présenté un produit multi fonctions, qui se situe donc dans une autre gamme de prix (il faut compter de 500 à 700 euros pour se l'offrir). L'Irex permet de se connecter en Wifi, d'annoter les textes, et de recevoir tous types de fichiers numériques, y compris les journaux. Il est possible également d'imprimer les textes à partir de l'appareil directement. L'Irex est davantage destiné aux professionnels de l'édition (auprès desquels il est déjà testé), aux universitaires, et serait facilement utilisable par les élèves et étudiants afin de remplacer les livres scolaires.

Olivier de Saint Léger a pour sa part présenté l'eSlick, un lecteur numérique plus abordable que celui de ses concurrents, le prix se situant entre 200 et 250 euros. Ce prix est possible car *Foxit Software* a décidé de présenter un produit des plus basiques.

Laurent Picard a présenté le Cybook Gen 3, qui présente des caractéristiques similaires à l'eSlick. Bookeen se pose en pionnier du livre électronique en France. Le Cybook Gen est commercialisé dans 70 pays et existe en France depuis déjà 16 mois.

La question de la concurrence avec des produits multi usages tels que l'Iphone a été posée, cependant les constructeurs ne s'en inquiètent pas vraiment car selon eux, la performance de l'Iphone est bien moins inférieure en terme de lecture et de confort. Le seul obstacle qui empêche le développement du livre électronique vers le grand public est le manque d'offres de contenus numériques. Pour remédier à ce problème de nombreux partenariats sont envisagés avec de grandes maisons d'éditions et diffuseurs de livres tels qu'Amazon, la Fnac ou encore Virgin.

En ce qui concerne les perspectives d'avenir et les possibilités d'évolutions numériques, beaucoup d'idées ont été évoquées. Les propositions allant des écrans tactiles, des écrans

couleurs, des formules d'abonnements, une autonomie encore plus grande, à des prototypes flexibles qui ont déjà été pensés, ou encore à des produits incassables.

Les constructeurs ont d'autres part annoncés leurs futurs produits. Ainsi Bookeen sortira d'ici la fin de l'année un modèle plus économique qui ne descendra pourtant pas encore en dessous de la barre des 200 euros puisqu'il sera compris entre 200 et 280 euros. Ils comptent également sortir un livre électronique communiquant dans la même période.

Le marché américain étant en moyenne en avance de deux ans par rapport au marché français, l'observer pourra nous permettre de savoir ce qui nous attends dans les années à venir. Livre électronique commençant à vraiment se développer outre atlantique, il faut se préparer à voir les habitudes de lecture des française se numériser !

Anne Charlotte Painsar et Laura Doupeux

Lecteur Ebook contre Apple iPhone

Animé par PAPILLAUD Karine, journaliste.

Avec DAHAN Michaël, co-fondateur de *Bookeen*, LONGEARD Stephane, PDG de *Anuman* et ROUSSEL Loïc, co-fondateur de *Feedbooks*.

Faut-il choisir entre les lecteurs eBook dédiés à la base de papier électronique E-ink ou autre et les appareils multi-fonctions comme l' iPhone et autres plateformes mobiles?

Tout d'abord, il est important de préciser que ni Apple, ni même Orange ne s'étaient déplacés pour discuter de la problématique soulevée.

De ce fait, le débat semble limité dès son commencement.

Le marché des livres numériques prend une ampleur considérable. Mais, d'après les intervenants, on constate que ce marché est largement plus développé aux Etats-Unis qu'en France. Par exemple, Lionel Roussel, annonce que sur *Feedbook*, la part des livres anglais est bien plus importante que celle des français; elle correspond au $\frac{3}{4}$ des livres vendus sur le site.

Mais où est le lecteur numérique?

Michaël Dahan, co-fondateur de *Bookeen* – qui certes était là pour défendre son produit avant tout – annonce que les consommateurs de Ebook de la marque Bookeen, sont à 25/30 % français. On note des ventes atteignant 10000 exemplaires vendus en Europe depuis fin 2007, premier sur le marché français face à Sony.

Ces machines dédiées à la lecture ne sont-elles pas déjà dépassées? On voit arriver sur le marché des machines plus petites, que les opérateurs téléphoniques (SFR et Orange) prétendent faire lire. De plus Amazon.fr vient d'annoncer que sa librairie numérique était téléchargeable sur des iPhone ou des iPod Touch de Apple. Mais ses marchés du livre électronique et du iPhone n'ont pas la même maturité.

On constate deux problèmes concernant d'une part le format et d'autre part le contenu.

Pour ce qui est du format, il est encore difficile de transporter un même fichier sur différentes machines (comme d'un iPhone à un Ebook). Certains veulent se garder une sorte d'exclusivité.

D'après les intervenants, dont les propos abondaient tous dans le même sens, il faudrait que les éditeurs prennent plus de risques et qu'ils retirent les DRM (Digital Rights Management). En les retirant, les contenus seraient ainsi vendables sur différents supports tels que le iPhone et le Kindle.

Pour Loïc Roussel, le souci de ces deux liseuses vendues aux Etats-Unis, est que, par exemple, pour le Kindle, il ne supporte pas de nombreux formats tel que le PDF et les contenus sont disponibles uniquement sur le site d'Amazon. Il en va de même de la liseuse de Sony dont les contenus ne sont disponibles que sur Google. Les possesseurs de Reader tels que Sony peuvent télécharger les grands classiques sur Google disponibles gratuitement tandis que les sorties récentes sont payantes. Le consommateur est alors dépendant de ce site. Idem pour Apple qui ferme son système à la concurrence directe, en proposant l'achat de livres uniquement par l'intermédiaire de l'application Apple.

Le problème majeur est le contenu et pas forcément le support.

A quand le ebook? En effet, ce n'est pas parce qu'une technologie existe qu'elle sera massivement adoptée. Certes la liseuse reste un outil fort intéressant pour les gens qui voyagent beaucoup mais en ce qui concerne les formats, tout reste plus compliqué car ils ne sont pas universels à toutes les liseuses et les contenus gratuits restent limités. Tant qu'il n'y aura pas plus de contenus proposés sur les sites de téléchargements de livres numériques, le support ne se développera pas. De plus, il faut noter que ce n'est encore vraiment rentré dans les mentalités de faire acheter de l'immatériel.

Avenir du eBook? Christine Albanel annonçait en mai 2008 que le livre et la lecture allaient être rattachés à la Direction générale du développement des médias et de l'économie culturelle. L'État voulant soutenir l'entrée de l'édition française dans le 21^e siècle, il devrait rapidement aligner la TVA des ebooks à 19,6 sur celle des livres papier à 5,5.

Laure Cavaillé

Mobile roman, mobile BD

Le Salon du Livre 2009 se met à l'heure du numérique : révolution annoncée dans l'Edition. Mais plus encore que les liseuses, le livre sur plateforme mobile semble dans l'ère du temps. Une conférence, *Mobile roman, mobile BD*, réunissait les principaux acteurs de ce marché encore balbutiant.

Portrait d'un nouveau support

« Le livre numérique représente une alternative pour des clientèles qui ne touchent pas beaucoup au papier ». Ainsi débute Christian Warocquier, de chez Orange. Et les plateformes mobiles dernière génération, type I-phone, ont un double avantage sur les ebooks : il s'est vendu 12 000 liseuses en France depuis 3 ans, contre 800 000 I-phone depuis le lancement, sans compter tous les autres « Smartphone ». Et ces plateformes sont couleur, contrairement à l'ebook.

D'emblée, la BD s'impose donc comme *le* créneau : populaire, colorée, facile à lire et certes plus que nos romans de 300 pages, qui se transformeraient en milliers d'écrans !

Après avoir aperçu la planche en pleine page, un focus est fait sur chaque case. Lorsque le format de la case dépasse celui de l'écran, un défilement est possible. Même si des études réalisées par Mobilire montrent que l'animation (défilement automatique) doit rester optionnelle, particulièrement pour la BD Franco-belge, où il y a plus de texte que dans les mangas.

Les puristes vous diraient que l'on perd toute la force significative et l'expressivité de la page, notamment pour des BD très graphiques (Bilal, Trondheim etc.), mais ce devrait être suffisant pour le Lucky Luke de Gerra (chez Ave!Comics).

La BD numérique est polymorphe et adaptable aux écrans, mais il existe encore des difficultés de codage des contenus entre les différentes plateformes mobiles existantes. Le choix d'une diffusion en streaming (flux connecté) ou d'une lecture déconnectée, par le téléchargement d'une application, s'avère également déterminant, entre un problème de poids et de connexion.

Un marché à faire

En effet, même si le roman ou le manga sur mobile font fureur au Japon, le marché français en est encore à sa phase balbutiante de création.

Tout d'abord, les français ont davantage une « culture web » et les japonais une « culture mobile » (T. Ribreau). Malgré l'insistance de J.D. Belfond sur l'intérêt d'une telle démarche : la praticité en voyage ou pour les malvoyants, le côté « bling-bling » attirant ou l'appel à l'achat qu'elle peut provoquer, pour le confort ou pour offrir.

La cible visée n'est pas non plus exactement celle touchée, car si la BD ou le manga trouvent un public jeune, qui a des facilités pour les nouvelles technologies, le prix d'un I-phone peut être rédhibitoire pour ce même public. La corrélation entre prix, support et public n'est donc pas encore parfaite. Mais si les contenus évoluent en fonction du support, chaque individu, avec ses technologies, adapte également son contenu (modes de vies, culture du zapping).

Le modèle économique n'est pas encore défini, hésitant entre réseaux de diffusion (partenariats et librairies) ou licence et entre achat pérenne et abonnement. Yves Lacoste pense que le modèle des réseaux de diffusion est le plus pérenne et le plus respectueux des ayant-droit et éditeurs, mais, de la part d'un libraire, même en ligne, cela n'étonne personne. Car le métier de libraire est menacé, son rôle dans l'acte d'achat sera-t-il supplanté par les conseils des lecteurs sur des plateformes de ventes comme la FNAC ? Comment répartira-t-on les risques, les charges et les bénéfices dans cette nouvelle chaîne ?

La question du prix d'acceptabilité se pose également. Les intervenants s'entendent sur un prix moyen inférieur de 30% à la version papier, mais mettent l'accent sur l'interactivité de tels contenus et la possibilité de services affiliés qui rendraient la comparaison de valeur avec le papier impossible. Le prix unique légal sur l'édition n'est plus applicable non plus et la question de la gratuité, avec l'emploi de la publicité, est aussi une nouveauté liée au support. Enfin, le numérique n'est pas pérenne en cas de changement de support (renouvellement du mobile) et la question n'est pas réglée.

Nouveau support, nouveaux écrivains ?

Une fois de plus, le lien avec le Japon précurseur est fait mais leur culture littéraire n'est pas la même. La notion d'audience, d'épisodes est bien plus prégnante dans ce domaine que chez nous. Si notre système est encore unidirectionnel (auteur/ éditeur/ libraire/ public), le numérique tend à la réciprocité des interactions : trouver son public (et donc son éditeur) ne dépend plus que de quelques clics.

Les jeunes talents d'aujourd'hui seront-ils les héros du mobile de demain ? Ces nouveaux supports permettront-ils l'essor de nouveaux contenus, de nouveaux styles ? Deviendra-t-il courant pour un éditeur de commander six écrans plutôt que cinq cent signes ? Le public français aime les auteurs connus et de qualité, est-ce que ces nouveaux supports ne sont pas un frein à cette qualité ? Et plus généralement, vers quels nouveaux usages cette (r)évolution va-t-elle nous mener ?

Autant de questions qui trouveront des réponses avec le temps... Car si l'édition se prépare mieux à affronter ce changement que l'audiovisuel, le papier a encore quelques beaux jours devant lui...

Le débat était animé Karine PAPILLAUD, journaliste.

Intervenants :

- Jean-Daniel BELFOND, PDG des *Editions de l'Archipel*, dont 35 nouveautés seront disponibles pour I-phone en 2009
- Laurence DOLIVET, responsable du pôle Musique et Livre numérique chez *SFR*
- Yannick LACOSTE, PDG de *Mobilire*, librairie 100 % en ligne
- Thomas RIBREAU, chef de projet Ave!Comics chez *Aquafadas*
- Christian WAROCQUIER, directeur de projet « Mobi Roman » de *Orange Labs*

Marion Chapel

Mp3, podcast, téléchargements... Quelle place pour le livre audio ?

A l'heure où la mondialisation fait la part belle aux nouvelles technologies et donne de l'importance aux supports numériques on est en droit de se poser la question de l'avenir du livre au sein des pratiques culturelles. Aussi, les grandes maisons d'éditions commencent à s'intéresser au support audio comme outil de lecture.

Durant le salon du livre, une conférence s'est donnée pour objet d'aborder le livre sonore : Quelle place occupe t-il ? Dans quel but ?

Daniel Garcia, journaliste à « *Livres Hebdo* » anime le débat. A ses côtés, quatre intervenants issus du secteur : Paule Du Bouchet est éditrice chez Gallimard Jeunesse ; Yannick Dehée dirige les éditions « *Nouveaux Monde* » ; Aurélie Kieffer, journaliste sur France Culture et présidente de l'association « *Lire dans le Noir* » ; et enfin Valérie Lévy-Soussan qui pilote « *Audiolib* », un nouvel éditeur de livres audio crée par la maison Hachette.

La table ronde débute par un rapide état des lieux du livre audio en France. Malgré son apparition dans les années 1990, ce marché peine à s'imposer au sein du secteur de l'édition. La France reste très en retard dans ce domaine qui ne représente que 0,7 % du marché du livre d'après Paule Du Bouchet, alors que cette proportion est de 10 % aux Etats Unis. En Allemagne, le livre audio a décollé en quelques années et la Suède applique déjà une TVA rabaissée. A cela, plusieurs raisons : d'une part, ce support conserve une image marginale, servant principalement d'alternative aux personnes rencontrant des difficultés à lire. Aurélie Kieffer soutient le rapport nécessaire de ce mode de lecture, mais souligne qu'il ne renvoie pas au handicap, dans le sens où il peut être utilisé par tous. Elle ajoute qu'il peut être même un moyen de réconcilier la jeunesse à la lecture, séduire les technophiles ou tout simplement les lecteurs curieux de découvrir un texte d'une autre façon. Yannick Dehée précise également que la stagnation du marché provient d'une offre inadaptée. En somme, dans la plupart des librairies et petits éditeurs on ne peut pas voir pas en matière de livres audio ; de même que l'information peine à circuler : « *les médias ne parlent que très exceptionnellement des livres audio* » se sont plaints les intervenants. A ce jour, seul le magazine « *Lire* » leur consacre une rubrique. Enfin, tous s'accordent à dire que le livre audio conserve une étiquette de « *sous livre* », perçu comme un produit hybride de moindre qualité. L'association

« *Lire dans le noir* » s'inscrit en faux contre cette idée. Elle propose en somme une large gamme d'œuvres contemporaines et classiques, et met en place différentes actions visant à sensibiliser le public à l'écoute.

La discussion se poursuit et s'engage sur les solutions possibles pour développer l'économie du livre sonore. A ce titre, Yannick Dehée souligne l'importance des nouvelles technologies qui vont permettre de diversifier l'offre et créer de nouvelles habitudes. En librairie et en bibliothèque par exemple, l'idéal serait d'installer des bornes d'écoutes et de téléchargements.

Longtemps décliné en format CD et K7, le livre audio existe maintenant en fichier numérique. Valérie Lévy-Soussan fait remarquer que la maison Gallimard travaille actuellement sur ce support via des plateformes comme le Ipod. Par ailleurs, « *Nouveau Monde* » éditions sous la coupe de Yannick Dehée, envisage de lancer en juin un mini-baladeur pré - enregistré avec des contes pour les enfants.

En définitive le débat s'est articulé autour d'un sujet passionnant mais malheureusement bien négligé à l'heure actuelle. Ce nouveau genre de lecture a le potentiel pour une quantité non négligeable d'utilisation à la disposition d'un large public. Que ce soit sous forme de bornes d'écoutes, de supports numériques mobiles ou de supports de diffusions (radio, web radio), chaque intervenant reste optimiste et aspire à la généralisation du livre audio dans un avenir proche. Pour ce faire, de nombreux efforts doivent être fournis, notamment en termes de communication et de visibilité, de même qu'au niveau des contenus et de leurs présentations.

Océane Brasselet

EVOLUTION DES CONTENUS

Avec la popularité médiatique du livre numérique, la question du format et du support a beaucoup alimenté les rayons du Salon du livre. Cependant, les conférences proposées n'ont pas omis celle qui traite du contenu même des oeuvres et de ses évolutions. C'est alors au gré de rencontres et de discussions avec des auteurs auxquels nous avons pu glaner des informations sur les sources d'inspiration des écrivains, ou comment ceux-ci fictionnent avec notre réalité.

Lucie Van Eeckhaute

Le Nouveau Polar

De l'influence du cinéma

Si la question du passage de l'écrit à l'écran a fait l'objet de plusieurs conférences au cours du Salon du Livre 2009, c'est au détour d'une conférence sur le Nouveau Polar que l'on a pu constater la trace de l'écran dans les écrits de nos auteurs contemporains.

La conférence sur le Nouveau Polar et les coulisses de l'édition du genre, animée par le journaliste Christian Tortel, a permis au public présent de faire la connaissance avec trois jeunes auteurs, Faïza Guène, Christophe Gros-Dubois, et Philippe Le Roy, ainsi qu'un tout aussi jeune directeur de collection Tibo Berard, ayants pour point commun de renouveler le genre avec leur style bien particulier.

Dès la présentation des livres par leurs auteurs, Philippe Le Roy explique que la question du cinéma est au cœur de son écriture. Issu de cet univers professionnel, c'est presque naturellement qu'il a inscrit son ouvrage Evana 4 dans ce milieu, qu'il connaît et qui le fascine. Mais au-delà du thème abordé, l'auteur n'hésite pas à affirmer que son écriture a été directement influencée. Nourri par le cinéma, il se sert de ses outils pour construire son récit : bande son présente au début de l'ouvrage, utilisation du flashback, chapitres courts, traveling...

Christophe Gros-Dubois, auteur du roman Punch Line, se sert quant à lui de l'imagerie collective que nous apporte le cinéma, notamment à propos des Etats-Unis. En effet, tout le monde connaît ce pays, ou en a une vision, grâce à la mondialisation et au cinéma. L'auteur peut alors développer cet imaginaire, tout en évitant au lecteur d'être parasité par des images du quotidien français et lui permettre de créer son univers.

Pour prolonger les propos de son auteur, Tibo Berard, le directeur de la collection *Exprim Noir*, chez Sarbacane, affirme avoir lu le script du livre tout en regardant une de ces séries américaines nouvelle génération, qui nourrissent la culture des jeunes d'aujourd'hui. Car c'est ainsi qu'il faut lire Punch Line, en puisant dans cet univers audiovisuel la toile de fond du récit.

Faiza Guène, jeune auteure à succès, de Kiffe kiffe demain au récent Les gens du Balto, s'inscrit dans cette lignée. Reconnue pour avoir fait entrer la langue argotique issue des

banlieues dans la Littérature, elle avoue pourtant que, malgré l'importance du langage, c'est bien par l'image que s'est construit son récit. L'écrivaine, par ailleurs réalisatrice, visualise précisément ses personnages avant de les laisser s'exprimer sous sa plume. Philippe Le Roy confirme la place de l'image à l'origine de son processus d'écriture. Il voit, « découvre » ses personnages, puis les dialogues se mettent en place, ensuite l'histoire s'écrit d'elle-même, la manière de s'exprimer de l'auteur s'adaptant au ton du livre.

Cette inspiration puisée dans le 7^e art implique un style très cinématographique chez les trois auteurs présents. L'écriture est vive, très dynamique, faite de phrases courtes et percutantes. Tous sont à la recherche de la phrase choc, la *punch line* qui va marquer l'esprit du lecteur. Une précision et une efficacité dans la narration qui permet à l'auteur de se concentrer sur l'action, les comportements et les dialogues de ses personnages.

Le Polar est probablement un genre propice à l'apparition de ces nouvelles écritures, mais on ne peut s'empêcher de penser qu'elles sont aussi en partie représentatives d'une évolution naturelle à la fois du lectorat jeune et de ses auteurs, nés dans une société de l'image et de l'écran. Et les classiques ? Ils sont évoqués bien sûr. Mais, comme un symbole, Agatha Christie est « mise au goût du jour à la mode Tarantino »...

Benjamin Rolland

Quand le fait divers inspire le romancier

A l'heure où le Salon du Livre était en pleine effervescence, le pôle Place des Livres accueillait divers intervenants, réunis autour de Patrice Trapier, rédacteur en chef du JDD, pour réfléchir à la façon dont les faits divers inspirent les romanciers.

C'est ainsi que Didier Decoin, Jacques Expert et Didier Daeninckx nous ont fait part de leur expérience, tout en nous présentant leurs actualités littéraire respectives, ancrées tout particulièrement dans cette problématique.

Serait-ce un hasard que ces trois écrivains aient eu, ou ont encore, une activité journalistique ? En effet, celle-ci leur a permis de couvrir de nombreux faits divers et d'alimenter leur imaginaire naissant, que le journalisme restreignait. C'est ainsi que tous trois sont devenus romanciers, s'inspirant logiquement des événements de la vie, en ajoutant à l'objectivité journalistique leur vision subjective.

Dès lors, le débat s'est ouvert, axé sur la manière dont s'opère l'alchimie entre sujet journalistique et sujet romanesque, dans lequel réside cet éternel paradoxe entre réalité et fiction.

Cependant, il ne faut pas s'étonner, ceci n'est pas un phénomène récent. Nous retrouvons déjà le fait divers comme source d'inspiration chez les écrivains du théâtre antique, dans les œuvres de Shakespeare, Flaubert, Genet ou encore Stendhal. Du point de vue du lecteur, le fait divers interroge encore la limite entre la fiction et la réalité.

C'est là-dessus que jouent les trois livres des intervenants, récemment parus. Dans Est-ce ainsi que les femmes meurent ?* Didier Decoin revient sur le meurtre de la jeune Kitty Genovese, aux Etats-Unis en 1964. Il y révèle la passivité des 38 témoins de la scène du crime, depuis leurs fenêtres ; comme protégés du drame par leur écran de verre. Pour lui, le fait divers est une façon de regarder la société, et il recherche en lui l'émotion. Très tôt attiré par le fait divers, ce fut pour lui une façon de découvrir le monde tout en étant protégé.

Jacques Expert a quant à lui mis en lumière, dans La Théorie des six*, les six degrés de séparation qu'il existe entre deux personnes. Il axerait davantage le débat sur la part du romancier dans cette résurrection des faits divers. Il note qu'il y a des précautions à prendre, des limites à ne pas franchir quand le romancier se base sur le réel, car il y a des partis pris qui peuvent s'avérer dangereux. Pour illustrer ce propos, il prend l'exemple de la fin du film *Mesrine*, de Jean-François Richet, dans lequel il laisse entendre qu'il s'agit d'un assassinat.

Enfin, Didier Daeninckx fait un Petit éloge du fait divers* en plusieurs nouvelles. Il s'agit pour lui d'élaborer, par le fait divers, une réflexion liée aux impossibilités de la société. Le fait divers est finalement en lui-même un premier monument dédié à la victime. Il permet d'aborder les événements de manière détournée par le biais de la fiction.

Et lorsque nous nous interrogeons sur la nature de l'engouement des romanciers pour les faits divers, indissociables de la mort, c'est tout naturellement que les intéressés nous répondent qu'elle est un élément émotionnel très fort, inhérent à la création.

Le fait divers, définit comme un événement sans portée générale, qui appartient à la vie quotidienne, s'avère être en marge de l'information, mais gravite toujours autour de son centre. Le quotidien, notre « réalité », regorge d'histoires fabuleuses dépassant parfois même la fiction brute. Le talent de l'écrivain est finalement de les raconter de manière aussi fabuleuse.

Anna-Léa Beaudouin et Lucie Van Eeckhaute

* Est-ce ainsi que les femmes meurent ? Didier Decoin, Grasset, 2009

* La Théorie des six, Jacques Expert, Anne Carrière, 2008

* Petit éloge du fait divers, Didier Daeninckx, Gallimard, 2009

Le livre va-t-il disparaître de l'école ?

Plus d'écopier courbé sous le poids des kilos ?

La conférence de la « Place des livres » qui avait pour sujet : « Le livre va-t-il disparaître de l'école ? » s'annonçait prometteuse : l'ouvrage scolaire qui fait plier le dos des écopiers va-t-il disparaître et au profit de quoi ?

Le médiateur Pascal Bouchard accueille ses trois invités: Laurent Piolatto: Délégué général de l'association "Lire et faire Lire", Anne-Marie Chartier: Chercheur au service Histoire de l'Education de l'INRP et Florence Durand-Tornare: fondatrice de l'association « Ville Internet » et du programme « École Internet ».

A la question incluse dans le sujet, on répond dès la première intervention par un non catégorique. Pendant une heure seront tour à tour émis des généralités, éléments de réflexion déjà connus, et cités des chiffres pour étoffer une approche quelque peu superficielle. En ressort peu d'informations et les intervenants ne répondent pas aux vraies questions : le numérique peut-il être un complément au livre ? Quelles seraient les conséquences de son introduction à l'école ?

Il ne s'agit pas de remettre en question l'importance du livre comme objet de transmission mais de s'interroger sur les nouvelles capacités proposées par l'interactif.

L'accent est fortement mis sur la divergence entre un milieu populaire, très attaché aux livres scolaires, et les milieux plus aisés possédant un ordinateur. Mais comment y remédier ou du moins atténuer cette différence ? Comment réduire ces décalages qui vont certainement se creuser encore davantage ? Sur ce point là, les invités ne font que poser un constat sans entreprendre une vraie démarche réflexive. « *Il est important de défendre le livre comme objet non obsolète* », dit l'un des intervenants mais comment régler le problème des programmes scolaires, qui se modifient de plus en plus vite ? Autrefois changés tous les dix ans, les manuels le sont désormais tous les trois ans posant un véritable problème aux professeurs qui n'ont pas le temps de se les approprier. Une personne du public intervient pour exprimer son

regret quant à l'absence d'éditeurs de livres scolaires à cette conférence pour pouvoir se défendre et proposer un autre point de vue.

Une autre personne travaillant dans une bibliothèque insiste sur l'importance de débarrasser les enfants des 11kg pour ne laisser dans les cartables que les livres de « plaisir ».

La conférence s'achève sans avoir suscité de réactions vives ni posé de vraies questions de fond. Le e-book est très rapidement évoqué mais les livres scolaires, selon les intervenants, et malgré leurs défauts, ne sont pas près de disparaître.

Amélie Sudrot

Dossier : La BD un secteur éditorial à part entière

Le salon du livre, à l'occasion de cette édition 2009, a créé une Escale BD/Manga prouvant ainsi que la bande dessinée a sa place aux côtés des livres. Ce médium a été très prisé lors de cette édition et de plus en plus le Salon du Livre devient aussi un festival de BD. La reconnaissance de ce secteur particulier de l'édition tient à sa force de création et au dynamisme de sa production. En effet la BD et le Manga tirent l'ensemble du marché de l'édition vers le haut avec des éditeurs qui ne connaissent pas la crise. Le nombre d'éditeurs à s'être attribué ce médium soit 254 éditeurs différents contre 225 en 2006 révèle l'ampleur de ce phénomène. De plus on constate une arrivée massive des opérateurs littéraires tels Actes Sud, Denoël, Gallimard, Laffont, Seuil,... sur ce secteur. Il est impressionnant de voir le nombre d'éditeurs, présents au Salon du Livre, qui proposent de la bande dessinée ou du manga. Cette appropriation par les opérateurs littéraires et le développement d'une multitude de petites maisons d'éditions (Emanuel Proust Edition, Bao,...) - alors que par ailleurs 17 grands groupes (Delcourt, groupe Média Participation, groupe MC production, groupe Flammarion, groupe Glénat, groupe Panini,...) concentrent à eux seuls 74% de la production - montre la vitalité de ce secteur et la richesse de sa créativité, explorant des voies graphiques et narratives diversifiées, touchant aujourd'hui tous les segments de la population.

Conférences et intervenants :

- **Autopsie d'un album, produit de luxe de la culture**

Lundi 16 mars 2009, de 11h00 à 12h00 / L'Escale BD/Manga / Bande Dessinée
En présence de :

Claude de Saint Vincent : Directeur général adjoint de Média-Participations et nouvel administrateur délégué de Dupuis.

Didier Pasamonik : Editeur et directeur de collection, journaliste chez Actuabd, commissaire d'expositions et essayiste.

- **Le marché de la bd en 2008 et les perspectives avec la crise**

Lundi 16 mars 2009, de 12h30 à 13h30 / L'Escale BD/Manga / Bande Dessinée

En présence de :

Leslie Plée : Ancienne libraire dans une « grande surface culturelle », de par ses blogs (Mon beau Sapin, Vue de la province) et son coup de crayon elle parle avec conviction et humour de ce management immoral et de cette gestion calamiteuse dont font preuve ces grands industriels qui croient faire de la culture. Après ses blogs, elle vient de publier *Moi vivant, vous n'aurez jamais de pause*.

François Capuron : Scénariste et passionné de bande dessinée, il entre en 1989 aux Editions Delcourt où il assure aujourd'hui les fonctions de responsable éditorial.

Philippe Osterman : Directeur éditorial des éditions Dargaud

Didier Pasaminik.

Evolution du marché de la BD qui ne connaît pas la crise

Depuis longtemps le marché de la BD a toujours été vu comme un secteur ne connaissant pas la crise. A l'heure où une crise mondiale touche l'ensemble des secteurs culturels, il semble judicieux de chercher à identifier les perspectives pour les éditeurs de Bandes Dessinées. Cette thématique abordée spécifiquement lors de la conférence « **Le marché de la BD en 2008, perspectives avec la crise** » et développée dans le cadre de la conférence « **Autopsie d'un album : produit de luxe de la culture** » nous permet de dresser un état des lieux de ce secteur éditorial, de ses problématiques et de ses enjeux. Tous les intervenants présents dans le cadre de ces deux conférences insistent sur le fait que la bande dessinée, et par extension le manga, est un secteur culturel à part, en dehors des normes éditoriales générales.

Les supports que sont la bande dessinée et le manga ne répondent pas du tout aux mêmes logiques de production que dans l'édition en générale. Claude de St Vincent (Directeur général adjoint de Média-Participations et nouvel administrateur délégué de Dupuis) et Philippe Osterman (directeur éditorial de Dargaud au sein du groupe Média

Participation) se sont lancés, chacun dans leur conférence, dans une analyse très chiffrée de ce secteur. Les coûts de fabrication d'un album sont beaucoup plus importants que pour la création d'un livre. De l'accompagnement des auteurs pendant la phase de création à la production d'un album en quadrichromie, le coût de la production est de 9 à 13€ (Cf Un album combien ça coûte ?) par rapport à un roman où les coûts de production sont beaucoup moins contraignants de part son format. Le travail entre éditeur et auteur n'est pas le même, on est ici dans une logique d'accompagnement où les maisons d'éditions de bandes dessinées financent la création, ce qui n'est le cas que pour des auteurs reconnus dans l'édition littéraire. Pour qu'un auteur de roman puisse vivre de sa production il doit passer la barre des 5 000 exemplaires vendus contre 12 000 exemplaires pour un auteur de bandes dessinées. Les lecteurs ont une bonne conscience de l'économie de la bande dessinée. Elle a colonisé de plus en plus d'espace dans les bibliothèques, les librairies généralistes. Pour Didier Pasamonik, beaucoup de lecteurs veulent connaître les coulisses de ce métier face à une production énorme, et internet répond de plus en plus à cette demande.

Claude de St Vincent rajoute que c'est un des rares supports qui voyage beaucoup et supporte la relecture. De fait une bande dessinée pourra être lue par l'ensemble d'une famille. Une BD achetée est lue en moyenne par six personnes contre deux personnes pour le roman. En bibliothèque, la BD représente 1/5^{ème} des livres empruntés. La bande dessinée est un secteur qui tient aussi sa particularité en ce qu'elle attire beaucoup plus de lecteurs que d'acheteurs. Les prix des bandes dessinées oscillent de façon importante, entre les formats souples et l'album cartonné, les éditions spéciales, les intégrales, les grands auteurs et séries moins connues sont autant de variables à prendre en compte dans la valeur de la BD.

De plus en plus la bande dessinée a une valeur cadeau très forte et permet de générer beaucoup de recette sur des BD plus luxueuses et des opérations pour des coffrets plus chers. Cette valeur cadeau est associée au format de l'album, ce qui selon Emanuel Proust est une tendance qui se constate à l'international.

L'une des principales revendications des lecteurs aujourd'hui est le problème de l'attente entre les parutions. Cependant n'est-ce pas là aussi la beauté de la bande dessinée, car pour certaine bande dessinée qui prennent énormément de temps à la création, on a des objets qui peuvent être considérés comme de véritables œuvres d'art. Enfin reste à savoir si le numérique va tuer la bande dessinée, Didier Pasamonik insiste sur le fait qu'on disait la même

chose lors de l'arrivée de la télévision et du cinéma et qu'il faut faire confiance à ce secteur de l'édition.

Comment se fait-il que ce secteur si particulier de l'édition ne connaisse pas la crise et ne la redoute pas ?

Le marché de la bande dessinée est encore en progression (10% en 2008) et tous les intervenants présents ne sentent pas les effets de la crise. Quelles sont les raisons de ce succès ? Tout d'abord, les éditeurs BD, du moins les grands groupes comme Média Participation ont une grande capacité d'adaptation grâce à un patrimoine important en ressortant régulièrement des intégrales. En effet, c'est un secteur où le patrimoine, le catalogue a une importance considérable. Cela permet aux maisons d'édition de faire baisser les prix sur ces titres immortels. Il faut ajouter, comme nous le rappel très justement Emmanuel Proust, arrivé depuis peu sur le marché, que ce sont ces « titres immortels » qui permettent l'accompagnement et le développement de nouveaux auteurs. Cette logique permet d'éviter une prise de risques par compensation. Or les petits éditeurs disposent rarement dès leur début des bestsellers permettant une plus grande flexibilité en termes de création.

La BD franco-belge selon Philippe Osterman continue dans sa logique de production d'antan tandis que le Manga, qui s'est implanté massivement depuis 2002, a tiré vers le haut tout le secteur de l'édition BD. Le chiffre d'affaire du manga représente aujourd'hui 30% du marché, dont Kana (groupe Média Participation) est le leader. La rentabilité du manga se trouve aussi dans le fait que les risques liés à la création sont faibles, car la plupart des maisons d'éditions proposant ce type de support ne payent que les droits d'auteurs et donc se dispensent de toute la phase de création et s'orientent sur une sélection de titres dans l'abondance du marché asiatique. Les grandes maisons d'édition qui trustent le marché comme Delcourt, Média Participation et d'autres, grâce aux mangas et à leur patrimoine important, génèrent de grandes marges.

Après un exhaustif panorama chiffré de Philippe Osterman, François Capuron ainsi que Leslie Plée avouent avoir « décroché » quelque peu. Pour François Capuron la croissance de ce secteur n'existe que par le fait que les éditeurs ont su trouver des marchés sur lesquels la BD n'était pas encore implantée. « La nature a horreur du vide » s'exclame-t-il. La BD a réussi à sortir du classicisme franco-belge, ce qui lui a permis de connaître de la croissance dans d'autre secteur. Cette recherche, ajoute-t-il, a permis de développer une création riche et variée avec une segmentation des publics plus importante, permettant ainsi d'avoir, par

exemple, au sein du catalogue de Delcourt du roman graphique comme *A la recherche du temps perdu* (Heuet, Stéphane), *Bienvenue chez les Ch'ti* (Pierre Veys, Frédéric Coicault) ou encore *Sillage* (Jean-David Morvan, Philippe Buchet).

Les grands éditeurs arrivent à maintenir leur place de leader même si des opérateurs littéraires comme Robert Laffont ont réussi à récupérer quelques parts du marché. Ce dernier connaît chaque année une forte croissance en volume de parutions et ce depuis 20 ans, dépassant aujourd'hui la barre des 4 000 productions par an. L'arrivée des opérateurs littéraires sur ce marché tient à la croissance du chiffre d'affaire, liée au développement des mangas et qui a simultanément attiré beaucoup de lecteurs. Cette croissance du chiffre d'affaire a permis aux maisons d'édition de financer la recherche et le développement dans ce secteur. Cependant, comme nous l'explique Claude de St Vincent, on est passé de 550 nouveautés par an à 4 000 nouveautés dans un laps de temps très court (de 1995 à 2008). Cet essor est le résultat de la forte médiatisation dont a fait l'objet la bande dessinée, avec pour conséquence une augmentation du nombre d'éditeurs séduits par ces genres.

Claude de St Vincent, malgré la croissance apparente de ce secteur, tire la sonnette d'alarme face à une surproduction qui, selon lui, restreint les possibilités de se faire éditer et de trouver la visibilité nécessaire pour qu'un album trouve son public. Sur cette vision un temps soit peu alarmiste, que ne partage pas l'ensemble des intervenants présents lors de ces deux conférences, Emanuel Proust rebondit et explique qu'il faut relativiser le terme de « surproduction ». En effet depuis 1983, époque à laquelle 300 nouvelles productions étaient éditées chaque année, il était déjà à la mode de parler de surproduction. Pour lui, ce phénomène résulte du développement des catalogues des éditeurs à la recherche de nouvelles cibles, notamment le public féminin très longtemps ignoré de la création. Il est intéressant de constater comment le schéma de segmentation des mangas (Shôjo, Shônen, Sensei,...) s'est appliqué au champ de la BD franco-belge.

Face à cette production imposante et au nombre important d'acteurs sur ce secteur de l'édition, le marché de la BD est-il en voie d'industrialisation ? Chez Delcourt, le principe de croissance et développement des nouveautés est toujours de mise. Cependant on constate que le cœur du catalogue n'a pas changé depuis 15 ans, la logique étant d'étendre sa gamme de collections. François Capuron nous explique que si l'essentiel de la croissance du marché de la BD provient du Manga, ce phénomène est généralisable à l'ensemble du secteur. Le développement de nouvelles formes comme le roman graphique et des projets très créatifs

chez les indépendants comme l'Association, les Requins Marteaux a permis de faire rentrer le médium BD dans les librairies généralistes. Cette ouverture à d'autres formes s'est progressivement développée chez tous les éditeurs et, toujours selon François Capuron, la croissance n'existe que par cette mutation du marché. Intervenante discrète, Leslie Plée jeune libraire qui vient de sortir une BD sur les libraires titrée *Moi vivant, vous n'aurez jamais de pause*, est un peu intimidée face à ces deux géants de l'édition que sont Delcourt et Dargaud. Elle porte un regard positif sur un marché, qui pour elle, se porte bien et ne cesse de se diversifier en multipliant les niches. Toutefois, en librairie, la clientèle est s'oriente plus volontiers vers la BD franco-belge très classiques, le manga et les nouvelles formes n'ayant pas encore totalement conquis le grand public.

Le marché de la BD est un secteur, on l'a vu, qui ne cesse de créer et jamais autant de bandes dessinées ne sont sorties depuis ces cinq dernières années. Comment les maisons d'éditions gèrent-elles cette production ? Peut-on encore produire autant ? François Capuron nous explique que ce problème n'a jamais cessé de se poser car le marché est en constante progression. Delcourt arrive à trouver de la place pour insérer ses nouveautés et pour lui « la notion de crise semble, là encore, bien lointaine ». Les idées, les projets de créations ne cessent d'émerger de toutes parts que ce soit sur le territoire national qu'au niveau international. Les éditeurs se tournent de plus en plus vers des auteurs étrangers permettant une fois de plus d'élargir leur catalogue avec de nouvelles esthétiques, de nouveaux regards. François Capuron relativise et nous explique que ce n'était pas forcément plus facile il y a 10 ans pour les « Auteurs » avec un grand « A ». Mezzo et Pirus à l'époque vendaient 2500 exemplaires et aujourd'hui un peu plus et on continue à trouver de la place pour des nouvelles séries sans pour autant tout maîtriser, nous avoue François Capuron. Le marché n'est pas fermé que ce soit au niveau des auteurs et des éditeurs, ce qui est plutôt encourageant.

Didier Pasamonik, journaliste chez ActuaBD opte pour une vision plus longue de l'évolution de ce marché. Après la guerre, la BD avait pour espace principal de création et parution, la presse. On attendait alors des tirages énormes avec le *Journal de tintin* à plus de 300 000 exemplaires par semaine ou encore *Pilote* avec 150 000. Ce n'est qu'à partir des années 50 que l'album que nous connaissons aujourd'hui s'est développé et que les belges ont su formater et imposer ce format. Dans le milieu des années 70, la BD apparaît dans le circuit de la grande distribution avec Glénat qui fête cette année ses 40 ans. Aujourd'hui le secteur est très ouvert avec l'arrivée massive du manga mais aussi une plus grande utilisation des outils de médiatisation. De plus en plus on se tourne vers une BD d'auteur avec une certaine

starification comme Poisson Pilote chez Dargaud. Tout cela a favorisé le développement de la BD en général et une plus grande segmentation des publics cibles, notamment les lectrices qui sont davantage prises en considération qu'il y a cinq ans. C'est un marché qui a trouvé sa place. La bd a connu beaucoup de succès dans les années 70 car c'était la culture des baby boomers. La donne est différente aujourd'hui en raison du poids de la télévision dans les pratiques culturelles des lecteurs.

Le métier d'éditeur, un métier qui n'a pas changé ?

Les éditeurs de Bandes Dessinées n'ont pas connu de grands bouleversements, leurs politiques évoluent face aux mutations d'un marché en ébullition mais le métier ne change pas selon Philippe Osterman. L'ensemble des éditeurs de Média Participation n'a pas beaucoup évolué en termes de politiques éditoriales. Dupuis connaît une légère hausse de ses parutions tandis que Le Lombard est revenu à un rythme de croisière après une course effrénée. François Capuron trouve lui au contraire que le métier a beaucoup changé et que tous les deux ans la maison Delcourt revoit les questions concernant les librairies, l'évolution des lecteurs, les enjeux du numérique. Chez Delcourt, l'apparition du manga dans le catalogue en 2002 a conduit la maison à changer complètement de logique économique. C'est un marché très communautaire, segmenté, grande nouveauté qui se retrouve partout. Dans le cadre de la création et de la relation entre les maisons d'éditeurs et les auteurs et dessinateurs, il n'y a pas eu de modifications notoires, seul le discours a quelque peu évolué. Ce métier est avant tout un métier de passion, d'accompagnateur et ce depuis son origine. La BD est un objet culturel particulier où les relations entre la création et l'édition sont uniques dans le champ de l'édition. C'est la rencontre entre un auteur et un éditeur qui va conditionner le livre et cela reste le cœur du métier.

A l'heure actuelle il est plus difficile d'accompagner, selon Philippe Osterman, les jeunes auteurs car le marché est noyé et la concurrence est très forte. Les libraires se retrouvent submergées par les nouveautés et celles qui ne marchent pas sont aussitôt renvoyées. On ne laisse plus le temps à un album de trouver sa place. On a une visibilité de 15 jours à 3 semaines pour un livre, ce qui pose problème pour les éditeurs. Ce contexte pousse les éditeurs comme Dargaud à limiter les nouveautés et à les pousser le plus loin possible au

moyen de campagnes marketing. Selon Philippe Osterman, ce n'est qu'en accompagnant les auteurs sur le long terme, en faisant un travail de sélection qu'on peut arriver à les faire émerger. Mais la question la plus importante est de pouvoir faire vivre, et c'est là où réside le problème. Aujourd'hui pour qu'un auteur arrive à vivre correctement, il doit vendre 15 000 livres par an.

François Capuron relativise sur cette vision quelque peu pessimiste. Pour lui n'importe quel libraire est capable d'accueillir les 4 000 parutions. Il faut réfléchir, selon lui, au développement de points de ventes spécialisés, à de nouvelles formes de diffusion. Car aujourd'hui il est difficile pour un professionnel de connaître toutes les nouveautés. Philippe Osterman pense en revanche que cette démarche n'est pas celle à adopter car le marché est très diversifié et donc divisé. Le manga représente 30%, les comics occupent aussi une grande place, donc des lieux spécifiques sont difficilement envisageables surtout en province. Même les Fnac ne peuvent accueillir tous les catalogues. Le développement d'internet et du scoring permettent aujourd'hui facilement aux libraires et au public de faire des choix.

Revenons un temps sur les auteurs qui sont au centre de toute la création. Philippe Osterman constate que les revenus des auteurs ont largement baissé. Il nous rappelle que le chiffre d'affaire du marché de la bande dessinée n'a pas été multiplié par quatre contrairement au volume de production. Pour répondre à ce phénomène, les auteurs multiplient les séries. Le paradoxe aujourd'hui réside dans le fait qu'il est très facile pour les jeunes auteurs de se faire éditer mais qu'il est très difficile par la suite de vendre en sachant qu'une bd trouve son équilibre aux alentours de 12 000 exemplaires vendus.

Didier Pasamonik est revenu sur le travail des auteurs et les nouvelles pratiques de ces derniers. De plus en plus, les auteurs développent de nouvelles activités en parallèle. La nouvelle génération a compris qu'il fallait produire beaucoup pour vivre. Certes il y a des boulimiques mais beaucoup d'autres auteurs réalisent un nombre d'albums raisonnable par an. Un auteur aujourd'hui ne fait pas que de la BD, il touche à l'ensemble des champs artistiques sans se cantonner à son domaine. Ces allers-retours profitent au secteur de la BD qui se nourrit de ces nouvelles sources de création.

Marketing, produit dérivés, le secteur de la bande dessinée a développé toute une panoplie de nouvelles logiques afin de dégager des recettes et donner de la valeur ajoutée à la bande dessinée. Les héros et les univers de ce médium sont de très bons supports de communication comme en témoignent toutes les adaptations en dessins animés (*Tintin*, *Iznogood*, *les Schtroumpfs*, *Titeuf*,...). Pendant longtemps la BD a été considérée comme réservée aux enfants. Ce public a grandi et ces enfants d'hier sont devenus les prescripteurs d'aujourd'hui.

Le poids commercial des droits dérivés ou des déclinaisons en animations, films, romans et autres produits dérivés se renforce davantage chaque année. Cette logique est déjà fortement exploitée au Japon où les mangas fournissent, et ce depuis longtemps, environ 60% de la production mondiale de dessins animés. Depuis 2007 les projets d'adaptations faisant appel à des auteurs francophones de bandes dessinées comme le succès de *Persépolis* de Marjane Atrapié et Vincent Paraunaud connaissent une croissance exponentielle. Les acteurs du jeu vidéo comme Ubisoft portent aussi un intérêt particulier aux personnages les plus connus comme Astérix, Lanfeust, Naruto...

La bande dessinée est devenue une véritable source d'inspiration pour les autres médias exploitant la richesse des scénarios et des univers graphiques. Les opérateurs littéraires comme les producteurs de films et téléfilms s'intéressent particulièrement à la richesse scénaristique et aux personnages de bande dessinée. Un exemple probant du poids économique que représente la bande dessinée dans la production de dessins animés en France, est que nous nous sommes hissés au 3^{ème} range mondial avec des succès comme *Francky Snow*, *Chico Mandarine*, *Cédric*,... Les héros de bande dessinée sortent de plus en plus de leurs cases et ce développement a permis de compenser la faible rentabilité de la BD elle-même. Les déclinaisons multi-supports qu'offrent les univers de la bande dessinée (*XIII*, *Largaud*, *Winch*, *Thorgal*,...) permettent d'assurer la création et la poursuite de l'accompagnement des auteurs. Chaque apparition que ce soit dans la publicité, les jeux de sociétés ou encore dans les jeux vidéos, montre que tous les moyens sont bons pour mettre sur le devant de la scène l'ouvrage d'origine.

Aujourd'hui, une part importante de la recherche est consacrée aux nouveaux supports et partenaires qui sont à la fois des sources de visibilité et générateurs de recettes. Claude de St Vincent nous en donne un exemple criant par la reprise de « XIII » par la Française des Jeux. C'était au départ une licence de jeux éphémères censée ne durer que quelques mois, le succès a été tel que le jeu a perduré offrant une grande visibilité et une source importante de revenue pour les auteurs et Dargaud. Cette émulation dans tous les secteurs et l'attachement que nous éprouvons face à ces héros, ces univers graphiques montrent l'importance accrue de la bande dessinée dans l'imaginaire collectif.

La bande dessinée trouvée par ailleurs sa place au rang des industries du divertissement. Les maisons d'édition développent de plus en plus au sein de leurs catalogues des collections humoristiques et pas toujours de très bon goût, il faut l'avouer. Chanteurs, acteurs, humoristes, séries télé, romanciers à succès, tous se sont vus transposer sur les planches de BD comme *Kaamelott*,... Ces adaptations ne sont finalement que des ressorts financiers de l'industrie du divertissement et restent encore à l'écart de la production dite d'auteurs. Cela permet de s'insérer sur une multitude de lieux de ventes comme les magasins de sport, les supermarchés, stations services,... D'autres éditeurs développent comme Adonis, Ici d'ailleurs et Nocturne, des DVD ou CD en complément des albums.

Cette ouverture sur tous les supports offre de nombreuses opportunités à la bande dessinée, profitant ainsi d'une meilleure mise en valeur dans les médias généralistes. Il y a un véritable engouement pour la bande dessinée de la part des journalistes dans les quotidiens et magazines, à la radio et à la télévision sur des chaînes privées (émission *Un monde de bulles* sur Public Sénat) comme publique (Arte et France 2). Cependant il reste beaucoup à faire quant à la régularité, la quantité et la qualité des contenus.

Réflexion sur le Numérique, enjeux et perspectives.

Aujourd'hui le numérique est une problématique qui se pose à tous les secteurs culturels. Quand est-il pour la bande dessinée ? Comment peut-on envisager le numérique avec le médium qu'est la bande dessinée ? Ces questions n'ont cessé d'être posées aux différents intervenants présents sur l'Escale BD/Manga.

Pour Philippe Osterman, le numérique a sa place dans ce secteur en tant qu'outil de promotion permettant une plus grande visibilité. Cependant envisager le numérique comme support de la création interroge le processus de création et la manière de générer un nouveau produit. En revanche le numérique ne semblerait pas avoir d'impact sur le métier et sur le processus de création qui semble être le même quelque soit les supports. Claude de St Vincent affirme que les solutions viendront toujours des auteurs. Des recherches sont en cours et aucune solution satisfaisante à ses yeux n'a encore été trouvée. Quoi qu'il en soit, envisager le numérique comme support de création ne peut se faire, toujours selon Claude de St Vincent, qu'en développant un nouveau type de produit qui ne serait plus tout à fait de la bande dessinée.

Le numérique est une donnée importante qu'il ne faut pas mettre de côté. Même si les éditeurs de bande dessinée ne craignent pas l'impact du piratage, il est important que la production comme la création réfléchissent aux nouveaux enjeux et perspectives que pose le numérique. L'écran ne semble pas être adapté à la bande dessinée. Celle-ci incarne pour Claude de St Vincent le premier livre multimédia en offrant une combinaison d'action, de visuel et de narration. Des études sont menées à l'heure actuelle pour déterminer le profil du lecteur de demain, comment sa pratique de la lecture s'exercera. Les essais en cours du les supports nomades comme l'Iphone restent peu concluants. La lecture sur ce type de support fait perdre le rythme de l'action, aucun recul n'est permis la lecture se faisant case par case avec pour les plus grandes un défilement imposé. La bande dessinée sur téléphone mobile sera finalement plus un moyen pour recruter des nouveaux lecteurs qu'un concurrent direct à l'album.

Les perspectives qu'ouvrent le numérique aujourd'hui aux éditeurs de bandes dessinées résident dans la naissance de produits interactifs, de teasers pour des lancements, dans la diffusion de quelques planches disponibles en très bonne qualité. Le développement de ces outils de communication permet ainsi aux lecteurs-internautes d'avoir une grande visibilité sur la majeure partie de la production. Il faut désormais trouver le modèle économique qui permettra de rendre viable le développement de ces supports. L'erreur serait d'attendre que les choses se fassent d'elles-mêmes comme nous l'avons vu avec la musique, même si là encore les problématiques ne sont pas les mêmes.

Romain Delory et Loren De Landtsheer

Chiffres du secteur de la Bande Dessinée

Carte d'identité de la bande dessinée en 2008

- **Date de naissance** : 1827 en Suisse avec la création de l'album *Les amours de monsieur Vieux Bois* (Paru en 1837) de Rodolphe Töpffer, également premier théoricien de ce nouvel art.
- **Temps de travail** : environ 5 à 6h de dessin tous les jours pendant 8 mois à 1 an.
- **Coût de fabrication** : 9€ et 13€ pour un grand format.
- **Le prix se décompose de la manière suivante** :
 - Diffusion : 5%
 - Distribution : 10%
 - Droit d'auteur : 10%
 - Marketing : 5%
 - Fabrication : 20%
 - Remise chez l'éditeur : 40%Il reste donc à l'éditeur 10 à 15% du prix public.
- **Prix de vente** : 9€ en moyenne
- **Poids du marché** : 6,5% du chiffre d'affaire de l'édition

Source *Statistique de la culture, chiffres clés édition 2008*, La documentation française.

Titres et exemplaires édités en Bande dessinée en 2006 :

Sur un total de 70117 **titres** pour l'édition, la BD représente 5236 titres dont 2730 nouveautés et 2506 réimpressions.

Sur un total de 571 538 **exemplaires** pour l'édition, la BD représente 45470 exemplaires dont 29429 nouveautés et 16041 réimpressions.

Répartition du chiffre d'affaires de l'édition BD :

La BD représente 7,79% du chiffre d'affaires de l'édition dont 20,13% sont des bandes dessinées au format poche.

Quantité de Bandes dessinées vendus par les éditeurs

Sur un total de 418 682 livres vendus par les éditeurs dont 128 963 sont des livres au format poche, 48 129 sont des bandes dessinées dont 21 138 sont au format poche.

Source : *Une année de bande dessinée sur le territoire francophone européen*, par Gilles Ratier, secrétaire général de l'ACBD

2008 a été une année tonique qui ne se laisse pas impressionner par la crise financière. Au niveau de la production, **4746 livres en bande dessinée** ont été publiés dont **3592 nouveautés** (contre 3312 en 2007) soit une progression pour la 13^{ème} année consécutive de 10,04%. En effet, la bande dessinée, dont la diversité des catalogues est un atout majeur et qui représente

environ **6,5% du chiffre d'affaires de l'édition**, reste avec la jeunesse, un des secteurs les plus dynamiques.

Les 4 principaux lectorats sont :

- Celui des séries asiatiques : 1453 nouveaux mangas et assimilés sont parus en 2008 soit 40,45% des nouveautés.
- Celui des albums franco-belges : 1547 titres parus en 2008 soit 43,07%.
- Celui des comics américains : 240 recueils parus en 2008 soit 6,68%.
- Celui des romans graphiques : 353 livres parus en 2008 soit 9,83%.

1271 albums soit 66,89% des nouveautés hors mangas et comics s'inscrivent dans des séries ce qui permet la répartition suivante ou l'on constate que tous les genres progressent :

- **l'humour avec 527 albums** (27,74% du secteur) contre 324 l'an passé
- **l'histoire avec 287 albums** (15,63% du secteur) contre 196 en 2007
- les thrillers et autres polars avec 283 albums (14,89% du secteur) contre 182 précédemment
- **le fantastique avec 267 albums** (14,05% du secteur) contre 233 en 2007
- **les ouvrages destinés aux plus petits avec 173 albums** (9,11% du secteur) contre 80 l'an passé

A ces 3592 nouveaux albums jamais édités auparavant il faut ajouter :

- **821 rééditions** (soit 17,3% de l'ensemble des parutions bandes dessinées) sous une nouvelle présentation ou éditions revues et augmentées : contre 712 et 16,5% en 2007, soit 109 titres de plus.
- **271 Artbook et recueils d'illustrations** (soit 5,71% de l'ensemble des parutions bandes dessinées : contre 204 et 4,73% en 2007, soit 67 titres de plus.
- **62 essais** (soit 1,31% de l'ensemble des parutions bandes dessinées) : contre 85 et 1,97% en 2007, soit un recul de 23 titres.

Nous arrivons à un total de **4746 livres appartenant au monde du 9^{ème} art** (4313 en 2007), soit une augmentation de 433 titres (soit 10,04%), pour 183 et 4,4% en 2007. Ceci représente **7,91% de la production des livres édités** sur le territoire francophone européen (contre 7,2% en 2007) : environ 60 000 livres ayant été publiés en 2008. Depuis 5 ans cette croissance profite surtout au plus **puissants éditeurs (2657 nouveautés)** au détriment de la **petite**

édition qui pourtant progresse encore fortement en 2008 totalisant **936 nouvelles parutions** contre 613 en 2007 soit 26,06% du secteur.

Concernant l'édition, 15 groupes dominant le secteur avec plus de 70% de la production, alors que pas moins de 265 éditeurs ont publiés des bandes dessinées en 2008. On note une atomisation de l'activité puisque l'année dernière, 265 éditeurs différents ont publiés des albums de bande dessinée soit 11 de plus qu'en 2007. On note aussi dans ce secteur une diversification structurelle mais paradoxalement, seuls 15 groupes concentrent à eux seuls 2/3 des activités soit plus de 70% de la production.

95 séries soit 5 de plus qu'en 2007 ont bénéficié d'énormes mise en place et on continué à se placer parmi les meilleurs ventes, tous genre de livres confondus. Un discours récurrent chez les éditeurs est de revendiquer le fait que les bénéfices obtenus avec les albums qui se vendent le mieux permettent de financer, voir d'amortir, ceux qui sont plus risqué financièrement. En 2008, 95 séries ont été tirées à plus de 50 000 exemplaires. Que les séries soient déjà bien établis ou de purs produits marketing, contribuent à la relative bonne santé du marché du 9^{ème} art : car ces énormes tirages font de la bande dessinée un des secteurs les plus dynamique de l'édition en 2008.

Le marché du livre met toujours en avant la nouveauté au détriment du fond, ce qui n'empêche pas les éditeurs de multiplier les rééditions : en 2008, 213 intégrales (246 en 2007), 149 tirages de luxe (86 en 2007) et 103 éditions à petit prix (79 en 2007) ont été publiés.

Coté Manga, seules 9 séries (publiés chez 5 éditeurs seulement) assurent plus de la moitié des ventes dans leur globalité.

1856 bandes dessinées étrangères (dont 1411 venues d'Asie et 292 des Etats unis) **ont été traduites** : un bond de 69 titres (soit 3,86%) contre un recul de 0,67% en 2007. 1 album sur 3 est d'origine asiatique, la bande dessinée asiatique continue donc d'alimenter la production avec 1411 contre 1371 en 2007. Mais la langue anglaise n'est pas en reste pour autant puisque 9 albums viennent d'Angleterre et 292 des Etats Unis, soit 8,13% des nouveautés (contre 253 et 7,64% en 2007). L'Italie avec ses « fumetti » a fournie le contenu de 57 albums en 2008 (contre 63 l'an passé). On dénombre aussi 28 bandes dessinées d'origine espagnoles (24 en 2007), 17 hollandaises, 12 argentines, 7 finlandaises, 6 israéliennes, 2 allemandes,

autrichiennes, brésiliennes, mexicaines, suédoises... soit un total de 1856 traductions c'est à dire 51,67% des nouveautés (contre 1787 et 53,95% en 2007), venant de 27 pays différents.

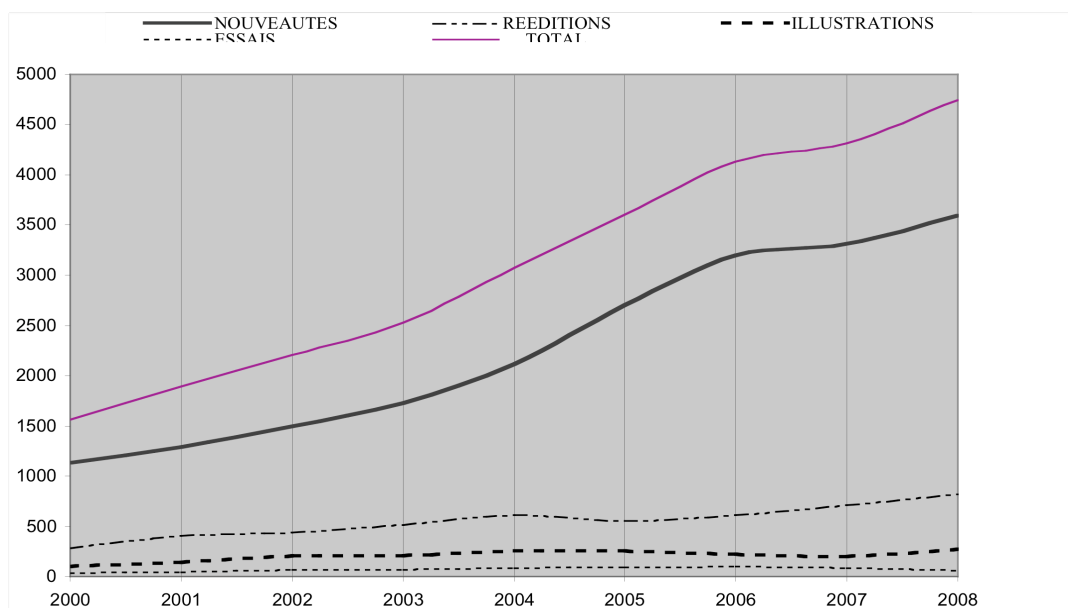
Les œuvres littéraires sont de plus en plus adaptées en bande dessinée et le 9^{ème} art inspire toujours davantage les autres moyens d'expression. En 2008, 154 titres résultent d'une adaptation soit 4,29% des nouveautés contre 96 et 2,9% en 2007 et la plupart des éditeurs continuent d'explorer de nouveaux territoires ou niches éditoriales.

201 œuvres de plus de 20 ans ont été rééditées : et de plus en plus d'auteurs de bande dessinée, parmi les 1416 qui vivent de leur métier sur le territoire francophone européen, obtiennent régulièrement l'honneur des médias. De plus en plus d'auteurs francophones sont sur le marché : en 2008, ils étaient 1495 à publier un nouvel album, alors qu'ils ne sont que 1416 (contre 1357 en 2007) à vivre de ce mode d'expression. 151 sont des femmes soit 10,66%, pour 137 et 10,09% en 2007, et 248 sont scénaristes sans être également dessinateurs soit 17,51%, pour 232 et 17,09% en 2007.

Aujourd'hui le 9^{ème} art a donc acquis une véritable reconnaissance culturelle : d'ailleurs, 1 livre acheté pour 8 et 1 ouvrage empreinte sur 5 dans les bibliothèques est une bande dessinée.

NOMBRE DE PUBLICATIONS DEPUIS 2000

	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008
NOUVEAUTES	1137	1292	1494	1730	2120	2701	3195	3312	3592
REEDITIONS	285	406	436	515	610	552	612	712	821
ILLUSTRATIONS	103	146	207	212	254	258	222	204	271
ESSAIS	38	46	67	69	86	89	101	85	62
TOTAL	1563	1890	2204	2526	3070	3600	4130	4313	4746



2008 - Une année de bandes dessinées sur le territoire francophone européen
 © Gilles Ratier, secrétaire général de l'ACBD / www.acbd.fr

les différents secteurs éditoriaux

LE POIDS DES PRINCIPAUX SECTEURS en 2007 dans les ventes des éditeurs

	chiffre d'affaires	ex. vendus
Livres scolaires	9%	8%
Parascolaires/Pédagogie, formation des enseignants	4%	5%
Sciences et techniques, médecine, gestion	4%	2%
Sciences humaines et sociales (dont Droit)	8%	4%
Religion	1%	1%
Ésotérisme	0,2%	0,2%
Dictionnaires et encyclopédies	9%	10%
<i>dont Encyclopédies en fascicules</i>	6%	9%
Romans	22%	23%
Théâtre, poésie	0,3%	0,6%
Documents, actualité, essais	5%	4%
Jeunesse	13%	19%
Albums de bandes dessinées	5%	5%
Mangas, comics	2%	3%
Beaux arts	3%	1%
Loisirs, vie pratique, tourisme, régionalisme	13%	10%
Cartes géographiques, atlas	2%	3%
Ouvrages de documentation	0,1%	0,1%
Ensemble	100%	100%

source : SNE, enquête de branche, échantillon 2007 (294 éditeurs)

Synthèse établie par l'Observatoire de l'économie du livre (DLL/CNL), mars 2009

Loren De Landtsheer

Pour une valse à deux temps

Débat ARTE : Le roman graphique :

L'écriture documentaire en bande dessinée : Valse avec Bachir de Ari Folman et David Polonsky.

En présence de Serge Lalou, le producteur et Nicolas Finet, journaliste et spécialiste de la bande dessinée japonaise, il est entre autre le fondateur de la revue officielle du festival d'Angoulême, l'Escale BD/Manga de cette 29^{ème} édition du Salon du Livre de Paris accueillait le roman graphique issu du film éponyme *Valse avec Bachir*.

Ce voyage vers la reconstruction de la mémoire jusqu'à la confrontation à l'image fixe du traumatisme occulté du massacre de Sabra et Chatila lors de l'intervention militaire israélienne au Liban de 1982, est construit comme un véritable documentaire. Cette œuvre s'inscrit dans une démarche qui se renforce depuis les années 1980 : la bande dessinée documentaire à la première personne avec des titres phares comme le *Photographe* d'Emanuel Guibert. Le parti pris de l'animation a permis, grâce à un univers graphique riche, de rendre compte d'une histoire en prise avec la réalité de cette partie du monde, qui aurait été trop « austère », selon Serge London, dans un documentaire classique. Ainsi, le film comme le roman graphique permettent une introspection poétique et tourmentée aussi réaliste que pertinente, grâce à l'efficacité scénaristique du récit. Le passage du film d'animation au roman graphique ne s'inscrit pas dans une logique de produit dérivé, d'une volonté marketing mais bel et bien d'une (re)création. Nicolas Finet nous a confessé, qu'avec une certaine naïveté, il pensait tout simplement transposer des images du film. Mais le projet est d'une toute autre envergure. Un travail de déconstruction, une réinvention totale afin que ce docu-fiction puisse vivre sur cet autre médium qu'est la bande dessinée. Ari Folman et David Polonsky ont dû trouver de multiples artifices afin de pallier à la dynamique sensorielle qu'offre le cinéma. Le procédé de l'ellipse propre à la bande dessinée impose une nouvelle rythmique au récit, où la temporalité ne s'exprime pas du tout de la même manière. L'expérience de la bande dessinée est de l'ordre de l'intime : chaque blanc entre les cases est abandonné à l'imaginaire du lecteur.

Ce docu-fiction répond au besoin actuel d'une narration du réel. Dans la bande dessinée, la dimension du « Je », de l'écriture autobiographique, de l'autofiction, s'est

fortement développée depuis les années 1980. *Maus* (Art Spiegelman), *La guerre d'Alan* (Emanuel Guibert), ou encore *Le Photographe* ont permis l'émergence de toute une communauté de pensée autour d'un travail d'enquête proche de la démarche du documentaire. *Valse avec Bachir* est une synthèse ce travail documentaire et de création graphique. Avec ce titre, deux univers coexistent et permettent la rencontre de deux publics. Cette dynamique est également issue de la volonté des éditeurs de toucher un plus grand nombre de personnes. Ces déclinaisons multisupports permettent différents accès à une même histoire. *Valse avec Bachir* est aujourd'hui un point de repère avec une qualité de réalisation comparable dans les deux genres, proposant des créations originales proches de l'artisanat. Polanski lui-même compare son travail à « l'assemblage d'une moto avec les pièces détachées d'une voiture ».

La réflexion sur le caractère documentaire de *Valse avec Bachir*, avec une recherche poussée du réalisme autant dans les dessins que dans la narration, donne à ce voyage mental toute sa force et sa sensibilité.

Romain Delory

Dossier : De Tokyo à Paris, en passant par Bruxelles : un monde polymorphe

Le salon du livre 2009 proposait plusieurs conférences axées sur divers thèmes de la littérature d'aujourd'hui. Nous avons rapproché différentes conférences autour de **trois pôles** : la littérature jeunesse, le manga et la bande dessinée. Nous nous sommes en particulier intéressés aux conférences « La Littérature jeunesse est-elle trop violente ? », « Ces auteurs qui captivent le jeune », « Vers un Bd mondiale ? », « Sensualité et manga : la vague du désir » et « Manga jeune public : les raisons du succès ». Celles-ci réunissaient de nombreux invités, auteurs, éditeurs et professeurs. Ces interventions ont nourri des regards croisés afin de mieux comprendre la richesse de la création dans des domaines différents mais touchant un même public, la jeunesse. La première de ces conférences animée par Nathalie Le Breton a réuni l'auteur et psychologue Elisabeth Bami (*L'anti-livre de lecture*), Jessica Jeffries-Britten auteur du *Guide des 100 romans cultes des ados*, Géraldine Levasseur, journaliste et Annie Rolland, professeur et psychologue et auteur de *Qui a peur de la littérature ado ?*

Conférences :

- **Manga, un public jeune : les raisons d'un succès**

Dimanche 15 mars 2009 - de 12h00 à 13h00 / L'Escale BD/Manga / Manga

Présenté par :

Pierre Valls : directeur éditorial de Pika

Hervé Brient : revue Manga 10 000 images (revue de fond sur le manga)

Sébastien Moricard : rédacteur en chef du magazine Canal BD Manga Mag

Stéphane Ferrand : directeur éditorial de Glénat

- **Vers une bd mondiale ?**

Mardi 17 mars 2009 - de 16h00 à 17h00 / L'Escale BD/Manga / Bande Dessinée

Présenté par :

- Liew Sonny
- Sandoval Tony

- Nemiri Nicolas
- Moulin Jean Paul
- Patil Amruta

Les éditeurs sont à la recherche d'auteurs provenant du monde entier, tour d'horizon de nouveaux talents Sonny Liew (USA/Singapour): auteur de Malinky Robot (Bao) Tony Sandoval (Mexique/France): auteur du collectif Interfaces (Bao) Nicolas Nemiri (France/Japon): auteur du collectif Interfaces (Bao) Jean Paul Moulin: Responsable Editorial du label BAO Amruta Patil pour kara (au Diable Vauvert).

- **Sensualité et Manga : la vague du désir...**

Mardi 17 mars 2009 - de 19h00 à 20h00 / L'Escale BD/Manga / Manga

Présenté par :

Carla Tillon

Fabien Adrien

Dixneuf Adrien (Co-fondateur des Editions H)

- De la Romance au Moé. (Nicolas) - Le Yaoi et le Yuri l'homosexualité acceptée ou tolérée ?
- Pourquoi les filles aiment le Yaoi ?

- **La Littérature jeunesse est-elle trop violente ?**

Mercredi 18 mars 2009 - 11H-12H / La Place des livres / Jeunesse

Animé par : Le Breton Nathalie (Journaliste)

Du Sexe, de la violence et des drames : nos chères têtes blondes sont-elles **confrontées** trop tôt au monde de leurs parents? La littérature destinée aux adolescents doit-elle surfer sur cette vague pour être lue? Où s'arrête la prévention et où commence la censure et la sur-protection des jeunes?

Invitées:

- Géraldine Levasseur : "Les enfants et le pornos" (Max&Milo)

- Annie Rolland : psychologue clinicienne, auteur de "Qui a peur de la littérature ado?" (Thierry Magnier)
- Elisabeth Brami: Écrivain, "Jamais de la vie" (Nathan), "L'Anti-livre de lecture" (Albin Michel jeunesse)
- Jessica Jeffries-britten: Chef de la rubrique livre de la revue jeunesse "Je Bouquine" (Bayard), elle est aussi l'auteur d'un essai " Les cent romans cultes des ados" (Librio)
- **Ces auteurs qui captivent le jeune**

Mercredi 18 mars 2009 - 12H-13H / La Place des livres / Jeunesse

Animé par : Marie-Madeleine Rigopoulos (chroniqueuse littéraire)

Les écrivains jeunesse rivalisent d'imagination pour faire rêver, rire, ou frémir. Ils trouvent leur inspiration dans le fantastique, la grande Histoire ou tout simplement dans la vraie vie. Quelles sont leurs astuces? Qu'est-ce qui fait leur succès?

Invités:

- Sophie Audoin-Mamikonian : "Tara Duncan" (XO)
- Béatrice Bottet : "Le Grimoire au rubis" (Casterman)
- Annie Pietri : "Parfum de meurtre" (Bayard)
- Éric Boisset : "La Botte secrète" (Thierry Magnier)

I. A la découverte du manga et de la littérature jeunesse

1. Les thématiques dominantes

Le Japon détient un marché de manga très spécifique dont la particularité réside dans son ultra segmentation. Ainsi, au travers d'un large panel de thèmes, il touche l'ensemble des publics adolescents et jeunes adultes.

On retrouve deux grandes catégories éditoriales les Shojos, destinés aux jeunes filles, et les Shonens destinés aux jeunes garçons. Toutefois la frontière entre ces deux genres n'est pas totale, puisqu'il existe des passerelles entre Shojo et Shonen. Beaucoup de Shonen sont lus par des filles et réciproquement pour le Shojo (ce deuxième cas étant beaucoup moins courant

au Japon qu'en France). Les éditeurs japonais produisent des titres transversaux comme *D Gray Man*, qui, dans un style gothique fantastique, va séduire les filles par son élégance et sa créativité particulières et les deux publics pour l'action. Les mangas des Clamp arrivent aussi à séduire ces deux lectorats. Clamp est un studio de quatre femmes dessinant au Japon où elles sont très populaires et ce depuis vingt ans. Elles ont été éditées en France et ont connu un grand succès.

Le manga traite d'un nombre de thèmes incroyablement plus large que dans la BD classique. De nombreux mangas traitent du quotidien (notamment du système éducatif comme dans *GTO*), ce qui entraîne un processus d'identification immédiat de la part des jeunes. On retrouve le même genre de phénomènes qu'avec *Harry Potter*. On va suivre l'évolution d'un groupe de personnages sur plusieurs volumes et grandir avec eux. Ces personnages sont dans une quête initiatique émaillée d'épreuves et la série s'achève sur la victoire du bien et un personnage central grandi par ses expériences. Que ce soit dans les Shonens ou les Shojos, on a toujours affaire à des personnages proches de leur lectorat et confrontés aux mêmes problématiques qu'eux.

Il existe une diversité extraordinaire et quasiment sans limites de manga, tous les thèmes peuvent être abordés. On trouve ainsi des mangas politiques et biographiques, de nombreux mangas sur le sport (*Olive et Tom*, *Eyeshield 21*) et même des mangas de « métiers » sur la boulangerie ou la sommellerie.

Contrairement aux préjugés et faux procès qu'on a pu lui faire, le manga est porteur de valeurs morales. Quand il y a des combats et de la violence comme dans *Naruto* ou *One Piece*, ceux-ci sont justifiés par un idéal de paix. Quand on finit un manga, les ennemis d'hier sont les nouveaux amis d'aujourd'hui (*Hikaru No Go*, *Dragon Ball*). Certaines valeurs comme le courage, l'amitié, le sens du sacrifice ou l'abnégation qui sont en permanence mises en avant.

Une des prouesses du manga est aussi de réussir à intéresser les jeunes à une autre culture et aux traditions japonaises. Ainsi, à l'époque de la parution de *Hikaru No Go* en France, il y avait seulement 400 joueurs de Go en France et personne ne connaissait ce jeu traditionnel japonais (pouvant s'apparenter aux échecs ou aux dames). Ce manga a réussi à passionner les lecteurs pour un jeu auquel ils ne connaissaient rien *a priori*. De même, on

observe une forte augmentation des demandes de cours de japonais. Par le manga, les jeunes sont amenés à s'intéresser à toute une culture.

L'amour est l'un des thèmes phares des mangakas, faisant preuve d'un grand mystère. De façon générale, le héros s'apparente à un antihéros, méprisé par la gente féminine, ce qui permet aux lecteurs de se sentir supérieur ou du moins à égalité avec lui. L'idée sous-jacente consiste dans le fait que si le héros peut approcher des femmes séduites, pour le lecteur ne pourrait-il pas en faire de même. Cette idée est bien illustrée par l'utilisation du complexe de Superman : le lecteur est valorisé, il peut lui aussi changer les choses.

Les japonais parlent d'amour sans hésitation avec finesse et subtilité. Cependant, si le manga parle beaucoup d'amour, il est représenté aussi par de nombreux stéréotypes. Par exemple, dans *Hana Kimi*, une jeune fille tombe follement amoureuse d'un garçon perchiste qu'elle voit à la télévision. Elle décide d'aller le retrouver dans son école mais doit se travestir, ce qui est chose courante au Japon, afin de pouvoir le rejoindre. Cependant même si les mangakas se servent de ces stéréotypes, il ne faut pas se fier aux apparences, car partant de ces clichés, la création qui abouti n'en est pas moins originale. Deux mangas peuvent avoir le même sujet mais être traités de manière différente.

Les auteurs aiment utiliser un handicap et il est intéressant de voir la transformation qui s'opère face à ce handicap. On montre que la vie est jalonnée de rencontres qu'elles soient sources de grandes choses ou d'accidents et déceptions.

Le manga créé au Japon est essentiellement destiné aux japonais, et culturellement il y a certaines choses qu'un lecteur occidental n'est pas en mesure de comprendre. Ainsi tout en étant dans une logique d'industrie économique, le manga construit un contre-discours en mettant dans ses histoires des valeurs telles que l'amour, la pureté, révélatrices d'une certaine schizophrénie du manga. Les mangas critiquent la prostitution de plus en plus importante au Japon, et font l'éloge des rencontres et des échanges.

2. Des thèmes controversés

Dans un monde ultra-médiatisé et dominé par la logique du tout-image, la littérature peut sembler rassurante à des parents dépassés par une génération qui a grandi avec la révolution numérique. Mais finalement, la force des mots, leur pouvoir de suggestion, leur

capacité à provoquer l'imaginaire, la subtilité avec laquelle ils amènent les idées, peuvent s'avérer plus effrayants que l'image, brute et facile à catégoriser. On sait relativement vite si une image doit être censurée, par ce qu'elle véhicule, et par l'impact qu'elle peut avoir selon l'âge du spectateur. Or, cette relative facilité de jugement propre à l'image s'effondre lorsqu'il s'agit de littérature. Ainsi, les mots laissent une large place à l'imaginaire et cette dimension imperceptible et incontrôlable peut inquiéter. Beaucoup reprochent à la littérature jeunesse d'être trop violente, et ce en particulier dans la mesure où elle aborde des sujets difficiles tels que le suicide, la drogue, la sexualité... Pourtant, on sait que ces sujets sont largement diffusés dans la sphère visuelle, mais sans être détaillés, décrits ou même expliqués, et peut-être est-ce là le problème. La société serait atteinte d'une sorte de schizophrénie : d'un côté on considère que les jeunes ont l'habitude de voir des images représentant des sujets tabous, et on s'en tient à la fatalité (« de toutes façons on ne peut pas les empêcher d'en voir »), mais lorsqu'il s'agit de mettre des mots sur des situations, la machine déraile et des portes se ferment. Avec un rapide recul, on peut s'inquiéter de ce paradoxe et penser qu'il peut être à l'origine de bien des frustrations et déséquilibres. Pour Annie Rolland, il y a quelque chose dans la parole, celle des livres en l'occurrence, qui libère le pulsionnel et « déviolentalise » et remplace parfois le passage à l'acte. L'un des auteurs les plus controversés est Melvin Burgess (*Junk, Doing It*). Certes cet auteur aborde de façon assez crue des sujets difficiles (drogues sexualité adolescente...), mais ses œuvres sont, selon Jessica J-B, avant tout des beaux livres, des livres bien écrits dont les textes ne sonnent pas creux. D'ailleurs, s'il est de ceux qui effraient le plus les adultes, des générations d'adolescents l'élisent chaque année comme leur meilleure lecture de collège. Pour Géraldine Levasseur, les enfants d'aujourd'hui vivent dans un monde hypersexué et les parents doivent avoir un rôle de régulateur (voir encadré).

Si la littérature jeunesse contemporaine ne se refuse plus aucun sujet et va parfois loin, elle n'en reste pas moins un outil malléable et appropriable qui permet au jeune de se forger ses propres opinions. Selon l'auteur de *L'anti-Livre de lecture*, Elisabeth Brami, la lecture est une « histoire d'intimité », et les adultes se doivent de faire confiance aux ados, et de les laisser entrer dans la littérature à leur propre manière.

Ados, la fin de l'Innocence

La journaliste Géraldine Levasseur, invitée de la conférence « La Littérature jeunesse est-elle trop violente », a réalisé dernièrement un reportage dans lequel elle s'intéresse en particulier à l'impact de la « banalisation » des images pornographiques dans la sphère médiatique. Le documentaire surprend et interpelle à plusieurs reprises. On y voit de jeunes adolescents, voire des enfants, tomber dans des dérives sexuelles flagrantes dont ils n'ont même pas toujours conscience. De plus, la journaliste nous ouvre les yeux sur l'impuissance et le manque d'implication de certains parents qui ne trouvent d'autres réponses que la fatalité (« De toutes façons on ne peut pas les empêcher d'en voir ! »). A aucun moment dans le reportage de Géraldine Levasseur on ne perçoit l'enfant en tant qu'être innocent et rêveur, mais plutôt en tant que rouage d'un mondimage dans lequel il a grandi, et pourtant on sent que la journaliste est au plus proche de la réalité.

Le manga est aussi connu pour son caractère subversif. On a pu voir précédemment que les mangakas aiment se servir du thème de l'amour. Se pose alors la question de la sensualité puis de la sexualité.

Une des caractéristiques du manga, on l'a vu, est l'utilisation du thème de l'amour et ce à tout âge et de façon plus ou moins sexuel. Au Japon, ces nombreuses comédies romantiques sont considérées comme une initiation romantique et sensuelle permettant de canaliser les pulsions, oscillant toujours entre deux conduites opposées

Autre caractéristique, les mangakas utilisent souvent l'image de « l'idole ». L'idole correspond au cliché réalisé d'une jeune fille pour des revues de charme, à destination des jeunes hommes.

De même, les mangakas utilisent beaucoup la figure du « fan de service ». Dans un shonen par exemple, c'est l'apparition inattendue d'une fille à la poitrine fort généreuse, sans rapport avec l'histoire : elle est seulement là pour faire plaisir aux lecteurs. Cette démarche a aussi pour but d'élargir la cible des lecteurs. Il y a beaucoup de types de manga plus ou moins sensuel : du seinen au au seijin en passant par le Yahoï.

Le Yahoï, thème très utilisé lors de la conférence sensualité et manga.

Le Yahoï, a été créé vers 1975 (création de fan, apparu dans le manga amateur), en réaction au manga garçon. Les filles voulaient pouvoir s'exprimer en toute liberté, parler d'un couple où il n'y a pas de différences de statut social, représenté par un couple homosexuel masculin. Les filles aiment passer par l'intermédiaire d'un pseudo couple homosexuel, pas du tout réaliste. Ainsi elle projette les histoires de ces couples dans ses propres relations, cherchant à bâtir, à l'image de ses héros, un couple idéal. Ce phénomène est unique dans le monde.

En réalité ces personnages ne sont ni des hommes ni des femmes, c'est une tierce personne en laquelle elle peut se projeter et découvrir voire assouvir ses fantasmes. Sortie de son cadre japonais, la lectrice européenne peut perdre ses repères face à des codes, des expressions des sentiments qui nous sont étrangers.

Cependant dans le Yahoï, la femme peut se retrouver autant dans le personnage le plus féminin, à la recherche de l'égalité des sexes, ou dans le personnage masculin pour assouvir un désir de domination.

Aujourd'hui le Yahoï est très populaire au Japon. Les librairies les plus respectueuses ont un rayon Yahoï auquel les japonaises en uniforme ont un accès libre.

Le Yahoï est très codifié : fausses intrigues pour arriver à une relation sexuelle, réussir à briser les barrières sociales, se rencontrer sans problème de statut social.

Cependant aujourd'hui on peut voir dans le Yahoï des histoires plus classiques avec des collégiens, lycéens, qui se posent de multiples questions. Ils ne couchent pas ensemble mais parlent des difficultés de communication sur ce que la société éprouve. Le lecteur peut alors s'identifier à un amour impossible et difficile. De plus au Japon les préliminaires se font rares et la violence des relations sexuelles du Yahoï peut aussi répondre aux angoisses des femmes.

On a pu constater dans la conférence traitant de la sensualité, pour ne pas dire sexualité dans le manga, deux postures différentes.

Le Yahoï comme source d'évasion

La jeune japonaise ne connaît pas d'homosexuel et peut par le Yahoï découvrir de nouvelles relations.

Le Yahoï découle directement du shôjo : la même réflexion existe dans le shojo où les jeunes filles se posent des questions sur la nature et l'expression des sentiments, comment gérer les pulsions, parfois violentes des désirs sexuels des jeunes hommes afin de construire son futur couple.

Le Yahoï a ce côté burlesque, un peu grotesque, une dimension tape à l'œil voire absurde présentant la sexualité sous forme de parodies. Cependant il y a des exceptions avec des titres comme *New-York New-York* où est formulé un véritable questionnement sur la sexualité, le sida, l'homophobie etc.

La question que l'on se pose en tant qu'occidental est de savoir à quel niveau le Japon fixe la censure. Pendant longtemps il a été interdit de montrer des poils pubiens ainsi que le sexe masculin en érection, interdiction contournée par le biais d'estampes érotiques. A cause de cette première censure, les femmes étaient représentées nues, sans poils, ce qui leur donnait un caractère très jeune et la tendance s'est installée : pulsion perverse pour les jeunes filles, pédophilie, la question de la pureté.

Malgré cela, la censure au Japon reste faible : on montre pour tous les âges, des scènes de viol, de meurtre, de torture etc. L'association des parents d'élèves pratique tout de même une certaine censure.

Le foisonnement de la création sur ces thématiques peut s'expliquer par le fait que le sexe est encore très tabou au Japon et donc les auteurs et le public ressentent un réel besoin de traiter ces questions.

On ressent une véritable liberté d'expression dans le manga, une soupape de sécurité. Il existe une pression et une violence sociale tellement importante que la population japonaise a besoin de se libérer, de canaliser ses pulsions.

Un contrat social tacite a été établi et voir une personne « respectable » lire un manga où la sexualité enfantine, la torture, le viol est montré est aujourd'hui entré dans les mœurs.

II. Entre influence et innovation : la France face au Japon

1. Etat des lieux du marché de la littérature jeunesse et du manga

Aujourd'hui, les éditeurs français n'hésitent plus à demander aux auteurs de gros volumes, voire même des romans en plusieurs tomes, surfant sur la vague provoquée par le

raz-de-marée Harry Potter. Les romans ne sont plus limités à 120 pages comme ce fut longtemps le cas, mais on encourage les auteurs à écrire des histoires en 300 voire 400 pages. Dans la veine Harry-Potteresque, on remarque que deux caractéristiques du héros sont devenues récurrentes. D'un côté le héros de la littérature jeunesse est comme le lecteur. Comme lui, sa vie n'est pas toujours rose, comme lui, il fait bêtises sur bêtises, connaît ses premiers émois amoureux, à l'image des anecdotes d'Eric Boisset dans *La Botte Secrète*. Parallèlement, le héros adolescent est aussi celui auquel on a envie de ressembler, parce qu'il a des pouvoirs magiques (Comme Tara Duncan), une condition particulière... Et on retrouve bien là les deux traits du sorcier de J.K Rowling, adolescent ordinaire qui va à l'école des sorciers... De même, en termes d'ambiance, de décors, de contexte, on remarque que les châteaux et autres vieilles pierres qui collent si bien aux atmosphères magiques et mystérieuses, sont désormais une valeur sûre. Une autre tendance de ces dernières années est ce que l'on a appelé la « Chick Lit' », autrement dit une littérature entièrement dédiée aux jeunes filles. Pour Elisabeth Bami, c'est un véritable retour aux années 50 où l'on segmentait la littérature de manière très importante. Cependant malgré le développement de ces caractéristiques qui semble plaire beaucoup, les auteurs français en littérature jeunesse n'obtiennent qu'une reconnaissance limitée.

On constate, dans des manifestations comme Japan Expo, que le public jeune est toujours très présent. Le manga connaît aujourd'hui un succès international, parti du Japon et ayant connu un fort développement dans les pays occidentaux ces dernières années. Le manga devient peu à peu une culture mondiale, d'une classe d'âge spécifique, et accompagne un mouvement asiatique général avec l'essor du cinéma asiatique (avec notamment les films d'animation), de la cuisine, etc.

Il existe trois principales écoles de BD mondiales : la BD franco-belge, les comics et les mangas. Le manga s'est démocratisé à travers le monde, c'est toujours la culture BD numéro 1 en Asie, mais il est passé culture de consommation numéro 2 dans les autres pays.

D'une manière générale, une des particularités du manga réside dans sa forme et peut expliquer pour partie l'attrait du jeune public sur ce support. C'est en effet une BD assez bon marché (5-6€), très rythmée dans son contenu, avec un nombre de volumes très étendu. On a un véritable rythme de rebondissement dans l'histoire avec une suite publiée tous les deux mois environ en France. Le lecteur a ainsi un rendez-vous périodique avec son manga,

comparable à celui des séries télévisées, avec une histoire en fil rouge. Le développement et l'action sont ainsi beaucoup plus intenses que dans la BD franco-belge.

De part sa structure, le manga est plébiscité par les jeunes. En effet, le prix d'un tome est inférieur quasiment de moitié à celui d'une BD. Le rythme de parution en France est très soutenu comme on l'a évoqué précédemment. Une BD d'un auteur français a un rythme de parution beaucoup plus lent tandis que pour les mangas il ne s'agit la plupart du temps que de traductions de livres édités au Japon depuis parfois plusieurs années.

Le format est aussi particulièrement apprécié des jeunes. Par sa petite taille, le manga est facilement transportable et répond au besoin de mobilité permanente. On voit ainsi couramment des personnes lisant des mangas dans les transports en commun alors qu'on n'y a jamais vu personne y sortir sa BD grand format. D'ailleurs on remarquera une certaine adaptation des éditeurs de BD franco-belge à ces supports avec la parution de BD en plus petit format et pour un prix inférieur à ceux des albums grand format. Mais cela reste très marginal, les gens étant attachés à un certain type de format pour un certain type de BD.

2. Rythme de la narration

Le rythme au niveau de la narration est très soutenu de même qu'au niveau des sorties. Il faut savoir qu'au Japon, on retrouve les mangas toutes les semaines dans des magazines de prépublication. Ce rythme de lecture plaît beaucoup aux adolescents car la rapidité est une constante qui se retrouve dans la vie quotidienne comme en témoignent les séries. La lecture est rapide et revêt un côté feuilletonnesque. Chaque lecteur lit à son rythme mais dans sa conception et son élaboration, le manga travaille sur une élongation temporelle.

La BD franco-belge fonctionne elle, sur le principe de l'ellipse, le lecteur imagine l'action entre deux images. Le manga quant à lui profite de cette séquence pour allonger l'action en démultipliant les points de vue qui vont considérer l'action et donner ainsi un aspect multi-émotif. Ainsi, plus l'émotivité est importante, plus le combat atteint un sommet et une intensité élevée comme dans One Piece ou Dragon Ball.

3. Les différences entre les thèmes traités

La grande différence est faite avec la Bd franco-belge qui souvent pour des magazines catholiques : on ne parle pas des sentiments (mais change peu à peu).

Dans la Bd on se pose toujours la question entre les personnages (amoureux ou non, se passe-t-il quelque chose ?) alors que dans le manga il n'y a pas d'hésitation, on dit ce qui se passe mais dans la finesse (pas forcément avec du sexe), dans la subtilité.

On utilise dans le manga beaucoup le thème travestie : fréquent surtout dans le shonen.

La BD franco-belge n'aborde pas les problèmes liés à la vie quotidienne, il n'y a pas d'histoires destinées spécifiquement au public adolescent avec des thématiques qui les préoccupent (la BD franco-belge est à 90% tout public et le reste s'adresse aux adultes).

Le manga plaît aux jeunes car il est avant tout fait pour eux. Il remplit un vide car il n'y a pas de BD spécialement destinée aux adolescents, elle est soit pour les enfants soit pour les adultes.

III. Bd/Manga ont amené les jeunes à lire

1) Amener les jeunes à la lecture.

Si le marché du livre jeunesse se porte plutôt bien, le public adolescent étant par essence en constant renouvellement, le secteur doit donc sans cesse évoluer et se diversifier pour plaire à une cible parfois hostile. Cependant, ces dernières années ont vu l'apparition de modes et tendances littéraires, et pour la première fois, dans les cours de récré, on lit « comme le copain », comme le souligne Jessica Jeffries – Britten.

En fait les parents ne savent pas comment appréhender la littérature jeunesse. Ils la pensent en général bénéfique par principe mais la méconnaissent. Les jeunes se retrouvent tiraillés entre la « nécessité » de lire, la dimension coercitive véhiculée par l'école mais aussi parfois par la sphère familiale, et la communication de « lecture plaisir » que l'on fait autour du livre jeunesse.

Mais alors qu'en est-il du manga ? Le débat change de trajectoire si l'on s'intéresse à la part de la littérature qui s'articule autour du seul dessin.

La psychologue Elisabeth Bami rappelle qu'au XIX^{ème} siècle, on interdisait aux jeunes gens de lire des romans, parce qu'on estimait qu'ils étaient réservés aux seuls adultes. Pourtant aujourd'hui on n'imagine pas une sphère littéraire accessible uniquement par le biais de romans adultes. Non seulement les jeunes ont besoin de livres conçus pour eux, mais en outre, on s'aperçoit que la catégorisation n'est pas si claire que l'on pourrait le penser. En effet, rien n'empêche un ado de lire un roman considéré plus difficile, mais les adultes eux aussi peuvent se trouver pris au jeu des romances adolescentes entre une jeune sorcière princesse héritière d'un royaume englouti et un ado boutonneux qui ne peut plus supporter sa belle-mère... Certes la littérature jeunesse se veut plus accessible, mais en aucun cas on ne peut la considérer comme une frange inférieure du monde littéraire. D'ailleurs Eric Boisset, lorsqu'il écrit, ne se pose jamais la question de la tranche d'âge qu'il doit toucher. Pour lui ce sont plutôt les sujets eux-mêmes qui déterminent le lectorat. Et pourtant, les auteurs présents sur le salon du livre 2009 sont unanimes sur un point : en tant qu'écrivain pour jeunes et adolescents, leur reconnaissance professionnelle est moindre, voire nulle. D'ailleurs, des rumeurs selon lesquelles l'éducation nationale souhaiterait réintroduire la lecture de l'Iliade et l'Odyssée dans les classes de 6^{ème} au détriment de romans jeunesse inquiètent largement les intervenants qui craignent qu'on ne dégoûte les enfants avec des textes difficiles d'accès.

La conférence consacrée à la question de la violence dans la littérature jeunesse s'est d'ailleurs terminée sur le constat que peu importe le livre, c'est une grande richesse pour le jeune que de pouvoir accéder à ce monde qui a tendance à se marginaliser (puisque hors du monde médias), et pour cela, il est primordial que les adultes se fassent médiateurs plutôt que donneurs d'ordres, qu'ils accompagnent sans imposer, et encore moins interdire.

« Qu'est-ce que ça vous ferait, vous, qu'on brûle un de vos livres devant vous ? »

Cette question provocante a été posée à Elisabeth Bami lors d'une intervention qu'elle faisait dans un collège, par un élève visiblement révolté contre la littérature. Plus tard elle apprendra que l'élève en question, gêné par les thèmes qu'elle a pu aborder dans ses ouvrages est « fils de prof ». Si elle a pu ressentir un malaise sur le moment, ce qu'elle retient avant tout, c'est que même si ses écrits déclenchent une violence verbale, l'essentiel est qu'ils engendrent une réflexion personnelle ; et elle rappelle que les mots ne sont pas des actes.

2) Les nouveaux auteurs et les auteurs à succès.

L'auteur de la série Tara Duncan, Sophie Audouin-Mamikonian, a puisé son inspiration dans son imagination plutôt débordante. Elle avoue lors de la conférence « Ces auteurs qui captivent le jeune » s'être contentée de faire vivre à son héroïne les aventures qu'elle-même aurait aimé vivre si elle avait été dans la même situation (Tara Duncan est une ado aux pouvoirs magiques NDLR). Elle n'a cependant pas oublié d'ajouter au tout des histoires d'amours et le succès est fulgurant ! Annie Pietri s'est quant à elle inspirée du monde plus familier qu'est la cour de Versailles, et au travers duquel elle a voulu faire passer le côté attrayant de l'Histoire tout en impulsant sans en avoir l'air, de réelles réflexions (comme la condition de la femme).

Aujourd'hui, on constate de plus en plus que le marché de la bande dessinée française s'ouvre aux auteurs étrangers. Cette nouvelle vague d'auteurs permet, au sein de la logique de segmentation et de développements des catalogues, une ouverture vers de nouveaux horizons, de nouvelles idées, de nouvelles visions du monde.

Les éditeurs qui accueillent ces artistes étrangers en plus d'enrichir leurs collections, leur permettent une visibilité et une reconnaissance qu'ils n'ont pas toujours dans leur pays. Nicolas Nemiri, auteur du collectif Interfaces, nous explique que l'avantage du marché français est qu'il fait preuve d'une grande réceptivité quant à ces nouveaux projets. Le choix de ses artistes est souvent à l'origine dû à un coup de cœur des maisons d'éditions. Face à ces nouveaux projets venus des quatre coins du monde le choix est difficile et « l'équipe est en effervescence » (Nicolas Nemiri) face à la diversité et à la richesse de la création étrangère. Ainsi Interface propose un catalogue riche d'auteurs et explore des thèmes très variés comme le ressenti des jeunes de 20 et 30 ans sur une multitude de questions. C'est une véritable ouverture pour ces artistes que de se faire connaître ailleurs que dans leur pays d'origines.

Le marché européen est très attirant pour les artistes étrangers car ils peuvent développer un véritable travail d'auteur grâce à un accompagnement des maisons d'éditions de la création à la production. Ces auteurs se retrouvent dans cette démarche, trop habitués au système de production américain qui sépare toutes les tâches de conception d'une œuvre.

Parmi ses auteurs qui sortent du lot, nous avons pu faire la connaissance de trois artistes étrangers en pleine ascension en France : Liew Sonny, Patil Amruta et Tony Sandoval.

Ces trois auteurs amènent différentes couleurs artistiques dans le paysage de la Bd franco-belge, qui entraînent le lecteur à voir différemment les problèmes qui se posent à tout être.

Liew Sonny, artiste de Singapour :

Pour lui, le marché de la BD dans son pays est pratiquement inexistant, il parle même de « ville éteinte ». Il n'y a pas de réelle industrie du livre. Il est intéressant pour lui de savoir comment fonctionne l'industrie du livre en Europe, de rencontrer de nouveaux artistes et pouvoir ainsi véhiculer ce type de démarches pour les autres auteurs de Singapour. En effet, la BD française est disponible dans son pays mais en faible quantité et son arrivée en Europe lui a permis de développer ses compétences artistiques et techniques. Sonny a participé aussi à la réalisation de Comics aux EU (*Spiderman*). Il est publié en France pour son recueil d'histoires « *Malinky Robot* » qui nous entraîne dans un univers de science fiction au travers des yeux de deux orphelins dans un Tokyo imaginaire. Ce récit déstructuré rend compte des petites choses de la vie qui lui donne toute sa saveur et c'est avec une véritable sensibilité qu'il parvient à dépeindre la vie l'existence. « *Malinky Robot* » est publié chez Bao qui a pour ambition d'être un point de rencontre entre les artistes Asiatiques, Européens et Américains, entre les différentes façons de raconter des histoires et entre les différentes cultures.

Patil Amruta : d'origine indienne :

Enfant elle avait accès à la BD étrangère mais de façon très limitée. Son envie de raconter en image ne vient pas réellement de la BD mais plutôt de la peinture, des musées d'où ses craintes quant à se lancer dans le format de la BD. Aujourd'hui elle pense que sa première inspiration est un avantage pour son univers graphique. Dans son œuvre « *Kari* » (édité chez le Diable Vauvert), elle se démarque par une originalité dans ses dessins et dans son histoire, elle présente un travail très hors normes. Illustrations sensuelles et commentaires grinçants sur la vie et l'amour : Kari donne une nouvelle identité au roman graphique made in India. Cette bande dessinée a connu un très bon accueil dans son pays d'origine et a su briser un espace qui ne connaît pas le 9^{ème} art.

Tony Sandoval : artiste mexicain :

Il ne se sent pas influencé par la BD mexicaine qui est très violente et pornographique et qui a du mal à s'exporter. Il a été plutôt influencé par la BD américaine. Il a connu la BD franco-belge au travers du marché américain et par des fanzines qui reprenaient des artistes européens comme *fluide métal*. Tony a réalisé plusieurs histoires sur ce qu'il aurait aimé lire. Il parle des problèmes d'existence par les yeux d'une jeune fille qui sera confrontée à différents choix.

Lexique de termes Manga :

- Mangaka : dessinateur de manga
- *Kodomo* (子供) : pour les jeunes enfants ;
- *Shōjo* (少女) : destinés aux jeunes filles adolescentes ;
 - *Magical girl* (魔法少女) : Sous-genre du *shōjo*, désigne les mangas mettant en scène des jeunes filles utilisant des pouvoirs surnaturels pour combattre le Mal ;
 - *Romance* : Sous-genre du *shōjo*, manga sentimental mettant en scène une jeune fille amoureuse d'un *prince charmant*, généralement des drames romantiques ;
- *Shōnen* (少年) : pour les jeunes garçons adolescents ;
 - *Nekketsu* : Sous-genre du *shōnen*, le terme signifiant *sang brûlant* désigne les *shōnen manga* mettant en scène des héros exaltés défendant des valeurs viriles traditionnelles telles que le courage, l'amitié et le dépassement de soi ;
 - *Pantsu* : Sous-genre du *shōnen*, le terme anglais *pants* (culotte) prononcé à la japonaise désigne les *shōnen manga* mettant en scène un héros généralement pervers au milieu d'un univers féminin dans le cadre d'une comédie romantique ;
- *Josei* (女性) pour les jeunes femmes et adultes ;
 - *Shōjo-ai* (少女愛) : Sous-genre du *josei* et du *redisu*, romance sentimentale entre femmes ;
 - *Shōnen-ai* (少年愛) : Sous-genre du *josei* et du *redisu*, romance sentimentale entre hommes ;
 - *Yaoi* (やおい) : Sous-genre du *josei* et du *redisu*, romance sexuelle entre hommes. les mangas érotique et pornographique ne sont pas distingués lorsqu'on parle de *yaoi*.
- *Seinen* (青年) : destinés aux jeunes hommes et adultes ;
 - *Ecchi* (H ou エッチ) : Sous-genre du *seinen* et du *seijin*, manga érotique²⁸ mais non pornographique ;

- *Yuri* (百合) : Sous-genre du *seinen* et du *seijin*, romance sexuelle entre femmes. les mangas érotiques et pornographiques ne sont pas distingués lorsqu'on parle de *yuri*.
- *Redisu* (レディース, *Lady's*) : pour les femmes adultes.
- *Seijin* (成人) : pour les hommes adultes.

On distingue aussi certains genres particuliers, la plupart du temps définissant le contexte de l'histoire ou son format :

- *Gekiga* (劇画) : manga dramatique des années 1960-70 ;
- *Hentai* (変態) : manga pornographique en général, la plupart du temps hétérosexuel ;
- *Jidaimono* (時代物) : manga historique ;
- *Moé* (萌え) : manga tourné vers un sentiment ou une affection fétichiste pour un personnage ;
- *Shitei* : manga de type humoristique pour petits et grands ;
- *Shakai* : manga traitant de problèmes sociaux ;
- *Geihin* : manga vulgaire ;
- *Suiri* (推理) : policier, manga tourné vers le meurtre ;
- *Yonkoma* (四コマ) : manga en quatre cases (équivalent du *comic strip*), souvent humoristique.

Dans les pays francophones, seules cinq catégories sont couramment publiées : *Shōjo*, *Shōnen*, *Seinen*, *Shitei* et *Hentai*

Amélie Blandeau, Chrystel Thibault et Charline Leclerc

Rencontre avec Bastien Vivès

L'intitulé de la conférence pouvait laisser perplexe, « Subtilité en BD ». On s'attendait à tout sauf à rencontrer Bastien Vivès. C'est un jeune auteur de 25 ans qui a déjà publié cinq albums, fait étonnant pour son âge. Il s'est également vu recevoir plusieurs prix (Prix St Malo, Prix à Angoulême). Très détendu sur la plateforme de l'Escale BD/Manga, Bastien Vivès nous apparaît comme un jeune garçon à la maturité étonnante et dont la créativité n'est plus à prouver. Il nous a présenté ses dernières créations : *Le Goût du chlore* (Casterman), *Dans mes yeux* (Casterman) et la *Boucherie* (Wraoum). Avec un style étonnant, passant du travail sur ordinateur, permettant des mises en scène des plus parlantes (*Le Goût du chlore*) aux crayons de couleurs (*Dans mes yeux*, *La Boucherie*), les expériences graphiques et rythmiques sont prenantes. Depuis *Elle(s)*, sa première bande dessinée, Bastien Vivès développe une réflexion sur le quotidien, les rencontres amoureuses, les rapports à l'autre touchant à la fois le public masculin et féminin.

Détaché de toute complexité littéraire, son seul but est le plaisir créatif comme en témoigne l'écriture collégiale de *Hollywood Jan* où un jeune garçon, Jan, introverti et malingre se fait accompagner par ses stars préférées que sont Schwarzy, Sly et Russel. Un bel hommage au cinéma de genre américain, référence dont il use dans la plupart de ses albums. Sous ses traits de crayons, d'autres se dissimulent tels Bacon, Calvin et Hobbes, Blutch ou encore Liberatore. En septembre un nouvel opus sortira chez Casterman intitulé *A nos solitudes collectives* développant le mythe de la relation amicale fille/garçon ainsi qu'une grande saga chez Dargaud.

Poungi, une première série de livres d'illustrations conçue par Bastien Vivès – Éditions Danger Public (2 volumes) (2006)

Elle[s] de Bastien Vivès, aux éditions Kstr / Casterman (2007)

Hollywood Jan, scénario et dessin de Bastien Vivès et Michel Santavile, aux éditions Kstr / Casterman (2007)

Le Goût du chlore, de Bastien Vivès, aux éditions Kstr / Casterman (2008)

La Boucherie de Bastien Vivès, aux éditions Wraoum (2008)

Dans mes yeux de Bastien Vivès, aux éditions Kstr / Casterman (2009)

Romain Delory

Une nouvelle ère pour l'édition d'art.

Pour cette édition 2009, le Salon du Livre donnait une large place à l'édition d'art en lui consacrant un espace nommé Artalivre. Ce fut l'occasion de mesurer l'ampleur et la diversité de l'offre en matière de livres d'art. Mais est-ce pour autant le signe d'une embellie de ce secteur ? Arrêtons-nous sur la santé et les perspectives de ce marché.

En 2007, le marché de l'édition d'art, qui représente 22% du secteur de l'édition, a généré un chiffre d'affaires net de 101,8 millions d'euros, relativement stable sur ces 3 dernières années. Au contraire, le nombre de titres disponibles est en augmentation constante : de 20 200 références en 2007 contre 19 135 en 2006, soit une croissance de + 5,6 %. Une inflation de propositions éparses sur un marché dit saturé où le meilleur de l'édition côtoie le pur produit de marketing et où une nouveauté chasse l'autre.

Un marché en apparence bien portant et stable mais qui, en y regardant de plus près, est en pleine mutation depuis quelques années. L'édition d'art est effectivement entrée dans l'ère du commercial et de la rentabilité, phénomène accentué par l'arrivée de beaux-livres à petits prix de Taschen (cf. focus). Dans un secteur où les coûts sont en grande partie incompressibles voire croissants, les éditeurs ont du adapter leurs pratiques éditoriales pour faire face à cette concurrence. La politique de cofinancement s'est alors imposée si bien qu'aujourd'hui rares sont les éditeurs qui peuvent avoir une démarche complètement personnelle dans leurs choix. L'éditeur est obligé, en amont, de trouver un financement : aide à l'édition par le Centre national d'arts plastiques ou le Centre national du livre, préachat par un musée ou un centre d'art, partenariats entre éditeurs qu'ils soient institutionnels, généralistes ou spécialisés.

Ainsi, les maisons d'édition se tournent vers des valeurs sûres afin d'assurer leurs ventes. Le catalogue d'exposition est ainsi devenu le format de référence (cf. focus), dominant le secteur au détriment de propositions plus innovantes. Certains éditeurs tels Somogy se sont même spécialisés sur ce créneau. Le livre d'art a de plus en plus de mal à exister dans cette société événementielle car les grands médias et les relais d'opinion accordent peu de place à la parution d'un tel ouvrage hors contexte événementiel. Par conséquent, les éditeurs ont

coordonné leur politique éditoriale sur le programme des manifestations artistiques, entraînant surcharge et redondance de l'offre.

Essais, portfolios, beaux-livres, catalogues d'exposition... Il n'y a jamais eu autant d'offres sur le marché. Pourtant, la demande reste stable ce qui entraîne une diminution des tirages et une concurrence féroce. Il devient de plus en plus difficile de se démarquer dans ce paysage car les expositions sont abondamment couvertes et peu d'artistes n'ont pas encore fait l'objet d'une monographie. Il reste tout de même quelques maisons d'édition telles Adam Biro, Xavier Barral, les Editions du Regard ou Macula qui ont choisi de vivre à leur propre rythme et selon leurs désirs, privilégiant la qualité et créativité mais aussi rareté. Le Salon du Livre leur a d'ailleurs permis d'affirmer leur spécificité au travers de la conférence : Créer le désir de lire et de voir l'art. Editeurs indépendants dont José Alvarez, fondateur des Editions du Regard, auteurs passionnés comme Elizabeth Couturier et Pascal Bonafoux, artiste tel Fabrice Hyber ont rappelé qu'un livre d'art est avant tout une rencontre entre un auteur et un artiste mais aussi un objet qui s'inscrit dans le temps. Au cœur du projet éditorial de ces intervenants : la liberté et la créativité de l'auteur. Le livre ne répond à aucune forme ou esthétique préétablie et peut parfois devenir un objet d'art à part entière quand auteur et artiste se confondent. Dans cette optique, ces éditeurs fustigent ces livres-produits qui se disent livres d'art ou encore les beaux-livres aux textes insipides. Néanmoins, cette édition de prestige est de plus en plus marginale car peu rentable.

Surcharge de l'offre, redondance donc, mais le domaine de l'édition d'art doit aussi faire face à des problèmes chroniques de livres à succès épuisés. En effet, il est plus que jamais difficile de prévoir l'écho que recevra un ouvrage d'art auprès du public dans ce contexte de concurrence rude et de demande diffuse, ce qui conduit les éditeurs à privilégier des tirages limités. La visibilité s'est réduite et est désormais liée à un autre facteur encore insuffisamment maîtrisé : celui de l'événementiel relayé et entretenu par les médias. Cette politique de tirages courts a impulsé l'essor du marché du livre d'art épuisé avec des livres relativement récents pouvant atteindre des sommes considérables, 2 à 10 fois leur prix d'origine.

L'offre pléthorique dissimule donc un certain malaise des éditeurs d'art même si le secteur reste dynamique. Il paraît en effet peu menacé par l'arrivée du numérique car les acheteurs de livres d'art entretiennent une relation privilégiée avec l'objet. Certains segments porteurs sont même en plein développement. Ainsi, les livres de fonds considérés comme des références par leur sujet ou par leur auteur et régulièrement réédités permettent, plus que les nouveautés, de dégager des profits pour les éditeurs. On n'hésite plus aujourd'hui à parler de

Best-seller pour certains livres d'art. Selon Sophie Thompson, directrice du département des beaux-livres de Flammarion, l'enjeu, pour les maisons d'édition, est d'« avoir un fonds bien géré, une politique d'auteurs et une stratégie claire en matière de référence ».

Enfin, le segment des livres d'art pour enfants, en pleine explosion et particulièrement innovant, devient un nouveau moteur pour l'édition d'art. Outre son chiffre d'affaires croissant, il a contribué à renouveler l'édition d'art et à remettre au cœur du projet éditorial la dimension didactique (cf. focus).

Malaise mais aussi profond renouvellement, tel est le paradoxe de l'édition d'art.

Laura Dubosc

Taschen : Les raisons d'un succès

En matière de livre d'art, l'offre n'a jamais été aussi diversifiée tant du point de vue du contenu que de la présentation. Parmi cette offre pléthorique, certains éditeurs parviennent à tirer leur épingle du jeu à l'image de l'éditeur allemand Taschen.

L'édition Taschen voit le jour en 1980 à Cologne avec une première boutique dédiée aux Comics. Depuis lors, l'éditeur allemand n'a cessé de développer une politique commerciale et marketing le plaçant aujourd'hui en deuxième position sur le marché hexagonal, en terme de chiffres d'affaires. Son succès est tel qu'il se trouve aujourd'hui en concurrence directe avec les grands groupes de l'édition tels que Flammarion et la Martinière.

Cette édition a su se démarquer en désacralisant le genre du livre d'art et en jouant sur une politique de prix extrêmement flexible fidélisant ainsi un large public. Lorsque le prix moyen d'un livre d'art avoisine les 20 euros, Taschen innove en proposant des ouvrages dont la gamme de prix variant entre 6,99 et 10 000 euros voire 20 000 euros pour les éditions limitées. Ainsi, le public néophytes ou expert s'y retrouve. Mais ce n'est pas tout.

Les ouvrages sont aussi attrayants par leurs couvertures et leurs contenus. Aux textes synthétiques ou analytiques (petit bémol tout de même de la part des historiens de l'art) s'ajoutent une qualité de reproduction photographique conférant aux ouvrages une esthétique propre.

Là où certaines maisons d'éditions proposent des monographies imposantes et dont le prix l'est tout au autant, Taschen a par exemple proposé une rétrospective de l'œuvre de Van Gogh dans une sorte de « petit pavé » au prix de 9,99 euros (format d'ailleurs maintes fois repris comme pour : 20th Century Photography ou encore Encyclopaedia Anatomica dont ce dernier exemple exploite le créneau scientifique et médical de l'art). Taschen propose également une collection intitulée Icons revenant sur certains courants ou figure phares de la création artistique, là aussi dans un format et un prix réduit (7,99 euros).

Qu'il s'agisse du beau livre à petit prix, du branché, du sulfureux ou du volumineux Taschen sait vendre et se positionne sur tous les aspects de la création artistique : cinéma, photographie, peinture, architecture.

Aux ouvrages consacrés à Léonard de Vinci ou encore Michel Ange (ces deux livres comptent parmi les meilleures ventes 2007), s'ajoutent des publications se plaçant aux cœur de la création contemporaine : Art Now Volume 1, 2 et 3 mais également des monographies dont les plus récentes sont consacrées à Jeff Koons et David LaChapelle.

Par un renouvellement constant de ces publications, les éditions Taschen se trouvent alors à l'abris de l'épuisement de certains stock et lorsque ce phénomène intervient (par exemple *Les dessous des Chefs-d'œuvre n°1*) cela résulte davantage d'une volonté éditoriale plutôt que d'une restriction imposée par le marché. D'ailleurs, suite à cet épuisement, *Les dessous des chefs n°2* ont fait suite sur les présentoirs des boutiques.

En somme, la politique commerciale de Taschen permet de rallier un public large et se trouve particulièrement adaptés pour désireux de connaître l'art en proposant des ouvrages variés et à petits prix. Les raisons de son succès sont multiples mais peuvent se résumer ainsi : « Aller là où on ne l'attend pas ».

Camille Lobbé

L'art en librairie

Pour les éditeurs, la création d'un livre d'art exige des investissements. A sa parution, le livre d'art ne peut ainsi exister sans le soutien des librairies. Quel rôle jouent-elles dans sa diffusion ?

Si les ventes de livres d'art ont tendance à se concentrer en fin d'année, les libraires sont de plus en plus obligés, pour mettre en avant les ouvrages, de les « coller » à l'actualité culturelle, à l'événementiel : expositions, sorties de films comme *Séraphine*, voire commémoration. Il faut néanmoins distinguer les librairies muséales des autres.

La librairie du musée constitue désormais un maillon important dans la diffusion du livre d'art auprès du plus grand nombre. Elle met en avant les publications réalisées en parallèle aux expositions présentes dans l'établissement sous forme de « catalogues d'exposition » devenus des valeurs sûres malgré un prix élevé. La librairie du musée fonctionne dans l'immédiateté, par exemple dans le cadre de l'exposition sur Picasso et ses maîtres, ce lieu va mettre en avant et conseiller le lecteur sur d'autres livres d'art.

Les librairies généralistes fonctionnent davantage sur le mode saisonnier. Ainsi le rayon « Livres d'art » tourne peu : 40% des livres d'art sont vendus sur deux mois souvent dans l'optique de cadeaux. Les librairies généralistes les plus proches des musées voient toutefois leurs ventes augmenter lors d'expositions phares. Leur rôle, dans la mise en avant d'ouvrages d'art, consiste à accompagner les gens dans leur curiosité et à les inviter à poursuivre l'exploration d'un artiste, d'un courant pictural, architectural.

Avec des événements tels le « Mai du livre d'art » les éditeurs, en accord avec les libraires, tentent de réhabiliter le livre d'art hors de la période des fêtes. Cela permet aussi aux librairies d'organiser une partie off, notamment des rencontres entre éditeurs, artistes autant à Paris qu'en Province. Ces activités permettent d'aller à la rencontre des publics divers et de faire découvrir toute la richesse et l'attractivité de ce secteur.

Les librairies doivent continuer à ouvrir l'art sur l'extérieur pour provoquer davantage la curiosité et donner envie de découvrir ces livres, œuvres à part entière.

Amélie Sudrot

Le catalogue d'exposition : une référence dans l'édition d'art

Partie intégrante du marché du livre d'art, le catalogue d'exposition est sans doute un ouvrage majeur de l'édition d'art qui, comme tant d'autres a connu ses propres évolutions et détient ses qualités propres. D'un point de vue éditorial, la proposition est grandissante. Aux grandes maisons d'édition telles que Flammarion, Hazan, Gallimard ou encore Actes Sud et La Martinière, s'ajoutent des maisons d'édition plus « petites » mais à la réputation certaine, à l'image des éditions Xavier Barral, Adam Biro et d'autres « naissances » comme Inventit.

Les musées ont également développé leurs propres services d'édition, produisant catalogues et coéditant dans bien des cas avec un éditeur privé ou public tel Le Louvre, le musée d'Orsay, la Bibliothèque nationale de France, le musée Fabre à Montpellier ou le musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg. D'autres maisons d'édition comme Somogy se sont spécialisées sur ce créneau et cet « éditeur des musées » fut pionnier en la matière concernant les musées de Paris ou de Province. Parmi ses dernières publications, notons par exemple le catalogue relatif à l'exposition : *Les portes du ciel* au musée du Louvre.

Nous pouvons d'ores et déjà faire le constat suivant : l'offre ne manque pas et les grandes maisons d'éditions ont inclus de plus en plus ce type d'ouvrage dans leur programmation annuelle. Cependant, le nombre de ventes est corrélé au succès des expositions. A ce constat, s'ajoute l'interrogation suivante : en quoi le catalogue d'exposition constitue aujourd'hui le livre d'art par excellence ?

Le catalogue d'exposition est d'abord un outil impératif pour le conservateur dans la mesure où il constitue la genèse d'une exposition. Mais il peut également « contenir des œuvres ne figurant pas dans l'exposition » précise Daniel Soutif, commissaire de l'actuelle exposition *Le siècle du jazz* se tenant au Quai Branly.

De plus, ce type d'ouvrage, corrélé à l'actualité artistique d'un musée ou d'une fondation constitue un ouvrage et une orientation uniques. Il est en ce sens la retranscription d'une thématique artistique et propose parfois un regard croisé sur les influences d'un artiste à l'image du catalogue d'exposition *Picasso et les Maîtres* relatif à l'exposition du Grand Palais. De part la richesse de son contenu mais également par son prix (aux environs de 50 euros) il peut également être qualifié d'ouvrage luxueux. En effet, certains catalogues sont des « bijoux d'esthétisme » et constituent parfois des objets d'art à part entière. Son contenu peut également être complété par un support audio et visuel venant enrichir les pages du catalogue à l'image du catalogue David Lynch édité par les éditions Xavier Barral.

Pour le public et le lecteur, le catalogue d'exposition est l'assurance d'un ouvrage de qualité permettant d'approfondir, d'apprendre et parfois même découvrir certains pans de la création d'un artiste. Il constitue ainsi un ouvrage indispensable assurant la compréhension des expositions temporaires. Même si l'on peut observer quelques variations concernant la présentation, la structure du catalogue d'exposition permet une grande liberté de lecture. En effet, après une présentation de l'œuvre plus ou moins conséquente, la part consacrée exclusivement aux reproductions photographiques permet au lecteur de « naviguer » comme il le souhaite entre les pages du catalogue sans dépendre des explications d'œuvres figurant dans la plupart des livres d'art. Ainsi, le lecteur choisit son propre sens de lecture et s'approprie alors le catalogue. De plus, le lecteur a l'assurance de tenir un livre de qualité entre ces mains car les catalogues d'exposition réunissent les plumes des plus brillants spécialistes et professionnels de l'art.

Mais, rançon du succès oblige, certains catalogues connaissent aussi l'épuisement des stocks. L'explication est double : dans la conjoncture actuelle il est difficile pour les éditeurs d'évaluer un tirage moyen et dans le cas particulier du catalogue d'exposition, le succès des ventes dépend de celui que remportera l'exposition et cela, nul ne peut le prévoir en amont. Ce fut le cas pour le catalogue *Mélancolie* de Jean Clair ou encore celui de l'artiste Hélène Schjerfbeck qui ont fait l'objet de rééditions. On observe également une abondance de l'offre autour du catalogue d'exposition à l'image de magazines tels que *Beaux-Arts Magazine*, *Connaissance des Arts* ou encore les *Dossiers de l'art* qui proposent des dossiers thématiques ou encore des numéros intégralement consacrés aux expositions à venir ou en cours. Ces éditions parallèles permettent aussi aux lecteurs n'ayant pas les moyens d'acquérir le catalogue d'exposition de se tenir informer de l'actualité artistique et du contenu de l'exposition.

Entre ouvrage de qualité et dépendance vis à vis des expositions, le catalogue reste un ouvrage de qualité et de référence permettant de conserver la trace d'un événement artistique unique.

Camille Lobbé

Les petits reporters du salon

Animation présentée par le Club Jeunesse.

L'activité intitulée « Les petits reporters du salon » proposait quotidiennement aux groupes scolaires de jeunes de plus de 10 ans de revêtir la veste d'un journaliste. Le principe est simple, mais l'idée est grande. Tout d'abord, les enfants *se promènent* sur le salon à la rencontre des professionnels pour les interviewer, interroger, questionner, photographier.

Après s'être constitué une véritable base de données, tels des professionnels, retour à la salle de rédaction. Et oui, une véritable pièce d'écriture *a* été aménagée derrière le stand Club Jeunesse, pour permettre la rédaction des articles. Les élèves s'échangent points de vue et informations, puis *commencent à réfléchir à différentes rubriques*. *Vient ensuite la phase de rédaction. Encadrés par deux animatrices, les jeunes, stylo en main, rédigent quelques ébauches. Que ce soit des impressions ou ressentis, des faits rapportés ou bien des comptes rendus, chacun est mis à contribution. Pour finaliser ce véritable travail journalistique, les collégiens tapent leurs articles avec un logiciel informatique spécialisé, utilisé par les professionnels de la presse, et procèdent également à la mise en page d'un journal. La production prend forme petit à petit, et sera ensuite diffusée sur internet.**

Cet atelier a permis aux enfants de s'intéresser au monde des livres. En effet, cette approche ludique propose un nouveau regard sur la lecture, mais est-ce un moyen de susciter l'envie de lire ? Ce genre de procédé peut motiver et attiser la curiosité des jeunes lecteurs. Il constitue à la fois un exercice rédactionnel, relationnel et pédagogique. Les enfants, via le travail de terrain, ont été contraints de s'adapter et de communiquer. Cette activité a donné à tous la possibilité de faire ses premiers pas dans le secteur du journalisme, de faire découvrir un métier, certes à petite échelle, mais peut avoir fait naître des vocations chez certains d'entre eux

*Voici les journaux réalisés par les différentes classes ayant participées aux petits reporters du salon.

http://lb6.reedexpo.fr/Data/kmreed_sdl/block/F_b2de615e49ea60d7ed9015dc43deb46649bd63f8efbde.pdf

<http://download1.universpodcast.com/contents/salondulivreparis/watteau.pdf>

Delphine Leroy

Les prix littéraires sont-ils réformables ?

Paradoxe de l'édition littéraire en France : l'influence des prix littéraires ne cesse de croître tandis qu'ils sont de plus en plus attaqués notamment sur la question de leur capacité à se réformer. Le Salon du Livre revient sur cette problématique houleuse mais non moins récurrente.

Les prix sont de véritables institutions dans le paysage littéraire français. Des plus prestigieux aux marginaux, ils retiennent tous l'attention et conditionnent les succès éditoriaux des rentrées littéraires. Les prix restent pour le grand public un gage de qualité d'où leur grande influence sur les ventes. Ils contribuent à institutionnaliser et légitimer des ouvrages. Cependant, ces prix encouragent-ils toujours l'inattendu et la fraîcheur ? Cette question houleuse a fait l'objet d'une conférence réunissant jurés et instigateurs de prix très différents. En tant que représentants de prix prestigieux, étaient invités Manuel Carcassonne, directeur littéraire des Editions Grasset et juré au Prix de Flore et Patrick Besson, juré au prix Renaudot tandis que Marie Rose Guarnieri, initiatrice du prix Wepler en 1998 et Eva Bettan organisatrice du prix du livre Inter incarnaient des prix nés récemment.

Cette division entre représentants de prix historiques et ceux de prix nouveaux augurait déjà d'une nette fracture dans le débat, qui se confirma très rapidement. Marie Rose Guarnieri se positionna dès le début comme une ardente critique des prix qu'elle ne juge plus comme littéraires. Elle dresse un portrait très négatif des jurys : manque d'indépendance, de renouvellement et absence de diversité, autant de facteurs qui contribueraient à la prégnance de la convention dans le choix du livre primé. Marie Rose Guarnieri milite pour un prix qui encouragerait l'inattendu, la fraîcheur, sur le modèle du prix Wepler : un jury tournant composé de libraires, éditeurs et lecteurs, tous à bonne distance de l'édition, cultivant un esprit critique et la curiosité. En contrepoint, les prix sont pour Manuel Carcassonne et Patrick Besson bien réformables. Des prix plus originaux sont créés, certains disparaissent tandis que les prix les plus prestigieux s'ouvrent à de nouvelles formes comme l'essai. Seule Eva Bettan ne se prononce pas véritablement sur la question. Elle constate la réussite de prix plus marginaux comme le celui du Livre Inter qui donne la possibilité aux lecteurs de s'exprimer

sur l'actualité littéraire. Pointant la qualité du travail des lecteurs-jurés, son souci est moins de s'opposer aux autres prix que d'assurer le bon déroulement de celui dont elle a la charge.

On n'en reste néanmoins à cette opposition duale quelque peu simpliste alors que le sujet mériterait un approfondissement. Les animateurs tentent pourtant de relancer le débat. Nuançant la vision de Marie Rose Guarnieri, Etienne de Montety, du Figaro Littéraire, rappelle une affaire en Grande-Bretagne mettant en cause l'impartialité d'un jury tournant, preuve qu'aucun système n'est idéal. Sur quoi, Marie Rose Guarnieri persiste à souligner les défauts d'un jury à vie.

Besson relève tout de même le débat en soulignant que chaque prix a une esthétique qui conditionne le choix du livre primé d'où une impression de stabilité. Le jury à vie est de ce point de vue pertinent car il permet d'assurer la prégnance de la ligne esthétique et une personnalisation du prix.

Pour autant, peut-on expliquer la domination des grands éditeurs institutionnels que sont Gallimard, Flammarion et Grasset dans les choix des jurys ? Cette question n'est pas abordée. Quant aux améliorations qui pourraient être apportées aux systèmes de récompenses, les invités ne se prononcent pas sur des mesures concrètes estimant que la sélection et l'attribution d'un prix sont par définition subjectifs. La conférence dérive sur la question de l'intérêt de la multiplication des prix. Infantilisation pour Besson, diversité bénéfique pour Guarnieri, le débat se clôt sans qu'une réflexion approfondie n'ait été développée.

Laura Dubosc

Techno, voyage au cœur des nouvelles communautés festives

Intervenant : Lionel Pourtau – CNRS

Animé par Frédéric Drewniak – IRMA

Biographie

Lionel POURTAU

Actuellement sociologue de la santé, enseignant à l'Université Paris Descartes Sorbonne, chercheur à l'Institut de recherche et de lutte contre le cancer Gustave Roussy, Lionel Pourtau a travaillé préalablement en Egypte et en Palestine dans l'aide humanitaire. Il a participé en 2008 à la mission parlementaire sur les grands rassemblements festifs techno.

Tout d'abord il est précisé que le monde de la techno conserve encore aujourd'hui une grande part de mystère et plus particulièrement l'univers des free parties, inconnu à l'IRMA, en raison d'un travail de recensement difficile. L'ouvrage de Lionel Pourtau étudie ces nouvelles communautés festives après un travail de recherche de cinq ans sur la techno et les **Sound system**.

Comment les artistes envisagent ils leur pratique artistique dans les free parties ?

Le milieu de la techno et des frees parties est, contrairement à ce que l'on pourrait penser, à l'origine de vocations, et l'invité, Lionel Pourtau en est le meilleur exemple. En 1996, il est destiné à devenir professeur d'histoire, et c'est à cette période de sa vie qu'il apprend l'existence des Raves Parties. Pour lui cette simple expression portant la connotation négative de la drogue, il décide alors de s'y rendre afin de sauver un de ses amis proches. Mais voilà c'est un bon élève et son ami n'est pas très enthousiaste à l'idée de l'emmener dans ce genre de manifestation.

Finalement, sa première free party aura lieu au mois de février dans une carrière de l'Aveyron, à laquelle il se rendra en pantalon à pinces, très classe. Son code vestimentaire décalé ne l'empêchera pas de se laisser prendre par le rythme de la musique et la nuit va passer très vite. Les gendarmes arrivent à 10h du matin accompagnés du maire de cette ville

de 2000 habitants ou cette nuit la dansaient 2000 « teuffeurs ». Lionel Pourtau se rend alors compte que tous ces gens aux visages effrayants sont en fait très pacifistes et aucun incident aura lieu entre les forces de l'ordre et les acteurs de la fête. Il part ensuite en after, près d'une cascade dans un lieu très agréable et propice au repos et la fête se terminera réellement le dimanche soir.

Progressivement, Lionel Pourtau va de plus en plus suivre ses amis. Par la suite il va faire partie d'un Sound system, arrêter les études et créer une thèse sur la techno : « c'est un milieu assez vertigineux et beaucoup de gens une fois dedans ont du mal à terminé leurs études. »

Voilà pour la petite histoire de notre intervenant. Je suis désormais impatiente de connaître son regard de sociologue sur ce mouvement.

Lionel Pourtau commence par nous expliquer que les free parties partent d'une « Subculture » déviante. Ici les deux termes posent problème : « *Subculture* » dont la traduction moins prononcée en France est « sous culture » et *déviante*. Ces mots posent problème car ils déterminent les origines de ce mouvement techno mais contrairement à l'idée que l'on pourrait s'en faire, ils ne comportent aucune connotation négative en Sociologie. Ce sont des comportements déviants, marginaux. On parle de sous culture car à l'intérieur de la culture occidentale, des groupes ont des modalités de fonctionnement différentes. Ce sont donc des comportements qui ne correspondent pas à la majorité.

Qu'est ce que l'on remarque dans le milieu des free parties ?

- Un semi-nomadisme : beaucoup d'individus vivent dans des camions ou poids lourds aménagés, pendant quelques mois ou quelques années.
- Une vie en communauté : On va de technival en technival en parcourant toute l'Europe.

Ce mouvement est parti d'Angleterre, c'est une conjonction de hasards. Un élément pour Lionel Pourtau explique le succès de ces fêtes et longs voyages : c'est ce qui se passe pendant la fête : ce mécanisme de transe à l'occidentale que l'on cherche à atteindre pour être dans un état différent. Une recherche de transe que l'on retrouve dans tous les pays du monde traduisant une constance humaine et chez nous cela se manifeste par l'écoute de musique électronique associée à la prise de drogues de synthèse.

3 facteurs majeurs amènent à cet état :

- Une musique de base rythmique
- Une mise en foule
- La consommation de produits favorisant un état modifié de la conscience

Il faut également être à plusieurs, avec des amis. 50% des gens sont sous effets dans ces moments là, sans prendre en compte la prise d'alcool. L'Occident, dans ses sociétés individualistes, a toujours chassé la perte de contrôle de soi et les pratiques juvéniles reviennent à la marge.

Quelles sont les caractéristiques de ce phénomène ?

- Un mécanisme d'effervescence associé à une domination de la base musicale, beaucoup plus qu'ailleurs, ce qui a radicalisé le style techno par rapport à un autre.
- La répression

Petit rappel historique concernant l'évolution de ce style musical

A la base c'est une évolution de la Disco, revue par la musique électronique lors des progrès technologiques musicaux. Le mouvement provient de Chicago et d'Angleterre. Au début il se développe dans les clubs et le mouvement est rapidement étiqueté comme lié à l'extase, une molécule pourtant développée en 1905 et utilisée très fréquemment et qui sera ensuite oubliée pour faire son retour en 1970. On se rend alors compte que la MDMA fait parler les gens et des patients en redemandent, et elle commence à s'immiscer dans le milieu festif.

En 1980, la musique techno est associée à la drogue et les fermetures administratives s'enchaînent ainsi que les pressions policières. Les gens continuent la fête mais de manière illégale. Au début le mouvement techno était un format commun de base de fonctionnement, mais le format a dû changer en réaction à la difficulté de faire de la musique légalement. L'organisation va donc devenir informelle.

En 1994, John Major, homme politique britannique qui fut premier ministre du Royaume Uni (1990/1997) et qui a succédé au poste de Margaret Thatcher ainsi qu'à la tête du parti Conservateur, a fait passer une loi interdisant les rassemblements de plus de 10 personnes avec de la musique dite « répétitive ».

Cette loi va signer le départ de nombreux groupes informels qui deviendront pour la majeure partie d'entre eux des **travellers**.

Qui sont ces groupes informels ? Ce sont des Sound System, soit un dispositif qui permet d'écouter de la musique. Peu à peu ces Sound system ont donné des noms de groupes et la musique s'est typifié. Alors est apparu une scission entre les mots Rave party, Free party et technival.

Ces mouvements communautaires n'ont pas empêché la techno d'exister et de se développer de manière légale, grâce à de nouveaux formats et un rejet des anciens à l'origine de ce style musical. Les patrons de Clubs sont devenus les ennemis des organisateurs de raves parties, car ils représentaient une concurrence directe pour leur dispositif commercial.

Lionel Pourtau a souligné le fait que les free parties sont beaucoup plus insaisissables que les raves parties, mais de manière générale lorsqu'une partie est attaquée par les pouvoirs publics ou rejetée les institutions privées : une autre se développe.

Puis les rassemblements illégaux ont pris de plus en plus d'ampleur et sont nés les festivals de musiques techno, communément appelés les technivals. Au début des années 2000, ces derniers rassemblaient déjà plus vingt mille personnes, ce qui a causé de nombreux soucis au niveau institutionnels en raison des conditions sanitaires et de la pollution.

En 2001, avec l'amendement Mariani, la free partie devient un délit. L'Etat peut désormais saisir le matériel, soit le système sonore ainsi que les camions ce qui signifie qu'il peut s'emparer de la création artistique ainsi que le domicile des acteurs de ce mouvement.

L'Etat va alors créer des technivals légaux et le phénomène va faire l'objet d'un encadrement important. Mais voilà le mouvement est débordé par sa taille et certains s'en sont éloignés car il n'est plus aussi communautaire qu'avant. Selon Lionel Pourtau, la création de technivals légaux est une main tendue de l'Etat pour tenter de démocratiser une minorité.

Aujourd'hui on dénombre six cent fêtes illégales par an en France. Pour lui le problème que pose ce genre de rassemblement vient principalement de l'industrialisation des drogues devenues plus traumatiques et influençant des comportements sans limites, surtout dans les modes de consommation. Les after et associations de réduction des risques sont les modes de régulation.

De manière plus générale et pour conclure cette réflexion sur la techno et les nouvelles communautés festives, Lionel Pourtau nous dit prédire un avenir plus certain pour le format de ces rassemblements que pour la musique techno.

Loren De Landtsheer

Lexique

Sound System : matériel de sonorisation utilisé lors de la fête. Par extension groupe propriétaire du matériel englobant également les dispositifs d'éclairages, la décoration, et les moyens logistiques.

Free party : hardteck ou hardcore, underground avec accès libre ou sur donation.

Rave party : techno ou transe psychédélique, underground mais plus officielle et réglementée avec un accès à prix fixe.

Technival : festival de musique électronique rassemblant plusieurs Sound system.

Traveller : nomades et Sound system parcourant le monde pour écouter et/ou faire écouter de la musique électronique. Ils se déplacent souvent en camions aménagés.

Synopsis : *Techno, voyage au cœur des nouvelles communautés festives*

Moins de trente ans de musiques syncopées, treillis, ecstasy, LSD, technivals, free parties, fêtes illégales, travellers, camion, baffles, foules, contestations silencieuses et affrontements souvent feutrés, parfois ouverts avec les pouvoirs publics : bienvenue dans le monde très codé des tribus techno.

Mais qui sont ces « organisés en communautés », ainsi qu'ils se nomment, majoritairement issus des classes moyennes et supérieures, qui vivent pour un idéal, « faire la teuf », et accéder à la transe collective, rythmée par les pulsations électroniques et les mouvements de la danse ?

Pourquoi, surtout à l'heure de la mondialisation, un tel modèle de vie à la fois communautaire et semi nomade ?

C'est en sociologue que Lionel Pourtau a suivi ces « teuffeurs », observés leurs rites, partagé leur quotidien.

Une enquête édifiante qui aide à décrypter le nouveau sens de la « fête » et la recherche d'un sens essentiel, fondé sur l'économie du don.

Une plongée sans précédent dans la subculture techno qui, en se racontant ici comme jamais, raconte la culture contemporaine.

Encore une chance pour les librairies indépendantes ?

La conférence intitulée sobrement « L'avenir de la librairie » se déroule à 11h, lundi 16 mars dans une salle comble, l'Espace 2000. Le présentateur Daniel Garcia est journaliste pour la revue spécialisée Livres-Hebdo et a écrit de nombreux ouvrages. Les invités, au nombre de quatre, sont proches des milieux littéraires : Françoise Benhamou : professeur en économie de la culture et des médias à Paris, qui fait également partie du Comité de rédaction au sein de la revue Esprit, est membre du Conseil du livre auprès de la Ministre de la culture. Christian Thorel est directeur de la librairie « Ombres blanches » à Toulouse, Luc Pinhas est maître de conférence à Paris 13, enfin Jean-Marie Ozanne est le fondateur de la librairie Folies d'encre à Montreuil.

Le premier volet de la conférence est consacré à une partie plus historique, à l'évolution importante de la librairie depuis la dernière guerre. Dès les années 50 elle a subi d'importantes mutations, dues notamment au développement de la grande distribution, ainsi qu'à l'apparition du livre de poche en 1958, vendu à l'époque exclusivement dans les hypermarchés donc excluant les librairies. En 1974, la première FNAC rue de Rennes s'ouvre. Ainsi des acteurs de plus en plus puissants exercent une pression commerciale. Parallèlement à cela, le nombre de titres s'est très fortement accru au cours des 30 dernières années. Il est important de rester en centre ville mais le prix du loyer y est devenu inabordable et une loi permet désormais au grand commerce de s'y « s'incruster » avec des surfaces énormes, ce qui renforce encore la difficulté du métier de libraire. A l'heure actuelle ce sont les plus petites librairies qui souffrent davantage avec un taux de rentabilité autour de 0,6% tandis que les plus grandes tournent autour de 2%. Malgré ce constat, les différents invités montrent que la librairie a toujours su s'adapter, la librairie traditionnelle est devenue militante. De plus, le rôle d'un libraire comme médiateur est indispensable pour affronter les nouveaux défis, en particulier sur le plan du numérique qui correspond à la fois au livre numérique et à la multiplication des vendeurs en ligne.

Christian Thorel lit son intervention en insistant sur des interrogations que l'on doit avoir maintenant : qu'est-ce qu'un livre ? Comment prendre en compte Internet ? Si ce facteur ne peut plus être ignoré, il faut aussi avoir conscience de la maîtrise et de l'investissement exigés qui sont considérables, de plus les grands vendeurs en ligne tels Amazon ont une très forte avance.

Les librairies se démarquent pourtant fortement du point de vue des compétences humaines. L'avenir réside dans le « gisement humain » et correspondra à celui que le lecteur voudra bien lui concéder. Les librairies ne doivent pas cesser d'être le relais contre la marque qu'on trouve dans la grande consommation. C'est un lieu de liberté, on vient trouver le livre qu'on ne cherche pas.

C'est au tour de Françoise Benhamou de prendre la parole. Les idées restent sensiblement les mêmes. L'accueil que l'on trouve dans une librairie n'existe nulle part ailleurs, celle-ci a une fonction sociale. S'il est nécessaire de prendre en compte les nouvelles formes de pratiques de lecture et d'achat, il faut défendre la librairie en tant que véhicule de défense de création, de diversité culturelle, le livre à petit tirage existe grâce à ce commerce. Françoise Benhamou regrette aussi l'absence du livre dans les débats culturels. Professeur d'économie, elle énonce également des résultats d'enquêtes menées par le Ministère de la culture sur les pratiques culturelles et une autre réalisée aux Etats-Unis qui montre un recul de la lecture.

Un autre point abordé concerne l'importance de la présence des librairies dans les universités. En effet, les étudiants vont de plus en plus directement sur Internet. Christian Thorel intervient pour dire que sa librairie a été présente pendant 20 ans à Toulouse mais qu'il a dû arrêter, ayant « essuyé grand nombre de blocages ».

Le médiateur leur demande leur avis sur le nouveau label « Lire ». Pour tous cela pose la question de la qualité : les livres que cela inclut seraient-ils de bonne qualité et ceux à l'extérieur mauvais ?

Le public prend la parole, public d'ailleurs essentiellement composé de professionnels, les interrogations sont pointues. La première question concerne la transmission de la librairie : est-ce qu'il y a un travail spécifique au niveau du syndicat sur la question de la transmission de la librairie ? Certaines librairies ont déjà une réflexion collective, d'autres non.

Le secrétaire général de la FFSL présent dans la salle intervient pour expliquer que la loi Lang n'a pas été unanimement appréciée mais a posé débat. Les libraires ont failli avoir une loi qui reconnaisse leur profession.

Le livre numérique reste très mystérieux pour les libraires présents, cela coûte cher comme le portail internet et le site. Mais la vision d'un libraire chez qui on viendrait comme chez un pompiste reste naïve. Si le débat reste optimiste, une interrogation persiste : Est-ce que la librairie indépendante n'est pas un vieux rêve qui s'évanouit ?

Amélie Sudrot

Comment faire aimer l'histoire ?

Comment faire aimer une discipline essentielle, que certains trouvent austère ? Quelle Histoire peut-on présenter aujourd'hui, à qui et de quelle manière ? Telles sont les questions qui se sont posées lors de cette table ronde au Salon du Livre 2009.

L'Histoire, ou les Histoires ?

Selon Joël Cornette, il y a deux Histoires, (celle qui répond avec un récit, un début un milieu et une fin) et l'Histoire qui questionne, « l'envers » de l'Histoire, étudier comment elle s'est écrite. Il cite pour exemple Louis XVI, qui a inventé l'histoire des mérovingiens pour justifier son « numéro » et sa filiation divine.

Mais remettre en cause les vérités de sens commun, acquises au fil des générations d'historiens peut-il nous rendre réfractaire face à l'Histoire ? Chaque époque a sa vérité et la fascination pour l'enquête que l'on connaît aujourd'hui, pousse le public à trouver la sienne. L'intérêt croissant des français pour leur généalogie et l'histoire des vies, en est une preuve.

Il est malgré tout nécessaire de dépasser la vision archivistique quelque peu arriérée qu'est encore l'historien dans l'inconscient collectif. Là est le principal motif de discorde entre spécialistes depuis les années 1980. L'innovation est-elle dans le fait ? dans la science ? ou dans la manière de raconter ? Pour Fabrice d'Almeida, si les historiens sont formés en majorité dans l'optique des « sciences sociales » (le concept, la recherche), il faut aussi expliquer que le mode de narration est aussi important pour faire vivre la matière : « si vous voulez du roman, lisez de l'Histoire » (Guizot).

La question des publics

Frank Ferrand déplore en effet des publics cloisonnés, à qui l'on ne peut pas s'adresser de la même manière :

- Le public « miroir » : les étudiants et professeurs d'Histoire.

- Le « grand public » : les élèves qui n'ont pas le choix, et ceux qui aiment l'Histoire pour ses personnages héroïques et féériques.
- Le public « spécialiste de militariat » s'attachant à des détails, comme par exemple les adeptes de « l'histoire vécue ».

Existe-t-il des passerelles entre ces publics, et comment passionner ce « grand public » ? Il est nécessaire d'employer des médiations.

Les mass medias y ont contribué, notamment avec des émissions comme celle de Decaux et Castelot (en radio de 1951 à 97, et en TV de 57 à 66). Mais aujourd'hui une idée prime : le public n'est plus « captif » prime et ces programmes ne feront plus d'audience. Par conséquence, ils sont relégués aux chaînes culturelles. Et pourtant, aujourd'hui, de nombreuses personnalités écrivent sur l'Histoire. Sans être toujours très rigoureux scientifiquement, ces « people » ont au moins le mérite d'amener le public à la matière.

Le professeur, qui est à la fois chercheur et passeur, doit selon F. d'Almeida, apprendre à pratiquer la sociologie, l'économie, l'anthropologie ou le droit, non seulement pour son développement intellectuel, mais aussi pour s'intéresser à l'autre dans son intégralité. En effet, l'apprentissage de l'enseignement se fait sur le tas. Il faut s'intéresser au(x) public(s) pour transmettre sa passion.

Le roman historique s'adapte particulièrement bien à cette transmission, car il se base sur deux ressorts : un fond scientifique et une structure romanesque. Ainsi, Dominique Paoli tente, dans son dernier livre sur l'impératrice Charlotte, de faire passer un sujet déjà très étudié grâce à la retranscription de son enquête, véritable course à travers le monde pour trouver de nouvelles sources.

De même, dans l'Édition en général, mettre des cartes, des images (notamment pour l'Histoire contemporaine) incite à l'imaginaire, rend la lecture plus facile, plus accessible. C'est indispensable car le livre est un passeur fondamental, permettant de prendre de la distance par rapport à l'immédiateté qui caractérise la société du XXI^e siècle.

L'Histoire doit donc être vulgarisée, dynamisée, sans perdre sa rigueur scientifique, pour que le public se passionne enfin pour ce « grand Cluedo » (F. D'Almeida).

Le débat était animé par Frank Ferrand, historien et journaliste à Europe 1.

Avec : - Joël Cornette: historien, professeur à Paris VIII

- Fabrice D'Almeida : historien, professeur à l'université Paris II
- Dominique Paoli : auteur de "L'Impératrice charlotte" (Perrin)

Marion Chapel